

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par
E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

G. A. NANTÉL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

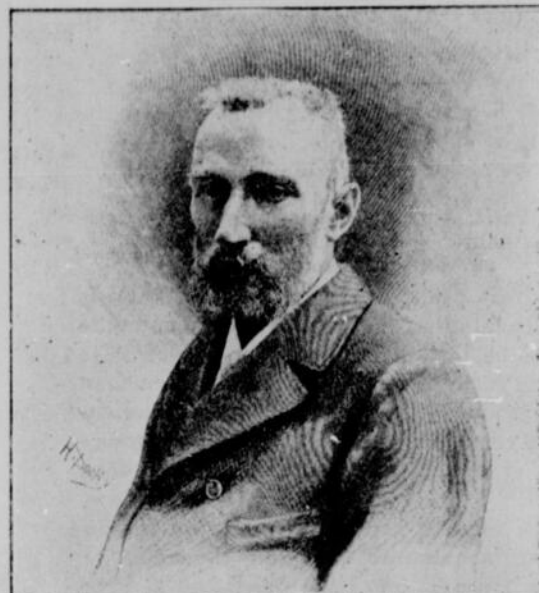
Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.



A MONTREAL — S. A. R. le prince Arthur de Connaught, se rendant sur le Champ-de-Mars pour y passer une revue militaire.



Feu PIERRE CURIE,

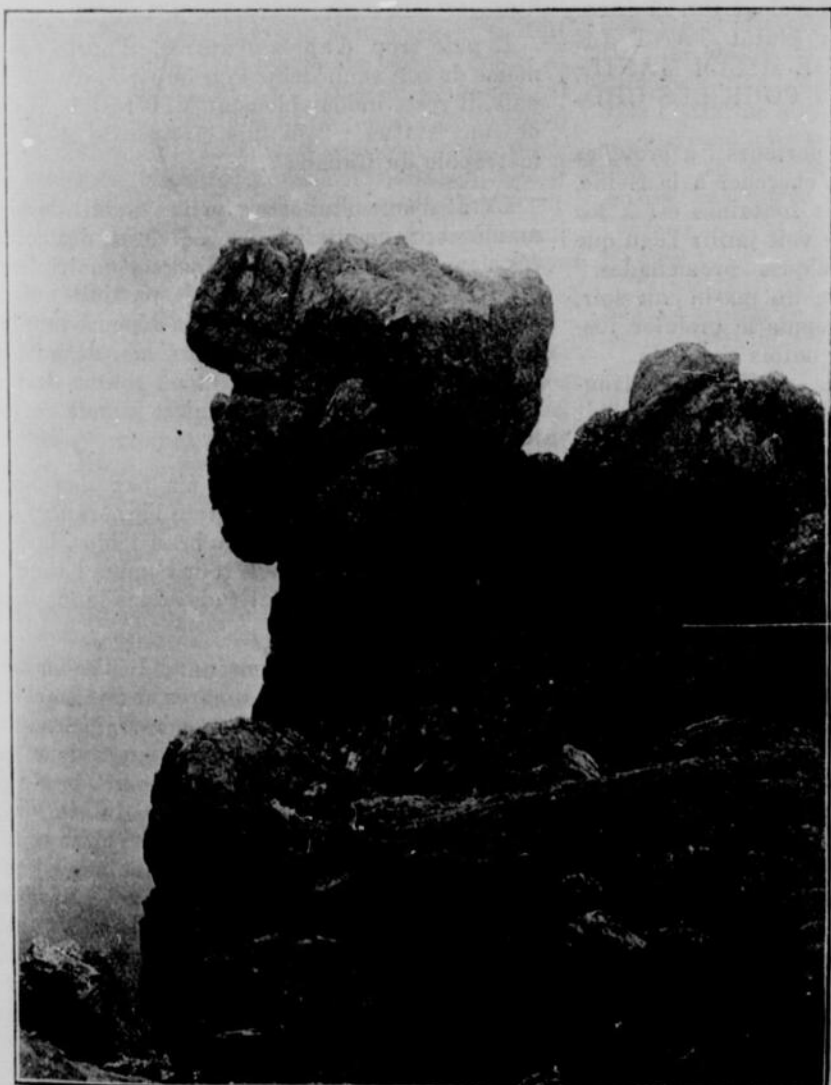
qui découvrit le radium, et dont nous avons annoncé la mort tragique dans notre dernier numéro.



LE CANADA PITTORESQUE. — Le Cap Rouge, près Québec. Vue prise à la tête du pont.



LE CANADA PITTORESQUE — L'église de Grand-Manan, Nouveau-Brunswick.



LE CANADA PITTORESQUE — Rochers de Grand-Manan, Nouveau-Brunswick.



Derniers échos des inventaires des églises en France. — A Montjoie, petite commune de l'Ariège, sur les conseils de Mlle de Terssac, M. le curé de la paroisse a pu lire en toute tranquillité sa protestation. Il était gardé contre les sicaires de la République, ainsi que le montre notre gravure, non exempte d'originalité.

Sommaire du N° 1152, du 26 mai 1906

Paris, par G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Le parler canadien, par Lionel Montal — L'école de la vie, par G. Téry — Choses d'Europe — Echos d'Amérique — Sir T. Shaughnessy, président du C. P. R. — Dix mille milles par terre et par mer — L'Impérial Limited — Nouvelle: Le forgeron, par H. de Forges — Page de la ménagère — Nouvelle: Napoléon et le curé, par E. Gachot — Feuilletons: Sans famille; La guerre noire — Musique: Le temps des roses, chanson par Hervé — Deux pages humoristiques — La vie du musicien, par Jean Portal — Notre courrier, etc., etc.

PARIS

II

(SUITE)

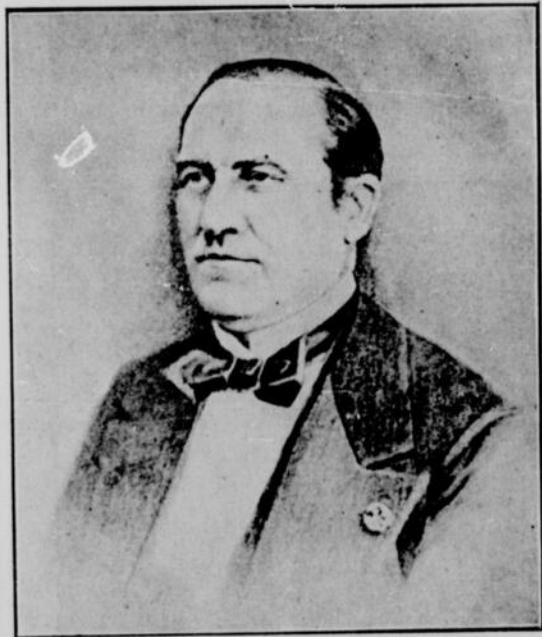
La toilette de Paris. — Ce qu'il consomme d'eau. — Question d'actualité. — Et Montréal? — Paris au bon vieux temps.

Je ne voudrais pas décourager les habitants de Montréal et les humilier en mettant cette jeune ville à côté de l'antique Lutèce devenue le moderne Paris: le fait seul de cette comparaison montre bien mon optimisme, très sincère, pour la métropole canadienne qui, à mes yeux, ne saurait être surpassée par aucune ville, si je me transporte à cent ans dans l'avenir!

Ses citoyens foulent, sous leurs pieds, un champ de civilisation incomparable, si l'on tient compte des avantages naturels que lui a prodigués la Providence.

Les deux montagnes qui la dominent se prêtent à tous les embellissements et en font un poste vraiment royal par la majesté; le fleuve Saint-Laurent dessert son commerce, son industrie, ses pêcheries, sans canaux, jusqu'à la haute mer, et conduit, au moyen de canaux, jusqu'au fond des mers intérieures de l'Amérique; pendant que trois voies de fer transcontinentales y auront mis bientôt le cœur de leurs opérations; la rivière des Prairies contourne au nord l'île de Montréal et voit ses bords se parsemer de villes et de villages qui sont déjà des faubourgs de la cité et seront bientôt des annexes de Montréal-Agrandi de toute l'île de ce nom; et un "back-country" réservoir inépuisable de possibilités agricoles, hydrauliques, forestières, sportives, s'ouvre tout grand aux initiatives variées de ses habitants. Voilà autant de choses qui feront de Montréal, s'il le veut, le New-York du Canada.

Pourquoi Montréal n'a-t-il pas conscience de tant de ressources latentes à l'état latent, pourquoi ne fait-il pas valoir avec plus d'empressement les charmes de sa beauté et les séductions de la coquetterie



Le baron HAUSSMANN

pour attirer chez lui tout ce monde qui ne vit plus l'été, à New-York et au sud de New-York, et prendrait vite l'habitude de nos villes, de nos campagnes si on pouvait mieux l'hospitaliser.

* * *

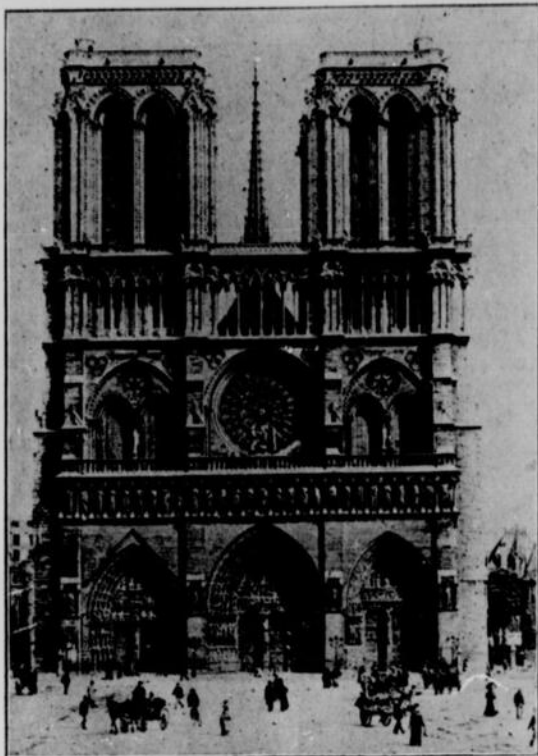
Mais Montréal peut se consoler en songeant qu'il a du temps devant lui, et qu'avec l'âge de Paris, il en remontrera à plus d'une ville rivale!

* * *

Il n'y a pas longtemps — c'est en 1782 — que Sébastien Mercier, un emballé de Paris pourtant, a écrit, parlant des pompes à incendie qui venaient d'être employées: "Outre que ces pompes seront d'un grand secours contre les incendies, elles la-

veront encore à volonté LE PAVE DE PARIS, "LE PLUS INFECT ET LE PLUS IMMONDE" "DE TOUTES LES VILLES DU ROYAUME."

Ce maître frondeur ne ménageait pas plus qu'il ne faut les bourgeois de Paris, ceux de ses concitoyens qui n'entraient pas assez volontiers dans le chemin du progrès. Les frères Perrier avaient inventé ces pompes, et ils voulaient, au moyen de souscriptions à l'entreprise, les introduire à Paris en grand nombre, de fait, dans chacun de ses quartiers, pour combattre les incendies, alors assez fréquents, et arroser les rues et les places publiques de la ville. Ces "engins" nouveaux étaient sus-



Façade de Notre-Dame de Paris.

pects aux malins, et la description qu'en risquaient les gazetiers ne dissipait pas toutes les défiances qu'ils inspiraient aux prudents de l'époque. Écoutez Mercier là-dessus:

"C'est le feu qui élève l'eau dans ces deux "curieuses machines", situées au-dessus de la Porte de la Conférence. La simple vapeur de l'eau en ébullition est l'agent d'un mouvement prodigieux "et que nulle autre force connue ne pourrait produire. Elle élève l'eau à 110 pieds au-dessus des basses eaux de la Seine, et fait monter en vingt-quatre heures 400,000 pieds cubes d'eau, pesant 28,800,000 mille livres. Ainsi, voilà de quoi abreuver, laver et inonder à souhait tous les quartiers de la ville. Il ne manque plus que des tuyaux, de l'argent et la bonne volonté des petits propriétaires, qui ne s'empressent pas, dit-on, à se ranger dans la classe des souscripteurs. Tant les vieilles et sottes habitudes prévalent sur les innovations les plus utiles; ou plutôt TANT LE "BOURGEOIS, "FOULE" DE MILLE MANIÈRES, DEVIENT MESQUIN POUR LES CHOSES ESSENTIELLES."

On achetait alors l'eau des porteurs "à bretelles et à tonneau", qui allaient la chercher à la Seine, jusqu'à Paris "le robinet des fontaines est à sec la moitié de l'année, et l'on ne voit jaillir l'eau que dans les sales bassins de quelques promenades." Vingt mille porteurs d'eau, du matin au soir, montent deux seaux pleins, depuis le premier jusqu'au septième étage, et quelquefois par delà.

"Quand la Seine est trouble, on boit l'eau trouble. On ne sait trop ce que l'on boit, mais on boit toujours."

Paris, le propre et net Paris, fourrissait, au commencement du 19ème siècle, 15 litres d'eau de toute description à chacun de ses habitants. — Le litre vaut à peu près un quart de gallon.

Aujourd'hui les deux services réunis ont une alimentation capable de fournir chaque jour 790,000 à 870,000 mètres cubes d'eau en tout, soit par habitant 304 à 305 litres! Le service privé, d'eau de source ou de rivière filtrée, débite 290,000 mètres cubes, et le service public, eau pour l'arrosage et non potable, 537,000 mètres cubes.

Et pourtant la question de l'eau préoccupe toujours et déjà depuis longtemps les autorités chargées d'abreuver Paris et de lui procurer l'arrosage et les bains nécessaires à son hygiène et à sa beauté!

* * *

Quel est le système d'adduction et de distribution des eaux à Paris, ce qu'il a coûté en constructions nouvelles ou en réfections, ce sera le sujet d'un prochain article.

G. A. Nantel
(A suivre)

PROPOS DE MONTREALAIS

On a découvert une mentalité spéciale au Canadien-français, puis une religion et une charité qui lui sont également particulières.

Le Montréalais lui, a-t-il en plus du Canadien ordinaire, une mentalité typique qui en fasse un spécimen à part parmi les descendants de Noël? On le dit et je le crains.

Pourtant, à simple vue de nez, les Montréalais ne semblent pas différents du reste des humains; ils parlent, il en est même qui grasseyent tout naturellement, sans séjour à Paris; ils rient, ils gesticulent comme les autres hommes et leur mentalité, dans les manifestations de l'intellectualisme, ne diffère pas, visiblement, de la mentalité ordinaire de leurs compatriotes.

Mais celle-ci, à son tour, se rapproche-t-elle, au moins dans ses traits généraux, de la mentalité des races blanches, autrement dit des Aryens qui, eux, diffèrent notablement des Célestes et des Peaux Rouges?

Grave question traitée en d'autres sphères, que je laisse débattre aux savants de tous les pays!

Pour ce qui est du Montréalais des deux sexes, s'habille, se déshabille et se livre, apparemment, aux mêmes occupations que les peuples civilisés. Mais, trait auquel vous le reconnaîtrez facilement, il est de Montréal, puisqu'on l'appelle Montréalais; s'il n'y est pas nécessairement né, c'est tout comme, puisque cette grande ville l'a fait sien, et le passant sous son laminoir, unique, en a confectionné le contribuable parfait.

Lui nie-t-on ses titres de cité! il peut toujours s'écrier, en déployant ses dernières factures de contributions municipales, acquittées ou non, — il en est toujours une qui lui pend au bout du nez — Je suis citoyen de Montréal, voyez ces plumes qu'on m'arrache, est-il meilleure preuve de mon état civil que?"

C'est à ce signe, en effet, que l'on reconnaît plus facilement le Montréalais: il paie taxes et contributions, il est taillable et corvéable, c'est l'attribut principal de ce type vraiment extraordinaire parmi les contribuables — immense troupeau de tondus auxquels le vent n'est pas toujours mesuré — de mon pays.

Ailleurs, l'imposé paie taxes également, mais il porte la curiosité jusqu'à demander à ses Pères de la Cité l'usage qu'ils font de son argent.

Le Montréalais ne porte pas si loin le souci de ses investigations. Il paie et cela suffit.

Paie-t-il assez? Non, d'après certains de ses échivins.

Il paie trop d'après d'autres, d'après des chefs même de son sanhédrin. Peu importe, d'ailleurs, s'il paie, il reste indéniablement Montréalais, il est fier de son "status": "Je suis citoyen de Montréal, la métropole du Canada".

L'état d'âme d'un être vivant s'établit de bien des manières; la mentalité des individus, des collectivités s'analyse par des traits divers et multiples: celle du Montréalais réside dans la passivité magnanime de son courage à défrayer la dépense municipale, dépense indéfinie ou, au moins, mal définie, incontrôlée sinon incontrôlable, et en retour de laquelle on ne s'attend à rien et on n'est jamais surpris de ne rien recevoir.

Heureuse population, qui n'a pas plus d'histoire que de rues, où l'incurie côtoie l'ignorance, où l'indifférence sur la pluie et le beau temps, la boue ou la poussière règne tour à tour comme l'arge du repos et des parfaites béatitudes dans le meilleur des "au delà".

Il a plu toute une semaine: "Bénissons nos flaques, nos trous d'eau, nos mares et nos marais; sautons, dansons dans nos boues rafraîchissantes; le soleil luira bientôt avec ses rayons ardents, et ses chaudes effluves viendront sécher nos boues et nos fumiers qu'alors les quatre vents du ciel disperseront dans nos intérieurs, sur nos habits, dans nos gorges, nos oreilles, nous aveuglant, nous bouchant le nez et nous faisant lever le cœur! "Sursum corda", clamera onctueusement le bon Montréalais, les choses pourraient aller beaucoup plus mal. Bénissons la sainte administration dans ses bienfaits, dans la pluie, comme dans la poussière, dans ses boues liquides comme dans ses fumiers desséchés".

JEAN PAIE,
du pays de Montréal.

LE PARLER CANADIEN

L'ANGLICISME

C'est, de tous les dangers du parler canadien, le plus redoutable. Nous avons victorieusement résisté à l'anglicisation par la voie politique et violente. L'avenir nous dira si notre génération et celles qui vont suivre se doivent permettre les mêmes triomphes, dans cette lutte nouvelle, où l'anglicisation se présente à nous sous la forme d'une pénétration sourde et pacifique. Le fait brutal, c'est que nous ne saurions envisager, sans appréhension, la perspective pour la race canadienne-française d'une existence en contact perpétuel avec la race anglo-saxonne. Destinés à faiblir numériquement tous les jours, au milieu des flots d'immigration qui viennent plutôt grossir le chiffre d'une majorité déjà débordante, plus faibles dans le commerce et l'industrie, moins doués de l'instinct pratique, plus incapables d'asseoir notre avenir sur de solides bases matérielles, ayant déjà sacrifié, par notre faiblesse peut-être, des groupes entiers de nos compatriotes avec qui vont disparaître les derniers Français de l'Ouest, resserrés entre le "yankéisme" et l'"anglo-saxonisme" qui nous inondent de leurs livres, de leurs journaux, de leurs magazines, de leurs agences, de leurs modes, de leurs capitaux, qui nous intoxiquent de mille façons le germe de moeurs et d'une mentalité étrangère, qu'advient-il de nous? qu'advient-il de notre langue dans cent ans?

Voilà de formidables points d'interrogation!

Nul peuple n'a encore donné dans l'histoire la preuve d'une aussi grande puissance d'absorption que le peuple anglo-saxon. Ce qui se passe dans les États-Unis, où des représentants de presque tous les peuples de l'Europe abdiquent chaque jour leurs caractères ethnographiques pour marcher à pas de géants vers l'homogénéité d'une race qui sera demain la race américaine; l'exemple de la vieille Angleterre, qui a absorbé la nationalité de ses propres conquérants, les Normands français, qui a absorbé presque en même temps la nationalité écossaise et l'irlandaise, voilà deux enseignements de l'histoire qui doivent donner à réfléchir à un petit peuple de deux millions perdu au milieu des groupes nationaux qui l'enserrent, comme un îlot au centre de l'Océanie, et qui ne peut opposer à l'invasion progressive de ses conquérants, ni les murailles de la Chine, ni les montagnes de l'Ecosse, ni la mer d'Irlande.

Tel est le péril dans toute sa netteté. Il n'est nullement question de l'exagérer et de jeter dans les esprits des inquiétudes alarmistes, mais de regarder la situation bien en face. Nous n'avons peut-être pas vu nos plus mauvais jours. Une lutte comme celle-là, je crois l'avoir déjà dit, est un drame à plusieurs actes, dont le dénouement se fait attendre des siècles. Un peuple ne meurt jamais ni d'un trait de plume, ni d'un coup de poignard, ni d'un coup d'épée, mais à la suite d'une agonie lente, presque douce, où le moribond peut bien avoir quelques sursauts, quelques réveils d'énergie dramatique, mais pour se recoucher lourdement sous le poids d'une débilitation profonde et prolongée qui ne pouvait qu'aboutir à l'issue fatale. C'est pourquoi le devoir est si grand d'enrayer, dès le début, le travail des moindres germes de débilitation.

A l'heure présente, ne nous le cachons pas, nous sommes entravés dans nos moeurs, et dans notre langue. Il y a cinquante ans qu'on a signalé les premiers symptômes du péril et que la lutte défensive est devenue un devoir. A ce sujet, et pour mieux faire saisir à quoi tient l'imminence des dangers actuels, il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer à ceux qui ont prétendu que la langue française avait dégénéré subitement après la cession du pays à l'Angleterre, qu'ils ont fait erreur. Il est vrai que la classe instruite nous avait quittés, mais, comme on l'a fait remarquer, elle n'avait pas emporté la langue dans ses bagages; il est encore vrai que le gouvernement britannique nous priva d'écoles, et que cela dut avoir un contre-coup funeste sur la génération qui grandit de 1770 à 1790; mais si la langue écrite dut subir une dépression, on ne voit pas qu'il ait pu en aller de même pour la langue parlée. Les quelques commerçants anglais qui s'étaient établis dans les villes étaient trop nouvellement arrivés, et furent bientôt trop cordialement haïs, pour exercer une influence quelconque sur la population. Le gros de notre peuple s'était retranché dans le lointain de ses campagnes. Groupés autour de prêtres conservateurs des traditions françaises, se concentrant dans ses souvenirs, dans sa vie de famille patriarcale, s'interdisant même l'abord des tribunaux, hermétiquement fermé à toutes les intrusions du conquérant,

comment l'anglicisme eût-il pu l'atteindre derrière de pareils retranchements? Bientôt, avec 1800, va surgir du sol la magnifique floraison de nos collègues et de nos séminaires; des ecclésiastiques français, tous hommes de hautes études, chassés sur nos bords par la Révolution, y viendront prendre les premières chaires de l'enseignement. Rien ne semble donc établir que notre langue avait si tôt dégénéré.

Mais dès 1860, trois opuscules, l'un du Dr Meilleur, un autre de l'abbé Maguire, et un troisième d'un anonyme, avaient déjà signalé le péril de l'anglicisme. Et le "Journal de l'Instruction publique" rendait compte de leur venue au jour en faisant ces significatives réflexions: "En les parcourant, on est effrayé du grand nombre d'anglicismes et de mots anglais qui se sont glissés dans notre langage usuel, et même jusque dans les pages de nos meilleurs auteurs."

Il y a donc cinquante ans à peine que le danger existe et que la lutte est commencée. C'est dire que le péril, si minime qu'il paraisse, n'en constitue pas moins un péril, par cela seul que c'est un pas en avant vers le gouffre où nous n'avancerons qu'insensiblement. La prudence ne dit jamais en mettant les pieds au sommet d'une pente escarpée qui roule dans l'abîme: Baste! ce n'est qu'un premier pas.

LIONEL MONTAL.

L'EDUCATION DE NOS ENFANTS

L'ECOLE DE LA VIE

(N. R. Sous la 3^{ème} République; dédié par l'Album Universel aux grands réformateurs de l'éducation canadienne.)

Un professeur de mes amis, qui enseigne la philosophie dans un lycée de la République, me tint à peu près ce langage:

— Combien de fois n'a-t-on pas répété que la tête d'un de nos bacheliers est un insondable abîme d'ignorance? Cela, nul ne le conteste plus; mais ce qui m'étonne, c'est qu'on s'en étonne encore.

"Il est impossible, en effet, de comprendre notre système d'éducation, si l'on ne commence par se bien pénétrer de ce principe que l'Université se propose uniquement "d'enseigner l'ignorance". Ne crie pas au paradoxe et regarde ces jeunes gens qui sortent du lycée: non seulement ils ne savent rien des conditions de la vie moderne, mais, sous prétexte de culture classique, leurs maîtres ont passé dix ans à leur inculquer, pour tout ce qui est pratique, le dédain superbe et niais du gentilhomme de La Rochefoucauld, "qui ne se pique de rien".

"Oui, faire des ignorants, voilà notre idéal pédagogique. C'est ce qui t'explique pourquoi l'Université, dès qu'on lui confie un enfant, s'empresse de rompre toutes ses attaches avec son milieu naturel. Elle l'enferme à double tour dans une geôle, où elle lui apprend à se taire et à rester immobile, c'est-à-dire à "faire le mort". Pourquoi ces verrous, ces grilles, ces vitres brouillées, sinon pour empêcher l'enfant d'avoir aucune relation avec le monde des vivants?

"L'essentiel est qu'il ne soupçonne pas un seul instant ce qui se passe au dehors. Pour donner le change à sa curiosité qui s'éveille, on choisit avec soin, dans le fatras des rêveries humaines, tout ce qu'il y a de plus vain, de plus suranné, de plus chimérique, et on lui en bourre l'intellect. Quand on l'a soumis jusqu'à dix-huit ans à ce régime, on est bien sûr qu'il a perdu à tout jamais le sens du réel. Alors, son éducation est terminée: on lui met une peau d'âne et on le lâche dans la rue..."

"La ville où j'enseigne est une des plus charmantes de la vieille France; mon lycée se trouve au sommet d'une colline d'où l'on découvre un panorama merveilleux; mais tu penses bien que, s'il était permis à nos élèves de l'admirer pendant leurs récréations, ils risqueraient fort d'y puiser, malgré nos leçons, le sentiment de la réalité vivante. Aussi l'architecte de l'établissement s'est-il appliqué de son mieux à nous cacher cet inconvenant paysage, et, à force de talent, il y a pleinement réussi. Comme presque tous les autres, suivant la formule universitaire, notre lycée est une solide "boîte" en brique, où nos élèves sont aussi parfaitement retranchés du monde que s'ils vivaient dans un souterrain.

"Pauvres petits! On les habitue si bien à ne rien voir qu'ils finissent par devenir aveugles, comme les poissons des mers profondes. Je me suis assuré à maintes reprises que mes élèves n'avaient jamais vu la ville où ils sont nés et où ils ont passé toute leur enfance. Ils vont tous les dimanches à la cathédrale, mais ils n'en ont jamais regardé le portail.

La plupart sont fils de cultivateurs, mais nous les avons si bien "cultivés" qu'ils ne savent même pas le nom des arbres malingres qui poussent dans leur cour...

* * *

"J'ai fini par avoir honte de collaborer à cette oeuvre malfaisante. Quoi qu'il dût m'en coûter — car l'Université n'aime guère les maîtres qui s'avisent de critiquer ses pernicieuses routines — je résolus de dénoncer tous les crimes commis au nom de cette pédagogie infanticide. J'excitai mes élèves à la révolte; je leur dit: "Le ciel est clair, voici le printemps; levons la pierre de ce sépulcre et allons nous promener dans la vie..."

"Nous partîmes à travers la campagne, ivres de lumière et de liberté. Un vieil instituteur de village nous dit les noms des arbres et des herbes; il nous expliqua sa ruche, son verger; il nous mena dans une ferme et nous montra tout ce qui peut tenir de "logique appliquée" dans une fosse à fumier bien entendue. Un grand industriel nous fit visiter sa sucrerie; nous allâmes ensuite voir une scierie, un atelier de tissage, les caves d'un vigneron. L'architecte di césain nous initia au symbolisme de l'art gothique et il nous apprit à "lire" notre cathédrale, comme un beau livre d'images..."

"Justement, la session des assises venait de s'ouvrir. Le président du tribunal voulut bien nous réserver quelques places derrière le banc des jurés, et nous suivîmes, haletants d'émotion, les débats d'une affaire de parricide. Ah! quelle leçon de psychologie et de morale mes élèves ont prise là! Entre temps, ils avaient poussé jusqu'à la gare. "Dites, monsieur, pourquoi ne pas prendre le train?" Nous l'avons pris et nous sommes allés découvrir les villes des alentours. Les papas, complices, favorisaient en souriant nos escapades; parfois, ils nous accompagnaient et prenaient plaisir à nous donner eux-mêmes, chemin faisant, de substantielles leçons..."

"Au bout de l'année scolaire, mes élèves n'en passèrent que plus brillamment leurs examens, et, quand ils sortirent de ma classe, non seulement ils étaient bacheliers, mais encore, ô prodige! ils savaient quelque chose!

"Il est vrai qu'ils ne l'avaient pas appris au lycée..."

* * *

Mon ami conclut:

— Puisque l'expérience a si bien réussi, pourquoi les autres lycées ne suivraient-ils pas notre exemple? Pourquoi ne pas remplacer les insipides promenades du jeudi et du dimanche par des excursions de ce genre, aussi profitables que divertissantes? Il n'y faudrait qu'une circulaire ministérielle, et j'ai ouï dire que notre nouveau grand maître se plaît à citer ce mot de M. Liard: "L'Université a besoin d'un grand bain de réalisme".

"J'en induis qu'il verra sans doute dans notre tentative un heureux effort pour vivifier notre enseignement secondaire. Et puis, quelle meilleure leçon de patriotisme pourrait-on donner à nos jeunes hommes? Pour leur inspirer l'amour de leur pays, il ne suffit pas de leur dire qu'il est le plus beau du monde; il faut encore le leur montrer".

GUSTAVE TERY.

Chanson d'été

J'ai toujours aimé les pins et la mer
D'un amour qui dure...
Odeur de résine et parfum amer
Et même murmure!

Laissons, aujourd'hui, la plage au soleil,
Très loin découverte,
Et marchons un peu dans le bois vermeil
Dont la cime est verte.

Le sable y est fait, à l'ombre des troncs,
De fines aiguilles...
Viens, et sous nos pas nous ramasserons,
Au lieu des coquilles,

Le fruit entr'ouvert, mûri par l'été
Que, mystérieuse,
Une bête semble avoir habité,
La pomme écaillée!

Car le pin sylvestre imite la mer
Et il a, comme elle,
Odeur de résine et parfum amer
Et voix éternelle.

HENRI DE REGNIER.

Choses d'Europe

En Angleterre

Il était facile de le conjecturer : le conflit anglo-turc n'a pas duré longtemps. Moins de huit heures avant l'expiration du terme de l'ultimatum, le Sultan baissait pavillon. L'occupation de la partie de Tabah ou péninsule sinaïque passera de la soldatesque turque aux forces armées de la Grande-Bretagne. Une commission délimitera ou fera semblant de délimiter les frontières entre l'Égypte et les possessions proprement dites de la Sublime Porte, "après" "quoi le "War Office", dit délicieusement la "pêche de la presse associée", organisera militairement cette partie de l'Égypte, de façon telle "qu'elle sera mise à l'abri de tout coup de mains "de la part des Turcs!"

Nous demandions si la Grande-Bretagne allait exiger une compensation ou des dommages-intérêts de la Turquie pour le dernière escapade de ce fantasque pupille. La réponse ne s'est pas fait attendre et la plus parfaite compensation n'est-elle pas dans la main mise sur le territoire en dispute! Voilà ce qu'on appelle régler une affaire aussi sommairement que définitivement. Ce que l'Angleterre tient elle le garde. N'est-elle pas la grande policière du monde mais des terres et des mers méditerranéennes plus spécialement et n'était-il pas vraiment à craindre, pour le repos et le bonheur de l'humanité, que le Commandant des Croyants, ou du moins sa soldatesque indisciplinée et barbare, troublât à nouveau cette dépendance de l'Égypte et ressuscitât les querelles, à peines assoupies, du protectorat anglais dans le vieux royaume de Cléopâtre? S'emparer de l'objet en litige c'est supprimer le litige même.

Voilà un des plus beaux tours de la diplomatie anglaise, exécuté, bien entendu et suivant les légendaires traditions, au nom de la civilisation et comme pour protéger, contre elle-même, la faiblesse de la Puissance dépossédée!

* * *

Nous avons assisté dernièrement à un double spectacle, fort réjouissant pour ceux qui s'obstinent à ne juger que par les actes sans tenir compte des déclarations diplomatiques ou des discussions parlementaires.

Pendant que l'idée du désarmement général est chaleureusement soutenue par la presse anglaise la mieux posée, pendant qu'au nom des intérêts les plus sacrés de l'humanité, du bonheur des grands et des petits, du bien-être surtout des travailleurs qui fournissent la chair à canon, les philanthropes, les économistes et les philosophes anglais s'esquintent à démontrer la nécessité de la pacification du monde, la Chambre des Lords soulève la question de la défense de l'Empire!

C'est à l'Allemagne surtout que l'on entend prêcher le désarmement.

Mais l'Allemagne veut se créer un empire colonial; elle en reconnaît l'urgence pour établir, chez elle, sous la protection de son aigle, le surplus si considérable de sa population de plus en plus débordante.

Ce que l'Allemagne compte aux Etats-Unis, dans les républiques américaines, au Canada même, de forts, industriels et intelligents enfants qui travaillent au développement de la richesse étrangère!

Mais pour fonder des empires lointains il faut une flotte et cette flotte l'Allemagne la crée, au grand déplaisir de la Grande-Bretagne, maîtresse des mers depuis Elizabeth. Et cette flotte appuierait, où besoin serait, l'effort de l'armée de terre.

Rival sur mer, souverain sur la terre continentale de l'Europe, l'Empire allemand c'est le cauchemar de l'Empire britannique. Se rendra-t-il aux objurgations de la presse britannique? Désarmerait-il, supposant le cas où la Russie et la France en feraient ainsi?

On sait bien que non. Aussi, sans le moindre respect pour les prédications pacifistes qu'ils tiennent, avec raison, pour de la pure littérature, les hommes d'Etat anglais poursuivent leur plan de réorganisation de l'armée régulière dans les limites du Royaume-Uni même et au dehors, dans les grandes colonies autonomes.

Le duc de Portsmouth, secrétaire au Parlement, du War Office, a répondu aux interpellations que le gouvernement étudie un plan de mobilisation qui lui permettra de mettre sur pied autant de troupes disciplinées et bien entraînées que n'importe quelle puissance continentale.

Quant aux ports de mer anglais, ils seront protégés, a-t-il dit, par un système de défense capable de repousser n'importe quelle attaque, fut-elle la plus vive et la plus soudaine du monde!

Notre ancien commandant militaire a pris occasion de la campagne de désarmement pour offrir son avis sur la question de défense impériale. Il ne favorise pas le service obligatoire des adultes, mais il demande l'entraînement militaire de toute la jeunesse et la connaissance parfaite du tir. Il espère que le gouvernement organisera un plan de défense de tout l'Empire reposant sur l'armement de ses sujets en état de porter les armes.

Ce plan comprendrait les colonies, le Canada par conséquent. Lord Dundonald croit évidemment à la longueur du bras impérial. Mais ne souffre-t-il pas d'une illusion d'optique dont sa présence, ici, aurait dû le guérir.

Quoi qu'il en soit l'armement de l'Empire est à l'ordre du jour dans le Royaume-Uni; on ne fait que des gorges chaudes des prédications pacifistes. Quant à l'opinion de la presse étrangère sur ce mouvement humanitaire qui s'affiche dans de singulières circonstances, on se demande pourquoi l'Angleterre augmente au lieu de diminuer ses unités de marine de guerre; pourquoi aussi prend-elle ombrage des efforts de l'Allemagne pour se constituer en puissance de mer à côté de ses rivaux d'Angleterre et de France. On conclut, très raisonnablement que chaque puissance prêche aux autres ce qu'elle ne veut pas faire et fait, dans l'intervalle, tout ce qu'elle peut pour se donner ce qui lui manque tout à fait, ou augmenter l'effectif des armements de terre, ou de mer, qu'elle possède déjà.

De ce train on arrivera lentement au désarmement général des nations qui sont déjà armées et l'on inspirera à peine le dégoût des armes aux peuples désarmés.

En Russie

La Douma procède paisiblement aux travaux de sa première session. Le discours du Tsar était remarquable par son esprit de justice et de libéralité envers le peuple nouvellement émancipé et chargé des fonctions du gouvernement constitutionnel.

La réponse au discours du Trône a été confiée à un comité composé des éléments les plus raisonnables de la nouvelle chambre. Le ton en sera, assure-t-on, modéré et rencontrera les vues du Tsar et des partisans sincères du nouveau régime. On y insinuera clairement que le chef de l'exécutif, dans l'intérêt de sa sécurité personnelle et de la tranquillité publique, devrait, peu à peu, se dépouiller de son autorité pour se remettre de plus en plus à la discrétion d'un conseil exécutif qui posséderait la toute confiance des chambres populaires.

C'est à ce but suprême de toute action représentative, que poussera, évidemment, la constitution russe.

Du moment que la Douma tient en main la gestion des deniers qu'elle fait voter et qu'elle dispense à son gré, il est clair qu'elle possède les attributions essentielles de tout pouvoir prépondérant dans l'organisme gouvernemental.

La Douma demandera aussi l'amnistie pour tous les accusés politiques et d'ores et déjà on assure que le cabinet russe est décidé d'amnistier dans une large mesure une certaine classe, très nombreuse, d'inculpés, de fait tous les inculpés à part les personnes convaincues de meurtre ou de tentative de meurtre dans les agitations agraires.

La question d'autonomie dans certaines provinces avec droit pour chaque race de parler sa langue, sera sûrement discutée dès la présente session. On assistera à un réveil polonais qui marquera une ère nouvelle pour les survivants de la malheureuse Pologne russe que la ferme adhésion à sa foi et à sa langue, aura, comme tant d'autres vaincus de la guerre et de la persécution, sauvée de l'anéantissement parmi les nations.

En France

Le premier mai et les élections passés, la France semble respirer et à part les grèves socialistes et révolutionnaires qui tiennent contre toute raison d'être, les affaires ont repris leur train train ordinaire.

Des deux dates ci-dessus, on ne retient guère que la farce des complots contre la République et la fumisterie des perquisitions à domicile dont un radical, le plus tendre des radicaux pour le gouvernement Sarrien-Clémenceau, rend compte un peu plus loin.

Des avis, provenant de notre correspondance particulière, en date du 4 de mai en cours, nous confirment tout à fait dans les prévisions de notre chronique précédente.

"Paris est rentré dans le calme après les échauffourées du 1er mai", nous écrit un de nos correspondants placé mieux que personne pour connaître et apprécier les dessous comme les dessus de la Grand-Ville. "On ne saura guère ce que seront devenus les blessés transportés dans les hôpitaux. Nous apprenons cependant que l'un des chefs anarchistes, un Russe, porteur de bombes à Vincennes, a péri, les uns disent de l'explosion de ses bombes, les

autres avec plus de probabilité, du coup de la police.

"Le complot est une sinistre fumisterie qui couvre de ridicule et les Clémenceau qui l'ont inventé et "Le Matin" qui s'en est fait le journal officiel. On parle de 10,000 abonnements retournés au journal.

"Que seront les élections? Si elles sont destinées à représenter véritablement la France, elles seront fort divisées et multicolores. Nous gagnerons peut-être quelques sièges et ce ne sera pas là un succès banal, mais un indice bien concluant de l'état des esprits. Mais il restera toujours le phénomène illogique, mais non pas incompréhensible d'une majorité honnête régie par une minorité odieuse.

"Je dis que le phénomène ne manque pas d'explication. C'est qu'en effet les minorités sont toujours de leur nature plus actives, moins scrupuleuses sur le choix des moyens; et quand les circonstances particulières ou les desseins de la Providence leur a mis le pouvoir en mains et les a transformés en majorité de gouvernement, alors c'est la tyrannie avec l'abus de tous les moyens dont dispose le pouvoir, argent, honneurs, places etc... Nous en sommes là. Mais si dans les élections de dimanche que vous connaîtrez avant que de recevoir cette lettre, il y a un déplacement, ne fut-ce que de dix ou vingt sièges, voilà qui sera d'autant plus significatif que les "grands moyens", complots, argent, terreur, auront été mis en oeuvre pour l'empêcher".

* * *

A propos des perquisitions, la presse anglaise n'a pas marchandé sa réprobation à l'endroit du gouvernement qui a inventé de toutes pièces le complot. Les partis, en France comme partout constituent des comités d'organisation électorale qui cherchent, par tous les moyens, souvent les moins avouables, à se fortifier aux dépens des adversaires. De là des fonds d'élection, des fiches de renseignement sur les amis, les tièdes et les adversaires déclarés. Mais de là au complot contre l'Etat, il y a loin.

Le "Daily Express" de Londres dit fort bien :

C'est un fait curieux que souvent, lorsqu'un gouvernement français se trouve en mauvaise posture, on signale la découverte d'un complot contre l'Etat. Quelquefois le danger est réel et quelquefois le complot est à moitié dangereux et à moitié ridicule.

Et la "Tribune" :

Ces complots sont, en France, un divertissement connu des personnes riches et désœuvrées. Cependant, l'affaire actuelle semble avoir un caractère un peu plus sérieux, car M. Clémenceau a la conviction que cette bizarre alliance entre royalistes, bonapartistes et cléricaux est allée jusqu'à aider les grévistes à Courrières et à les exciter aux actes de violence. Tout cela se fait sans doute dans un but électoral, car des dissensions se seraient produits parmi les conspirateurs, s'il avait été question d'un projet plus important. Les mineurs devaient faire peur aux bourgeois et les cléricaux devaient profiter de la panique.

Sait-on bien ce que c'est que ces fameuses perquisitions dont on a tant fait usage, dernièrement à la veille des élections en France? Dans un pays de liberté comme le nôtre, il n'est pas possible de s'en faire une simple idée. Écoutons là-dessus le chroniqueur du "Matin", journal à la dévotion de la 3ième République et rendons grâce au ciel de vivre sous le régime des libertés publiques et privées telles qu'on l'entend en Grande-Bretagne :

Savez-vous que nous vivons dans un drôle de pays?

Un monsieur est chez lui, couché, dormant à poings fermés. Tout à coup une sonnerie retentit. Réveil en sursaut. La sonnerie marche toujours, c'est celle de la porte de l'appartement. Le monsieur effaré fait de la lumière, regarde la pendule: cinq heures et demie!

Qui peut sonner à pareille heure? Sa première pensée est que le feu a pris dans la maison. Vite! il saute à bas de son lit, court à la porte, ouvre et se trouve en face d'un inconnu, flanqué d'un ou de plusieurs acolytes, qui lui dit à brûle-pourpoint :

—Je suis commissaire de police, voici mon écharpe, je viens perquisitionner chez vous, voici mon mandat.

—Perquisitionner? Et pourquoi? De quoi suis-je accusé?

—Je n'en sais rien, j'obéis à des ordres. Veuillez me laisser entrer et me donner vos clefs.

Et, aussitôt, le commissaire commence à ouvrir les tiroirs, à fouiller partout, prend vos papiers, votre correspondance, dresse un procès-verbal, salue et s'en va, emportant le tout.

C'est ainsi qu'est comprise l'inviolabilité du domicile sous un régime de liberté.

Notez que tous nous sommes exposés à pareille inquisition. L'autorité n'a pas même besoin d'invoquer la sûreté de l'Etat.

Elle peut prétendre, si bon lui semble, tout en sachant parfaitement le contraire, que vous fabriquez des allumettes ou que vous détenez du tabac de contrebande (le fait s'est produit jadis au cinquième étage d'une maison de la rue Yvon-Villareau).

Après, votre innocence étant reconnue, on vous rend vos papiers. Mais votre correspondance a été lue votre existence intime a été étalée devant les policiers ou les gens de justice. Pas de recours possible, pas de plainte à formuler, la loi autorise ces choses.

Et, ainsi, nous sommes à la merci de la police ou d'un ministre qui passe. C'est extrêmement agréable, et les Français sont de bien bonnes bêtes. — H. HARDUIN.

Délicieux, n'est-ce pas? et la France n'est-elle pas, vraiment, le pays classique de la liberté, de l'égalité de la fraternité?

NEMO.

Echos d'Amérique

L'art français au Canada

Il n'est pas dans les habitudes de l'Album de signaler en cette page quoique ce soit qui ait trait au domaine des affaires commerciales ou industrielles, rien enfin qui puisse paraître une réclame. Pour une fois nous nous écartons de cette ligne de conduite, certain que nos lecteurs nous en sauront gré, lorsqu'ils sauront de quoi il s'agit. Vous n'êtes pas sans avoir connaissance des justes récriminations auxquelles l'étude du dessin, tel qu'enseigné dans nos écoles, a donné lieu, tout dernièrement, à Ottawa. En un milieu autorisé, on s'est plaint que nos jeunes gens ne sont pas dans le mouvement, qu'ils ignorent ou appliquent mal les principes modernes du dessin décoratif, celui qui nous touche le plus en ce moment, vu l'essor industriel sans précédent qui se manifeste au Canada. Eh bien! à notre humble avis il y a beaucoup de vrai dans cette critique. Généralement nous ne sommes pas à même de goûter ainsi qu'il convient les manifestations artistiques, du crayon, de la plume, du pinceau ou du burin, aussi devrions-nous encourager toute vulgarisation honnête et éclairée de l'art pictural. Telle est la raison qui nous engage à signaler la présence à Montréal de M. L. LeBlanc, de la librairie centrale des Beaux-Arts de Paris. En deux semaines ce cousin d'outre-mer a fait chez nous de très belles affaires, dans le monde de nos architectes et de nos industriels qui ont besoin de dessins spéciaux. M. LeBlanc a avec lui des milliers de planches superbes aux dessins exquis; des albums du célèbre Mucha qui sont de véritables merveilles de grâce, de fini, indispensables à quiconque aime la beauté de la forme, de la ligne ou de la couleur décorative. On ne s'étonnera pas du succès de la librairie centrale des Beaux-Arts de Paris — que représente à Montréal M. J. Bigaouette, 563 rue Notre-Dame-Est, — quand on saura qu'entre bien d'autres publications elle a publié: La Revue art et décoration (10,000 souscripteurs); L'histoire des arts appliqués à l'industrie; 2 ouvrages de Mucha; 5 ouvrages sur la fleur et ses applications; Le Musée du Louvre; des traités illustrés et uniques d'architecture, etc. Voilà pourquoi, dans l'intérêt de l'art canadien, nous désirerions que M. LeBlanc, qui fait oeuvre d'apostolat artistique ait beaucoup de commandes en ce pays. Voilà pourquoi nous le présentons à nos lecteurs épris de beau et de progrès.

L'âge des voyages.

QUELS que soient les progrès que l'avenir réserve à l'humanité, sous le rapport des pégrinations de continent à continent, ou de province à province, il est incontestable que la fin du XIXe siècle et le commencement du XXe seront considérés par les historiens futurs, comme ayant été, par excellence, l'âge des voyages. C'est que, pour les jeunes gens, si nous nous en rapportons à un philosophe anglais, les déplacements offrent un continuel intérêt d'observation, complètent leur éducation; tandis qu'aux touristes assagis ils font l'effet d'une suite de piquantes expériences. Et l'on va, et l'on vient, et, avec l'aide de la vapeur, de l'électricité, l'on parcourt empires ou républiques, pour constater, somme toute, que l'homme est partout semblable à l'homme, loti des mêmes vices et des mêmes vertus, à peu de chose près. Mais l'amour de la curiosité l'emportant, le voyageur poursuit son chemin, parfois sans songer que dans sa patrie se trouvent des sujets d'études ethnographiques, historiques, ou simplement géographiques qui devraient au préalable, captiver son attention. Car, si un vieux dicton veut que l'homme doive se connaître d'abord, avant de vouloir analyser la mentalité de son semblable, d'une paraphrase de cette formule il appert que le roi de la création ferait bien de connaître son pays avant de courir les autres, sur les conseils d'une Baedeker quelconque, ou sur ceux de globe-trotters de carrière. Ce penchant à courir la pretontaine sous d'autres cieux est aussi commun au Canada qu'ailleurs. Pourtant, Dieu sait s'il y a chez nous d'intéressantes observations à faire, de quelque côté qu'on se tourne? Combien n'en connaissons-nous pas de nos concitoyens, qui, ayant visité l'Europe, l'Égypte, les Antilles, voire l'Asie, n'ont seulement pas vu: Niagara, nos immenses savanes, nos grands lacs, nos Rocheuses, et mille autres merveilles de ce pays. A notre avis, ces gens-là font montre d'irrégularité. Avant de jeter un coup d'oeil sur les recoins les plus reculés de notre planète, ils auraient

du visiter le Canada d'un océan à l'autre. Leurs voyages ultérieurs ne leur eussent été que plus profitables. Mais voilà, dans le tourisme à l'étranger on recherche l'émotion de l'inattendu. Or, comme de nos jours on va confortablement vite et loin, il arrive qu'on est parfois désillusionné, attendu que nombre de pays à la réputation surfaite, ne valent pas et ne vaudront jamais le nôtre: quant au grandiose de la nature, ou quant à la liberté individuelle, origine du pittoresque de nos moeurs et coutumes nationales. Il n'est plus le temps ou nos ancêtres, blasés des cours, voguaient vers de problématiques colonies, le coeur palpitant à l'idée de rencontrer un navire de pirates, au drapeau noir, avec lequel on se mesurerait, auquel on donnerait la chasse. Hélas! pour les gens de ce tempérament, les abordages ne sont plus, sauf en temps de brouillard... Néanmoins, il est en nous d'aimer l'imprévu, et c'est pourquoi, toujours, les voyages exotiques auront un attrait particulier. Les deux globe-trotters mont-réalais: Joseph Provost et Arthur St Jacques, dont l'on signale l'arrivée à San Francisco, après dix-huit mois de marche, doivent être de cet avis. Il se peut que leurs efforts ne profitent pas beaucoup, mais, au moins, ils montreront les qualités d'endurance et d'énergie de notre race. Aussi, du meilleur coeur, leur souhaitons nous un heureux tour du globe.

Feu l'honorable juge Baby

EN la personne de l'honorable juge Baby, chevalier grand-croix de l'ordre de Saint-Grégoire, président de la Société des Antiquaires et Numismates, décédé ces jours derniers en notre métropole, ce pays perd un de ses enfants les plus distingués. Né le 26 août 1834, M. Louis-François-Georges Baby, descendait de Jacques Baby de Ranville, officier au régiment de Carignan-Sallières, qui vint au Canada en 1662. L'honorable juge était fils de M. Joseph Baby, député, et de sa femme née Guy. Voici en quels termes émus et choisis, Sir Alexandre Lacoste, juge en chef de la Cour d'Appel, à l'ouverture d'une séance récente de cette cour, rappelait la brillante carrière du regret-té défunt, et rendait un suprême hommage à ses nobles qualités:

«Le Barreau se souvient avec plaisir, j'en suis convaincu — dit Sir A. Lacoste — de M. le juge Baby, ce bon, loyal gentilhomme dont la devise chrétienne et patriotique a toujours été «Mon Dieu, ma Patrie et mon Devoir». Son esprit s'était tourné vers l'étude. Sans doute il consacrait tout ce qui était nécessaire de son temps à remplir ses fonctions professionnelles, d'abord, politique ensuite, puis judiciaires, car il a été, comme vous le savez, avocat, député, ministre, puis magistrat. Le temps qui lui restait, il le consacrait à scruter le passé, à fouiller notre histoire nationale. Aussi était-il devenu un de nos hommes les plus érudits et les plus éminents. Nous pouvons dire que le pays perd en lui un des citoyens les mieux renseignés sur notre histoire. Quant à nous qui avons siégé avec lui ici, nous voyons disparaître un aimable compagnon qui a excité un vif regret lorsqu'il nous a quittés et dont nous conservons un souvenir des plus agréables. Nous lui disons maintenant notre suprême adieu, et, en même temps, nous offrons à sa famille nos condoléances et sympathies les plus profondes».

En cette triste circonstance, l'Album Universel fait écho aux touchantes paroles que l'on vient de lire, et il nous charge d'offrir l'hommage de ses plus sympathiques condoléances à la famille de feu l'honorable juge Baby.

Kleptomanie ou vol

VOUS avez lu, ou vous n'avez pas lu, le petit scandale que racontaient les quotidiens il y a tantôt une semaine. Je le remets en lumière, car il comporte une petite leçon, et quelques réflexions qui s'imposent au train dont va le luxe en ce pays. En deux mots, je vous cite le fait en notation algébrique. Mme X... (grand monde) rend visite à Mme Y... (grand monde, résidence rue Sherbrooke). Chez cette dernière, sur un meuble,

une autre visiteuse, Mme Z... (toujours monde chic) oublie son porte-monnaie, auquel Mme X... soustrait \$10.00. Voulant prendre le tramway, Mme Z... s'aperçoit de son oubli, retourne chez Mme Y..., constate la disparition du billet et s'en plaint. Sur ce: discrets appels de téléphone à la police. Arrivent les agents chez Mme Y... et Mme X... est prise comme on dit la main dans le sac. Une scène d'aveux, de larmes, de pardons s'en suit, et aucune plainte n'est portée. Seule la fumée de ce scandale mondain monte au-dessus des pignons aristocratiques du quartier. Soyez persuadé que durant de longues semaines cette fumée de déshonneur montera pour Mme X... plus difficile à étouffer que celle d'une conflagration. C'est que si nos pompiers savent maîtriser l'oeuvre des langues de feu, nul ne saurait en dire autant lorsqu'il s'agit de l'organe vocal de certaines dames. Mme X... a eu beau invoquer une pénurie momentanée, de la détresse domestique, rien n'y a fait, son impardonnable action a fait esclandre et elle en subit les rigoureuses conséquences morales. Vrai, elle est plutôt à plaindre Mme X... Certes, nous n'avons nulle raison de l'excuser, mais comme nous avons lu Lombroso, comme nous savons que la nature humaine, surtout chez la femme, est sujette à des faiblesses qui frisent l'inconscience ou l'hallucination, nous nous demandons si Mme X... est une kleptomane ou une vulgaire voleuse. Dans les deux cas elle ne peut attendre que notre pitié. Pitié qui aurait dû imposer silence aux victimes de ce larcin malheureux, ne serait-ce que pour faire paravent à un milieu mondain auquel cette malheureuse aventure ne peut donner aucun relief. Combien Donnay n'a-t-il pas raison dans sa nouvelle pièce «Paraître»? Que ne fait-on pour paraître, à notre époque? Si Mme X... fut restée chez elle à casser une croûte en attendant son négligent de mari, aujourd'hui, nous n'aurions pas à citer son cas au public.

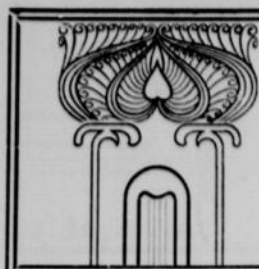
Empress of Britain

LE nom de ce superbe paquebot, qui vient de jeter l'ancre dans le port de Québec, tandis que nous écrivons ces lignes, est sur toutes les bouches. Comme, par ailleurs, l'Album consacre plusieurs des pages de ce numéro à l'oeuvre si considérable de la compagnie du Pacifique Canadien, nous jugeons à propos de donner ici quelques détails tout nouveaux sur l'«Empress of Britain». On sait peut-être que ce navire et l'«Empress of Ireland», ont été tout récemment ajouté par le C. P. R. à sa flotte de l'Atlantique. Construite en Angleterre dans les célèbres chantiers maritimes de la Cie Fairfield, l'«Empress of Britain» est une véritable merveille de l'art moderne de la construction navale. Aussi, sa première arrivée dans les eaux canadiennes a-t-elle créé toute une sensation. Fait d'après les plans les plus nouveaux, et les plus soignés, ce transatlantique, a un luxe unique d'aménagement ajoute: et le confort indispensable et le côté pratique que comporte sa mission de ville flottante, destinée au transport des voyageurs fortunés, des bourgeois, et des modestes émigrants. Quelques chiffres ne seront pas ici de trop. Ils apprendront dans leur laconisme, ce qu'est cette «Empress of Britain», dont la presse canadienne s'occupe beaucoup à son arrivée. La longueur totale de ce steamer est de 569 pieds, de l'étrave à l'étambot; sa largeur de 65 pieds; sa hauteur du pont à la quille de 40 pieds et presque du double, si on la mesure de la dunette. A bord pourront prendre place 310 passagers de première classe; 470 passagers de seconde classe; et 500 passagers de troisième classe; plus l'équipage. Des photographies de l'intérieur de ce magnifique paquebot, qu'on nous a montrées, nous ont prouvé à l'évidence, que sous le rapport de la magnificence et du confort il n'a rien à envier aux plus riches coursiers de l'océan. Quant à la vitesse remarquable de l'«Empress of Britain» elle a été en moyenne de 19 noeuds à l'heure, durant sa première traversée, qui, de Merville à la Pointe-au-Père a été effectuée en 5 jours, 23 heures et 17 minutes. Le capitaine Stewart, un vieux et habile routier de la compagnie, commande l'«Empress of Britain», pour la plus grande sécurité des voyageurs canadiens, qui, désormais, n'auront guère raison d'aller s'embarquer à New-York, dont aucun navire ne saurait leur offrir plus d'avantages que ceux de la ligne de l'Atlantique du C. P. R.

L. d'ORNANO.



Feu l'honorable juge BABY



Sir Thomas G. Shaughnessy,

PRESIDENT DU

C. P. R.



COMME nous écrivons ces lignes, "l'Empress of Britain", un des nouveaux et plus beaux paquebots de la compagnie du Pacifique Canadien arrive pour la première fois au port de Québec, ayant à bord le président de la dite compagnie, Sir Thomas G. Shaughnessy.

L'arrivée de ce nouveau steamer canadien, destiné à faire le service entre nos ports et l'Angleterre est un événement tellement considérable pour le monde des affaires canadiennes et pour le progrès du commerce de ce pays, progrès qui est dû en grande partie à la sage administration et à l'essor gigantesque qu'a pris le C. P. R. que l'honorable M. Brodeur, ministre de la Marine et des Pêcheries, a jugé à propos de féliciter Sir T. Shaughnessy, par un marconigramme, tandis que "l'Empress of Britain" entrait dans le golfe du St Laurent.

Tout esprit de flatterie à part, il nous semble que l'honorable M. Brodeur a été on ne peut mieux inspiré de souligner officiellement comme il l'a fait l'esprit d'entreprise et d'initiative du chemin de fer Pacifique Canadien, dont son geste officiel reconnaît, et la grandeur et le bien que cette compagnie fait à ce pays en lui ouvrant toutes grandes les portes du progrès.

L'histoire du Pacifique Canadien, vous est trop connue, chers lecteurs, pour que nous jugions à propos de la refaire ici, même brièvement. Il est loin le temps où nos pères, voyageant sur nos premières voies ferrées descendaient le long de la voie faire des bouquets, tandis que le chauffeur emplissait de bûches les fourneaux d'une locomotive marchant à la vitesse d'une diligence au petit trot. Nul n'en ignore, en effet, certains trains du C. P. R. font du 80 milles à l'heure, de l'Atlantique au Pacifique.

Pour donner une idée de ce qu'est actuellement le Pacifique Canadien, nous citerons les quelques chiffres suivants. Mieux que des pages entières, ils feront saisir de tangible façon les progrès gigantesques du plus grand des transcontinentaux.

Le C. P. R. possède : Locomotives, 1,016; wagons de passagers de première et de seconde classes, wagons à bagages, et "sleepers" pour colons, 881; "sleeping" de première classe et wagons restaurant, 141; wagons salons, wagons pour les officiers de la compagnie et le payeur, 47; wagons de fret et pour bestiaux, 30,101; voitures pour service des conducteurs, 602; wagons pour travaux sur la ligne, 1,189.

Vapeurs du C. P. R. Service de l'Atlantique : — Lake Manitoba, Lake Champlain, Lake Michigan, Lake Erie, Mount Temple, Montcalm, Montfort, Montrose, Montreal, Milwaukee, Mount Royal, Montezuma, Monmouth, Empress of Britain, Empress of Ireland.

Service du Pacifique : — Empress of India, Empress of Japan, Empress of China, Tartar, Athenian, Monteagle.

Service de la côte du Pacifique : — Amur, Beaver, Charmer, Danube, Otter, Princess Beatrice, Princess Louise, Princess May, Princess Victoria, R. P. Rithet, Tees, Yosemite.



M. W. WHYTE,
2me Vice Président.

Service des grands lacs : — Manitoba, Athabasca, Alberta.

Service des lacs de la Colombie britannique et de ses rivières : — Aberdeen, Kokanee, Minto, Moyie, Nelson, Rossland, Columbia, Proctor, Sandon, Elocan, York, Victoria, Kootenay, Valhalla, Ymir.

Service des bateaux-passeurs : — Michigan, Ontario.



M. I. G. OGDEN,
3me Vice-Président

L'exploitation de cet énorme matériel roulant et de navigation a donné au C. P. R. pour l'année finissant au 30 juin 1905, une recette brute de \$50,481,882.25, pour une dépense — dans la même période de temps — de \$35,006,739.70. Rien ne peut prouver de façon plus claire la prospérité du C. P. R. dont les rails sillonnent le Canada sur une longueur de 9,487.4 milles. Longueur qui, avec les lignes dont

dispose cette compagnie sur des voies américaines, s'élève à 11,881 milles.

Ces chiffres sont déjà fort considérables, cependant l'avenir se réserve de les augmenter encore considérablement, on comprend donc qu'à la tête d'un service aussi important il faille des hommes éminents dans le monde des chemins de fer. C'est ce que le C. P. R. n'a pas manqué de comprendre dès ses débuts, depuis lesquels il s'est assuré les services des hommes les plus qualifiés pour mener à bonne fin sa gigantesque et unique entreprise.

Nos lecteurs croneront de venons de di les quelques des principaux du C. nous donnons pour la personnalité du président Shaughnessy tout en ce ce modeste



M. D. McNICOLL,
Vice-Président.

A la tête du C. P. R., dont nous venons d'esquisser légèrement les colossales proportions, se trouve nous l'avons dit, une personnalité très remarquable dans le monde des chemins de fer, nous avons nommé Sir Thomas G. Shaughnessy, son président.

D'un ouvrage tout récent traitant des biographies des principaux officiers du C. P. R., nous extrayons les notes suivantes : "Sir Thomas G. Shaughnessy, président du chemin de fer Pacifique Canadien, a son bureau à Montréal. Il est né le 6 octobre 1853 à Milwaukee, Wis. Il entra au service des chemins de fer en juillet 1869 dans le département des achats du chemin de fer Milwaukee et Saint-Paul.

Depuis il a occupé les positions suivantes : janvier 1869, il fut nommé magasinier général du chemin de fer Chicago, Milwaukee et Saint-Paul; en octobre 1882, agent général des achats du chemin de fer Pacifique Canadien; de janvier 1884 à septembre 1885, assistant du gérant général de la même compagnie, de septembre 1885 à septembre 1889 assistant gérant-général de la même ligne; de septembre 1889 au 24 juin 1891, assistant du président; du 24 juin 1891 au 12 juin 1898, directeur et vice-président; du 12 juin 1898 à ce jour, président du chemin de fer Pacifique Canadien. Nous regrettons de n'avoir pas la place de nous étendre ici sur les exceptionnelles et éminentes qualités de Sir Thomas Shaughnessy. Qu'il nous suffise de dire à nos lecteurs que pour être à la tête d'une compagnie aussi puissante que l'est le C. P. R. il faut non seulement être un homme d'affaires hors du pair, mais aussi un gentilhomme accompli, à même de faire les honneurs de son administration à un souverain. Or, la chose n'est pas douteuse, le président actuel du C. P. R. possède à un très haut degré les qualités des fonctions qu'il remplit si brillamment à la grande satisfaction des actionnaires de la compagnie et du public en général et, en le constatant, c'est le plus bel éloge que nous puissions lui faire.

M. D. McNicoll, est, lui, vice-président du C. P. R. Il a aussi son bureau à Montréal. Né en avril 1852 à Arbrath en Ecosse, il entra au service des chemins de fer le 20 août 1866. Depuis il a occupé les positions suivantes : En 1873, commis du gérant des marchandises du chemin de fer North British, d'Ecosse; en 1873 il devint gérant des marchandises du chemin de fer Midland d'Angleterre; en 1874, commis aux écritures du chemin de fer Northern du Canada à Collingwood; de 1874 à 1881, commis principal dans le bureau du gérant général du chemin de fer Toronto, Grey et Bruce, Canada; 1882 et 1885, agent général des passagers de la division Est et Ontario du chemin de fer Pacifique Canadien; de 1889 au 1er janvier 1896, agent général des passagers sur toutes les lignes de chemin de fer et de navigation du C. P. R.; 1er janvier 1896 à avril 1899, gérant du trafic et des passagers; avril 1899 au 4 avril 1900 assistant du gérant général; 4 avril 1900 au 23 décembre 1903, second vice-président et gérant général; du 23 décembre 1903 à nos jours, vice-président du C. P. R.

M. William Whyte, second vice-président du chemin de fer Pacifique Canadien, a son bureau à Winnipeg, Manitoba. Né le 15 septembre 1843 à Charleston, Ecosse, il entra au service des chemins

se convaincre que nous re en lisant biographies paux officiels du C. P. R. que nous ici, comme cadre à la si éminente Sir Thomas dont le repays motive article.

de fer en mai 1862, depuis il a occupé les positions suivantes : De mai 1862 juillet 1863, chef de gare de la section Ouest du chemin de fer Fife, Ecosse, N. B.; de juillet 1863 à avril 1883, il fut à l'emploi du chemin de fer Grand Tronc, pour lequel il travailla pendant 8 mois comme aiguilleur; pendant 2 ans comme commis de fret à Cobourg, pendant 5 mois comme commis de fret à Toronto, pendant un an comme contremaître de fret à la même place, pendant 2 ans comme conducteur, pendant 6 mois comme chef de gare de nuit à Toronto, pendant près de 4 ans chef de gare à Stratford, pendant plus de 6 ans chef de gare et agent de fret et de passagers à London, Ontario; pendant 8 mois agent de fret à Toronto, et pendant 18 mois surintendant de division; d'avril 1883 au 1er mai 1884 M. Whyte fut surintendant général du chemin de fer Credit Valley; d'octobre 1883 au 1er mai 1884, surintendant général du chemin de fer Ontario et Québec, qui comprenait aussi les chemins de fer Credit Valley et Toronto, Grey et Bruce; du 1er mai 1884 au 1er mai 1885, surintendant général de la division d'Ontario du C. P. R., laquelle comprenait toutes les lignes de l'Ontario à l'ouest de Smith's Falls Junction, Ontario; du 1er mai 1885 au 1er octobre 1886, gérant général de la division Est aussi bien que de la division de l'Ontario; du 1er octobre 1886 au 3 mai 1897, surintendant général de la division Ouest; du 3 mai 1897 au 1er mai 1901, gérant des lignes de l'Ouest, comprenant toutes les lignes du C. P. R. à l'ouest du lac Supérieur; du 1er mai 1901 au 1er janvier 1904, assistant du président de la même compagnie; du 1er janvier 1904 à cette date, second vice-président du C. P. R.

M. Isaac Governor Ogden, troisième vice-président du chemin de fer Pacifique Canadien, a son bureau à Montréal. M. Ogden est né le 10 octobre 1844 à New-York. Il entra dans le service des chemins de fer en 1871. De



M. GEO. M. BOSWORTH,
4me Vice-Président

mars 1871 à 1876 il fut premier caissier et comptable du chemin de fer Chicago et Pacifique; de 1876 à mars 1881, il fut comptable vérificateur de la même compagnie; de mars 1881 à juillet 1883 comptable vérificateur de la division Ouest du Pacifique Canadien; de juillet

1883 à juin 1887, comptable vérificateur de toute cette ligne; de juin 1887 à décembre 1901, contrôleur; de décembre 1901 à nos jours, troisième vice-président du C. P. R.

M. G. M. Bosworth, quatrième vice-président du Pacifique Canadien, a son bureau à Montréal. Né le 27 janvier 1858 à Ogdensburg, comté de Saint-Laurent, N. Y. Il entra dans le service des chemins de fer le 1er mai 1875 comme garçon de bureau du chemin de fer d'Ogdensburg et Lake Champlain.

Par la suite il fut consécutivement jusqu'au 21 janvier 1881, commis au bureau local de fret, commis au bureau du comptable vérificateur, et commis général au bureau du fret de la même ligne; du 21 février au 1er août 1881, agent général du fret de la dite ligne; du 1er août 1881 au 1er mai 1882, agent voyageur pour le fret de la ligne National Dispatch, à Chicago; du 1er mai 1882 au 1er janvier 1884, assistant général de l'agent de fret des lignes Ontario et Québec du C. P. R.; du 1er janvier 1884 au 15 avril 1885, agent général du fret des mêmes lignes; du 15 avril 1885 au 1er janvier 1886, assistant du gérant du fret, même compagnie, lignes à l'Est de Fort William, Ontario; du 1er janvier 1886 au 9 décembre 1901, gérant du trafic du fret pour toutes les lignes de la même compagnie; du 9 décembre 1901 à cette date, quatrième vice-président du C. P. R. chargé du trafic.

M. Charles Drinkwater, assistant du président et secrétaire de la compagnie du Pacifique Canadien, a son bureau à Montréal.



M. CHAS. DRINKWATER,
Secrétaire.

(La suite à la page 128)

Dix mille milles par terre et par mer

Via la ligne du C. P. R.



PEU de personnes — dit l'auteur dont nous publions ici une récente correspondance — semblent se rendre compte que l'une des plus belles parties d'un voyage autour du monde, ou vers l'Extrême Orient, est celle durant laquelle on traverse par voie ferrée, le grand continent nord-américain.

Et, j'écris ceci de Tokio, capitale d'un pays merveilleux, qui, hélas! semble avoir monopolisé tous les adjectifs dont on se sert pour qualifier ce qui est beau et étrange. Pourtant, il faut le dire ici, la beauté, bien que d'un autre ordre, n'est pas exclusive à cet archipel, dont on s'occupe tant l'année dernière.

Un moment, je me recueille dans le grand hôtel Impérial où j'habite, et ma pensée errant sur d'immenses espaces, je revois tous les détails du voyage que je viens de faire.

Sur le parcours du chemin de fer Pacifique Canadien, juste à l'est de là où la voie commence à monter sérieusement vers les glaciers perpétuels des montagnes rocheuses, je me souviens d'une grande étendue de pays, sans clôtures, dans laquelle, à l'ombre d'une seule montagne, pourrait prendre place tout ce délicieux Japon. C'était en février, et le paysage qui est vert et brun en été, était alors couleur d'or, de pourpre et de blanc. On eut dit d'un sol roussi moncheté de neige, et inondé de soleil, sous un ciel sans nuage. Je pressai mon front contre la glace d'une portière et prononçai une exclamation enthousiaste, souhaitant que le train s'arrêtât pour me permettre de me promener en ces tranquilles solitudes. Un de mes voisins de voyage, rit de mon exubérance et dit:

"A quoi sert tout cela? Ignorez-vous que cent milles carrés de cette plaine ne pourraient nourrir une seule chèvre des Montagnes?"

"Eh bien! voilà précisément ce qu'a d'étrange ce paysage, — m'écriai-je! — Il est si beau, si inutile! n'est-ce pas une image superbe de l'oeuvre du Créateur, faite seulement pour être admirée. N'avions-nous pas, en effet, vu de ce même train, des étendues énormes du terrain le plus fertile du monde, aussi merveilleux dans son genre que cette immense plaine stérile?"

L'express du Pacifique Canadien, en route vers l'ouest, part de Montréal, pour ne s'arrêter, quelque temps, qu'en vue des quais de Vancouver (Colombie Anglaise). Là, les paquebots appartenant à cette gigantesque compagnie, attendent les voyageurs qu'ils transportent aux points opposés des côtes de l'immense Océan Pacifique.

La ligne ferrée dont nous parlons a 3,000 milles

de long, et, elle traverse presque toutes les sortes de paysages qu'il soit donné de voir; comme aussi des agglomérations humaines, tellement curieuses, qu'on s'étonne de les trouver sur le chemin que suit l'irrésistible progrès anglo-saxon. Cette ligne, disons-nous, traverse tout un monde de fermes, de villes grandes et petites, où prospèrent des manufactures et des moulins; elle traverse de grands lacs, dont les rives se prêtent à des industries dont le grandiose éclat même la magnificence du paysage; elle traverse des prairies infinies, des champs de blé de milliers d'acres, elle passe près de "ranches" non clôturés, où le "cowboy" remanesque, monté sur un mustang, chasse encore au lasso des boeufs sauvages.

A chaque heure qui passe, on se demande si ce pays n'est pas infini, et, lorsque, enfin, on commence à apercevoir le pied des montagnes rocheuses, on ne peut qu'être émerveillé de l'étendue considérable d'un pays, qu'à peine hier, pour ainsi dire, a foulé l'homme civilisé.

Certes, avec les notes que j'ai prises en cours de route, je pourrais faire un long article, néanmoins voulant être précis, je m'abstiendrai d'une prolixité qui nuirait à la clarté de mon sujet.

Pour atteindre aux côtes du Pacifique, il y a presque autant de voies, qu'il y a de points de départ, sur le continent américain. Or, presque sur tous ces parcours on traverse de grandes prairies. Quand on se rend en Extrême-Orient, on traverse des montagnes, et, finalement, on descend sur le

boutira pas à un désert peu glorieux.

Pourtant, par un beau matin, après avoir traversé un dernier et long tunnel, après avoir vu des abîmes insondables: de son train le passager voit enfin l'ouest du pays, que divisent les majestueuses montagnes qu'il vient de laisser derrière lui. Là, on peut dire qu'il n'y a point d'hiver: si vertes sont les prairies, si chauds sont les rayons du soleil.

Je n'oublierai jamais la première fois où la côte du Pacifique me donna cette sensation. Aussi je m'attends avec plaisir à la ressentir chaque fois que de nouveau je franchis les Rocheuses. Car, en vérité, au passage du train, on dirait que l'hiver s'envole ou s'enfuit en arrière, à l'approche du "cheval de feu". Le paysage change sans cesse de couleur, tel un panorama des saisons. En effet, une heure s'est à peine écoulée depuis que le train traversait une campagne couverte du blanc manteau de l'hiver, que déjà, apparaissent les sommets d'une sombre forêt de sapins, dont la base est entourée d'un gazon au vert très tendre. On dirait d'un tableau peint par un artiste prestigieux, qui aurait manié un pinceau géant.

C'est ainsi, qu'en ces parages, si on les traverse au début du printemps, en une heure de temps on passe d'une scène de décembre à une scène de mai. Puis, pendant toute une journée, on traverse une contrée à la verdure luxuriante, avant d'arriver à la gare de Vancouver. De cette dernière, l'esprit hanté de visions orientales, on aperçoit alors les cheminées jaunes des très beaux steamers de la "Canadian Pacific Co." qui emporteront les voyageurs vers l'Asie.

Vancouver est une des villes les plus étranges du monde. De prime abord, on ne se l'imaginait pas, car elle a l'aspect d'une ville moderne, bâtie en briques rouges, aux trottoirs asphaltés, et possédant beaucoup de tramways électriques. Mais, quand on songe que là où elle s'élève, il y a vingt ans, on ne voyait que quelques huttes indiennes et une forêt de sapin, on commence à être surpris.

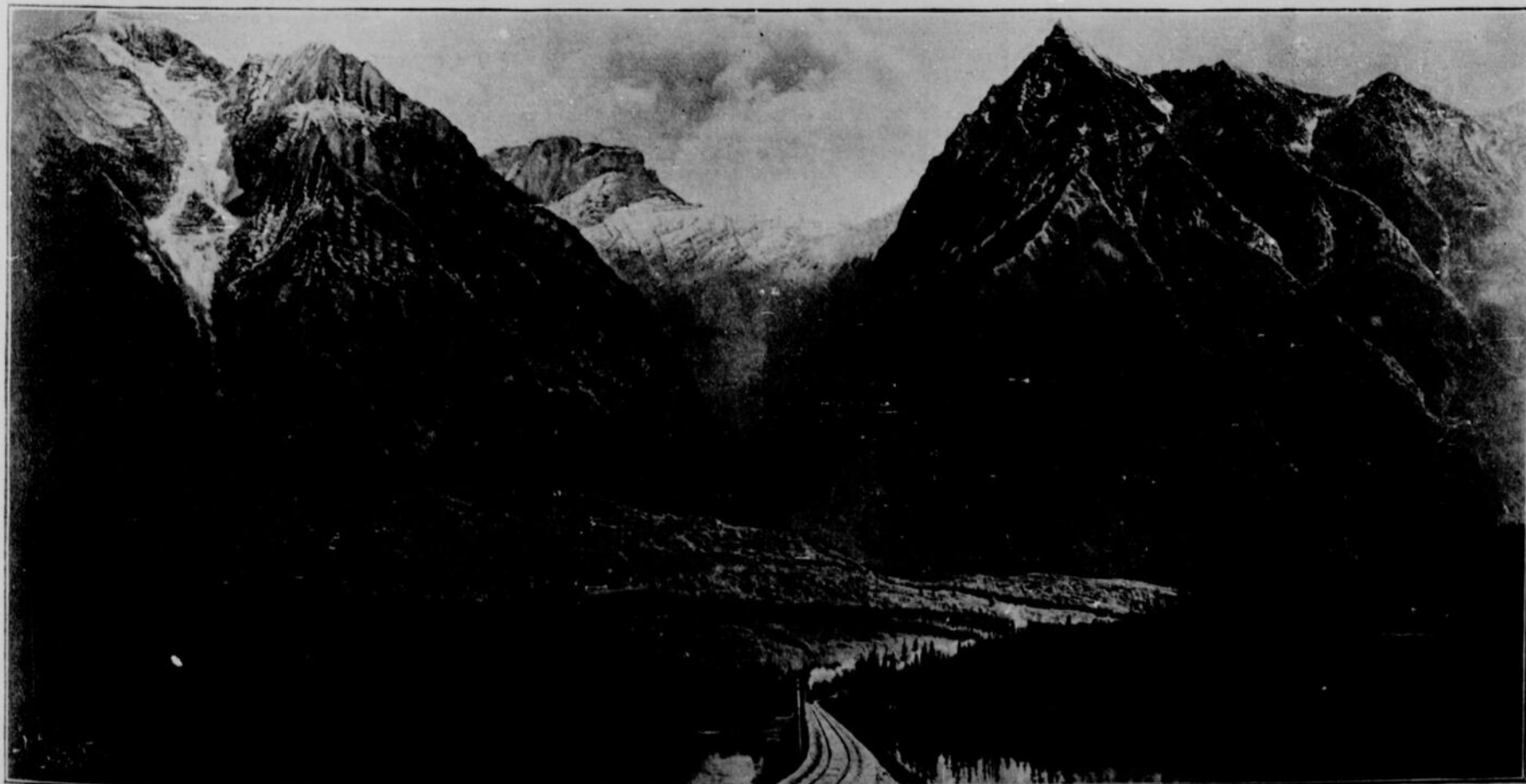
En somme, c'est une ville cosmopolite dont les habitants jouissent du confort, tel qu'on l'entend dans les métropoles de notre époque; malgré qu'elle ait une jeunesse si prononcée que nul n'y est encore né, qui y ait été marié. Certes, ne serait-ce que cette particularité, elle suffirait à inviter les gens à se déplacer pour aller voir Vancouver la toute jeune.

Néanmoins, pour la plupart des personnes qui passent en cette ville, avant de traverser le Pacifique, elle fait tout simplement l'effet d'un incident



"L'Empress of India," du C. P. R., entrant dans le port de Victoria

pont d'un paquebot, "Empress" quelconque, sans s'être sali les chaussures, si parfait est le réseau dont dispose le public voyageur, le plus difficile à contenter qui se puisse trouver. Cependant, sur une seule ligne, il est possible de suivre le labyrinthe des "rocheuses canadiennes", où la nature s'est livrée à des extravagances uniques. Sur une longueur de six cents milles, le Pacifique Canadien serpente au flanc des montagnes, ou franchit des gorges profondes, dont le panorama change continuellement. On est émerveillé de tant de magnificence, et, en ces six cents milles les habitations sont si rares, qu'on ne peut s'empêcher de constater la grandeur de cette solitude, se demandant, si, enfin, le chemin tracé par les anglo-saxons, n'a-



La ligne du chemin de fer "Pacifique Canadien," là où elle va s'engager dans les Montagnes Rocheuses de l'Ouest canadien.

de route. Car le monde est ainsi fait, que, rarement il arrête sa pensée et prête de l'attention à ce qu'il voit. Puissent donc mes amis se pénétrer de cette idée, que: Vancouver est tout aussi digne d'être remarquée que n'importe quelle ville que l'on rencontre entre New-York, Montréal et Hong-Kong. Après tout, l'Indien drapé d'une couverture, dans son wigwam, est aussi intéressant que les petits jaunes et les mousmés de l'empire du Soleil-Levant.

Quel voyage pour se rendre en ce dernier pays!

A midi, par une superbe après-midi, nous primes donc passage sur l'"Empress of China". Comme compagnon de route, nous avions une foule de Chinois appartenant à toutes les classes de la société. Toute l'après-midi fut employée à traverser le beau détroit de Georgie, et à observer la verdure de la

côte et les blancheurs neigeuses des sommets des déjà lointaines montagnes. La nuit arriva, que nous n'avions pas encore atteint Victoria, le terminus du Canadien Pacifique, sur la côte de l'infini océan que nous allions traverser.

Victoria est, on le sait, le dernier endroit du continent américain, où s'arrêtent un peu les trépidations des machines du vapeur, qui, désormais, de Vancouver à Yokohama, mettra, en tout, douze jours de voyage. Trois paquebots identiques font ce service: l'"Empress of China", l'"Empress of Japan" et l'"Empress of India". Toujours un de ces navires est en voyage entre Vancouver et Hong-Kong.

Notre voyage fut beau, s'il ne fut pas absolument calme, et quelques-uns des passagers regrettèrent même sa brièveté, quand apparurent les pics rosés

du Japon; car des amitiés s'étaient nouées à bord, et plusieurs d'entre nous devaient peut-être se dire un éternel adieu à Yokohama.

L'auteur de ces lignes s'est, lui, arrêté à Tokio, où il les écrivit. De cette capitale, il compte poursuivre son tour du monde. Vraiment, une visite en ce pays ne peut être qu'inoubliable, tant toutes choses semblent nouvelles.

Ce fut par une radieuse matinée que l'"Empress of China" entra en rade de Yokohama; de son pont nous voyions le superbe Fujiyama portant son sommet couvert de neige, jusque dans les nues. Avant douze mois, peut-être, nous lui dirons encore adieu de ce même endroit, avant de regagner l'Europe par le canal de Suez et la Méditerranée, en passant par Hong-Kong, qui est le terminus asiatique de la "Canadian Pacific Railway and Steamship".

L' "IMPERIAL LIMITED"

DU CHEMIN DE FER PACIFIQUE CANADIEN

Par B. F. D. DUNN

Il est généralement admis que les trains de l'"Imperial Limited" tant par leur dessin que par leur construction, approchent plus de la perfection en ce qui concerne les chemins de fer que tout ce qui a précédemment été fait.

Depuis l'inauguration de cette partie de son système, la Compagnie du chemin de fer Pacifique Canadien a eu d'excellentes raisons d'être contente du succès obtenu.

Les wagons sont solidement construits, d'un bout à l'autre ils ont un large passage, et par leur disposition, il est évident qu'on a cherché, au plus haut degré, à donner du confort aux passagers.

Chaque train comprend deux ou plusieurs "palace sleepers" du type le plus moderne; un "sleeper" pour touristes, un wagon restaurant et un wagon de bagages.

La partie extérieure de ces voitures est uniformément finie en acajou, dans le genre bien connu propre au chemin de fer Pacifique Canadien.

Les "sleeping cars" pour le service, — le "Monrepos", "Lorraine", "Chantilly", "Narbonne", "Lausanne", "Soissons", "Trianon", "Vincennes", "Frontenoy" et "Rochelle", — sont dessinés d'après le charmant style Louis XV et dans leur genre sont de magnifiques créations. Leurs décorations soignées sont exquisement belles, principalement ivoire et or, ce qui donne un effet général superbe, de luxe de bon goût.

Chaque wagon a douze sections, deux grands compartiments pourvus de lavabos, etc., et un fumoir spacieux.

Le salon principal est fini en acajou rouge et les cabines en "prima vera". Toute la tapisserie est en velours frappé et les draperies s'harmonisent en couleur et richesse, avec les meubles.

Les "sleepers" pour touristes — dessinés pour répondre aux exigences des personnes qui ne désirent pas subir la dépense occasionnée par un voyage en "palace sleeper", et qui désirent tout le confort que comporte leurs moyens — sont, sous certains rapports, similaires aux voitures dont nous venons de parler, bien que n'en ayant ni l'élégance ni le luxe. Ces wagons sont joliment finis en bois clair et rembourrés en cuir ou "corduroy", ils sont complètement pourvus de literie, matelas, etc., et confiés à un personnel de choix. Ils possèdent des cabinets de toilette séparés tout comme les "palace sleepers" et, en plus, chaque wagon contient une cuisine avec un poêle de cuisine à la disposition des personnes qui désirent préparer leurs repas.

Un "sleeper" pour touristes comprend quatorze sections. Les wagons restaurants qui vont de Montréal à Canmore, dans les Montagnes Rocheuses (au delà de ce point on peut se faire servir des repas aux charmants hôtels chalets de Field, Glacier et North Bend), rivalisent avec les "sleepers", quand à l'élégance de leur aménagement et aussi quant à leur embellissement. La salle à manger est finie en acajou rouge avec plafonds en Linerusta Walton gaufré, de couleur vieil or, et quand au plancher, il est couvert d'un tapis "brussels" vert. La cuisine et le garde-manger sont pourvus de toutes les améliorations modernes et peuvent fournir les viandes les plus choisies et le meilleur service.

Le menu qui change tous les jours et qui offre toutes sortes de variétés selon la saison de l'année,

ne peut être égalé par ceux présentés dans les principaux hôtels des métropoles.

Le voyage de l'Atlantique au Pacifique à bord de l'"Imperial Limited" du chemin de fer Pacifique Canadien, comporte de nombreux plaisirs, et le ravissement de la vision qu'offrent des paysages superbes.

Tandis que le train file vers le grand ouest, remonte la vallée de l'Ottawa, traverse le district boisé de l'Ontario, et atteint les rives dentelées du Lac Supérieur, du lac des Bois et s'avance dans la province du Manitoba, le voyageur aperçoit une grande variété de panoramas splendides, et de magnifiques cours d'eau, sans parler des îles et des fertiles districts ruraux.

Winnipeg, que l'on a dit être la porte d'entrée des grandes et fertiles prairies de l'Ouest Canadien (d'où chaque année on retire des récoltes de plus en plus considérables), Winnipeg, est maintenant connue comme étant le Chicago du Canada.

Au delà de Winnipeg, se répètent les villes et villages affairés, car c'est la région qu'envahissent les nouveaux arrivants. A l'ouest du territoire on croit



Le premier départ de l'"Imperial Limited", durant la saison d'été 1906. Sur le quai, un groupe de journalistes, conviés par le C. P. R. à faire une partie du voyage transcontinental, sur ce convoi de grand luxe.

le blé, se trouvent les ranches et les rois de l'élevage. Au delà des plaines, on se trouve en présence de grandioses montagnes, que Whympier, l'heureux vainqueur du "Matterhorn" compare à une soixantaine de Suisses fondues en une seule. L'"Imperial limited" traverse et sort de cette région majestueuse, où, sur les flancs boisés des montagnes courent des ruisseaux écumeux, lesquels, d'une grande hauteur tombent en cascades qui vont se perdre en torrents mugissants, après avoir creusé de profonds chenaux au travers des Rocheuses. Encore plus loin la ligne traverse une autre chaîne de montagnes merveilleuses, — les imposants monts Selkirks — dont les sommets neigeux brillent au soleil. Rien de plus merveilleux que le riche coloris de cet océan de montagnes; que les épaisses forêts de verdure sur leurs pentes, dominées par d'énormes sapins, pins et cèdres; que leurs charmantes et extraordinaires eaux courantes. Et, après, l'on voit la suivante chaîne de montagnes, — celle des monts d'or — au delà de laquelle se trouve la région des lacs de la Colombie britannique, et le lieu de destination: la côte du Pacifique.

Dans les montagnes dont nous venons de parler

se trouvent de nombreuses localités vraiment délicieuses: Banff, dans le parc national canadien, lieu charmant avec d'unique environs admirables de beautés; des lacs sous les nuages, où se rendent les artistes, et où s'inspirent les amateurs de beautés naturelles; Field, immédiatement après la grande chute; Field, la porte d'entrée de la vallée Yoho, nouvellement découverte — une région à la beauté rare qui possède des cascades tombant de 1,200 pieds de haut. Et, l'on y trouve aussi, de vastes glaciers, de beaux lacs, de surprenants canons; Sicamous, le fameux district pour pêcheurs et chasseurs, et nombre d'autres paysages et panoramas étonnants.

Vancouver est un délicieux terminus où l'on peut séjourner dans le bel hôtel que la compagnie du chemin de fer Pacifique Canadien possède dans cette active ville. Vancouver complètera les souvenirs fournis par le mémorable voyage pendant lequel on aura traversé les plus beaux paysages du Canada, sur l'"Imperial limited"; le plus grand et le seul chemin de fer transcontinental.

A MON FILS

Dans ton berceau tout blanc, ombragé de dentelles,
Petit ange adoré,
Tu t'endors en rêvant aux splendeurs éternelles
D'où tu t'es égaré.

Tu dors et ton beau front qu'aucun souci ne plisse,
Est pur comme le jour,
Et sur tes traits, ému, tout doucement je glisse
Ma bouche avec amour.

Que seras-tu plus tard, enfant pour qui la vie
Sourit à son début?
La course de tes jours sera-t-elle suivie
Belle jusqu'à son but?

Sur la mer de la vie où le destin attire
L'immense groupe humain,
Combien vont jusqu'au port, et combien peuvent dire
Ce que sera demain?

Les uns voguent, heureux, sans heurt et sans secousse,
Sur l'océan uni,
Caressés par la lame au chant doux, qui les pousse
Au lointain infini.

Beaucoup d'autres, hélas! secoués par l'orage,
Malheureux, épuisés,
Vont d'écueil en écueil, et, manquant de courage,
Tombent vaincus, brisés.

Heureux ceux qui s'en vont, sans peur et sans faiblesse,
En dépit du malheur,
Se relevant plus forts, aux heures de détresse,
Et portant haut le coeur.

Puisses-tu de ceux-là suivre la noble trace,
Marchant droit devant toi
Au chemin du devoir, bravant le mal qui l'asse,
Sans crainte et sans émoi.

Gardant en toi l'amour de la Patrie aimée
Et celui de l'honneur,
Suivre toujours chrétien, l'âme heureuse, charmée,
La route du bonheur.

OSCAR LeMYRE.

Montréal, mai 1906.

A travers la mode

Les Enfants

Il faut songer à eux aussi, les petits hommes et les mignonnes femmes, qui ne peuvent encore se choisir, comme nous, les vêtements, les habits, les coiffures qui leur vont le mieux. Ils vont quitter les chauds lainages après les moëlleuses toisons, déjà empaquetées dans le naphthé des caisses. Leurs jeux en plein air se prolongeront désormais de plus en plus sous les feuillées grandissantes et dans la gaieté chaude du soleil ragaillard.

Ils auront le gazon pour tapis et les fleurettes pour compagnes: une harmonie va s'établir tout de suite entre eux et les choses printanières, surtout dès qu'ils porteront la livrée du printemps. Dans le décor tout neuf de la nature conviennent les nuances fraîches et délicates du pastel.

La simplicité belle et candide qui sied à tout le monde, sied davantage à l'enfant. La mise d'un enfant ne saurait comporter aucun luxe, sauf celui de la propreté.

Beaucoup de mères sont donc perplexes, en ce moment, devant l'obligation de se décider pour renouveler au vrai diapason la toilette de leurs fillettes et de leurs garçonnets. C'est pourquoi nous avons cru leur rendre service en mettant ici quelques modèles sous leurs yeux. Ils sont de tout aller, faciles à confectionner au besoin, et peuvent s'adapter à différents âges.

Voici, pour la maison, un gentil négligé de jeune fille. La blouse est faite d'une flanelle assortie à l'une des couleurs de la jupe — qui est en quadrillé de laine, — et serrée à la taille par un petit drapé de taffetas. Manche évêque, col de toile rabattu, noué d'une cravate pareille à la ceinture. La jupe a quatre lés; elle a un double pli plat devant et un autre derrière; deux biais de même étoffe ou de quelque autre tissu faisant contraste encerclent le bas jusqu'aux plis verticaux.

Mlle Bébé, qui perche en ce moment sur un guéridon, ne se doute pas que son petit décolletage arrondi formé d'une insertion et ses manches ballonnées, serrées au-dessus du coude par un autre entre-deux, font valoir sa fraîcheur de lait rose en même temps qu'ils dégagent très bien ses mouvements vifs ou calins. Sa gentille toilette peut d'ailleurs se compléter d'une petite guimpe de nansouk brodé.

La robe à triple pli avec épaulettes habillera également bien garçonnets ou fillette. Toutefois, les manches sont très amples, froncées à l'embouchure et au poignet. La ceinture de cuir assortie aux couleurs du vêtement se met très bas, et est retenue par des "pattes" d'étoffe. La "robe française" blousante convient aussi pour enfant de deux à quatre ans. Elle est garnie au col et aux poignets d'une insertion en point d'Irlande ou de broderie posée en V.

La cinquième figure, c'est la robe plis plats interrompus d'insertions. La jolie manche-coquille est bordée d'une étroite broderie. Ceinture drapée en "liberty", s'épanouissant par derrière en un large noeud.

Et puis, mesdames les mamans, nous avons — pensant qu'il vous faudrait peut-être quelques suggestions encore — remarqué à votre intention, dans l'un des grands magasins qui importent de Paris des merveilles de goût, les quelques modèles dont vous pouvez lire du moins la description ci-après.

Robes

Robe simple pour fillette de 8 à 10 ans: quadrillé bleu. Jupe montée à plis, corsage-blouse et ceinture ronde, grand col croisé bordé d'un volant froncé. Le haut de la manche est un petit ballon qui se termine par un volant sur une sous-manche unie.

Robe pour fillette de 7 à 8 ans. Crépon rouge indien. Jupe et corsage plissés. Ceinture drapée en taffetas. Manche à coude. Col en broderie anglaise; la bande pour le double volant et le fond dessinée sur nansouk.

Robe pour fillette de 8 à 9 ans. Jupe en forme garnie de petits plis lingerie. Corsage-blouse plissé en travers, froncé sur un empiècement plat. Ceinture de ruban se nouant de côté. Manche courte. Col fantaisie.

Robe pour fillette de neuf à dix ans, en crépon bleu de mer. Jupe et corsage plissés. Col lingerie. Ceinture drapée. Manche courte.

Robe pour bébé de deux à trois ans. Nansouk, de forme droite, froncée sur un empiècement garni de broderie et d'un trou-trou dans lequel on passe un

ruban. Paletot-sac pour bébé du même âge. Drap blanc. Dos et devant plissés, décolletés sur un empiècement formant de petites pattes. Col velours. Manche-blouse à poignet.

Manteaux

Un manteau est toujours nécessaire, bien que nous soyons dans la saison gentille des habits légers. N'allons pas compter sans les refroidissements, qui se prennent si vite, même les soirs d'été. La mante bretonne en tissu fantaisie froncée sur un empiècement plat recouvert d'un capuchon garni d'un biais de velours, fera charmant effet sur une fillette de 8 à 10 ans. Les mignonnes portent aussi avec avantage le manteau genre Empire, en drap beige découpé sur un empiècement, avec col et revers de manches en velours. Les petits de quatre à cinq ans porteront bien la veste croisée devant, à col marin en drap bleu, rouge, brun, vert.



Costumes de garçonnets

Les tout petits garçons sont habillés d'une façon spéciale: dès qu'ils commencent à marcher, on ne veut plus qu'ils soient mis comme les petites filles, et ce n'est pas encore le costume de leurs grands frères qu'ils doivent porter.

Tant que l'enfant ne met pas de petite culotte, il a donc des robes de garçonnets, et celles-ci sont assez faciles à faire pour que les mamans veuillent les confectionner elles-mêmes.

La robe de garçonnets est en général droite, elle n'a point de complications de garnitures et aucune fanfreluche; seul le col, qui est le plus souvent un

col lingerie, est gentiment travaillé, mais il est préférable que celui-ci soit mobile, on peut alors le changer à volonté pour rendre la toilette plus ou moins coquette, et aussi pour blanchir le col, qui, se défraîchissant bien rapidement, doit toujours être d'une propreté irréprochable.

La robe de garçonnets est taillée droit fil et d'une seule pièce, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de jupe rapportée; en somme, c'est une longue blouse que l'on fait avec ou sans empiècement.

Lorsque l'on veut piquer les plis, il est bon qu'ils s'ouvrent à la hauteur de la ceinture, ce qui donne de la largeur au bas de la jupe, et en même temps celle-ci n'entrave nullement les mouvements et les ébats de l'enfant.

Le modèle que représente le croquis No 3 nous montre un costume de garçonnets de deux à quatre ans; il se fera en lainage rouge, bleu marine ou blanc; le tissu à choisir de préférence est la serge; mais si l'on veut une robe lavable, on prendra du piqué sec à côtes, cette étoffe, très bonne à l'usage, se blanchit fort bien. Le piqué se tenant ne nécessite pas d'empesage, et c'est une simplification qui peut être prise en considération.

Notre robe a au milieu du devant un pli rond qui masque la fermeture, de chaque côté, quatre plis plats. Dans le dos nous retrouvons la même disposition: un pli rond suivi de plis plats; cette partie est prise d'une seule pièce, droit fil au milieu et sans couture. La ceinture en cuir blanc est blissée dans deux petites pattes qui la maintiennent en bonne place; à notre avis, il est tout à fait disgracieux qu'une ceinture remonte ou descende de-ci de-là, et cela est inévitable lorsqu'elle n'est pas fixée.

Ici, c'est une manche terminée par un poignet piqué, il peut être d'un tissu semblable à la robe ou en blanc.

Chaussures

Comme petites chaussures, nouvelles et tout à fait charmantes pour le printemps, ce sont d'abord de mignonnes bottines en daim gris. — Lacées ou à boutons de nacre plats, ces petites bottines s'entre-tiennent facilement à l'aide d'une petite pierre "ad hoc".

Quant aux classiques petites bottines jaunes, toujours jolies, soit en chevreau, soit en box-calf, on les pourra choisir en l'une des dix nuances différentes que l'on trouve sur le marché.

Il y a aussi un choix charmant de chapeaux pour babies, enfants et fillettes.

Le forgeron

NOUVELLE

I

Une douzaine de convives devisaient ce soir-là, en prenant le café, au château de Montfleuri, en Touraine.

Vers la fin du repas, la conversation, trop longtemps sur la politique, avait aiguillé vers les questions de sentiment, et ce thème paraissait inépuisable, à la grande joie des dames qui écoutaient, curieuses, les théories sur l'amour et sur ses complications.

Au moment où la maîtresse de maison servait elle-même les verres de liqueurs, le petit de B..., réputé grand connaisseur en matière de psychologie féminine, s'exclama :

— Il est vraiment extraordinaire de voir jusqu'à quel point l'amour que nous inspire une femme peut devenir un stimulant moral et inspirer les pires folies comme les plus sublimes héroïsmes.

Chacun approuva et cita un cas particulier de sa connaissance.

Une jeune veuve, en se mouchant beaucoup, parla d'un mari qui s'était battu en duel sept fois pour celle qu'il aimait, et comme il était vraisemblable qu'ils s'agissait d'elle, on eut de petit murmures approbateurs.

Un gros monsieur conta l'odyssée d'un gâcheur de plâtre de sa province, qui, amoureux fou d'une jeune fille, sculpta son buste et fit un chef-d'œuvre qui décida de sa carrière; il est aujourd'hui membre de l'Institut.

La maîtresse de la maison elle-même dit en termes délicieux le roman de son grand-père. Enthousiaste d'une sienne cousine, qui avait la fantaisie de ne vouloir épouser qu'un colonel, il s'engagea, fit toutes les guerres du premier Empire et revint en 1814 avec la figure balafrée et un bras de moins, mais colonel de grenadiers. Sa cousine lui fit fête; ils se marièrent et furent heureux.

Tout le monde se récria :

— C'est admirable !

— Comme on doit être fière d'inspirer de pareilles passions ! disaient les dames.

— Eh bien ! je connais mieux encore ! fit une voix grave.

On se retourna.

Celui qui venait de parler était le vieux docteur D..., médecin du canton depuis plus de cinquante ans, un excellent homme, point bavard pourtant.

On s'empessa autour de lui.

— Conte-nous cela bien vite !

II

— Vous rappelez-vous, monsieur le comte, dit-il en s'adressant à son hôte, cette nuit du mois de novembre où, arrivant à l'improviste de Paris, vous avez accepté l'hospitalité de ma voiture pour vous rendre à votre château ? La lettre qui disait à votre cocher de venir vous prendre à la gare avait dû se perdre. Je revenais d'une lointaine visite au chevet d'un malade, enchanté de trouver un compagnon de route !

— Vous souvenez-vous encore qu'au tournant du chemin qui descend au petit village de Villemory, ma grande jument rousse, effrayée par quelque reflet de lune, fit un écart qui nous mit gentiment dans le fossé ?

— Nous en fûmes quittes pour la peur, et nous aurions ri de l'aventure, si, sous le choc, une des roues de mon cabriolet ne s'était détachée.

— Nous nous trouvions en fâcheuse posture, à une heure du matin, à l'entrée d'un bourg de trois cents âmes et vous vous désoliez.

— Où trouvez du secours, disiez-vous ; s'il y a dans le pays un charbon, un forgeron quelconque, il ne vaudra jamais se lever à cette heure tardive !

— Soyez-en certain. Mais ne vous chagrinez pas. Il est une Providence pour ceux qui versent dans le fossé.

— Une Providence ?

— Oui.

— Et ma main vous montra, sur la droite du village, une petite lumière qui brillait. Vous eûtes un cri de joie. Et je vous entends encore :

— Ah ! par exemple, je voudrais savoir qui veille ainsi, à Villemory, au cœur de la nuit !

— Je vous répondis :

— C'est Jean Lubin, le forgeron !

— De tout cela, je garde le souvenir comme si les faits que je raconte dataient d'hier seulement. Je revois encore la figure de Jean Lubin, un homme grisonnant, l'air triste, un silencieux, que nous trouvâmes, en effet, au travail à une heure et demie du matin. Nous étions pressés et nous ne pri-

mes pas le temps de bavarder. Il répara prestement le dommage et nous pûmes, grâce à lui, nous remettre en route, après l'avoir payé et remercié.

— Peut-être, si vous avez parfois songé à lui, vous êtes-vous dit que c'était par hasard qu'il veillait cette nuit-là, qu'il avait sans doute quelque travail urgent à terminer.

— Eh bien ! non, monsieur le comte. Cette fois-là n'était pas une exception pour le forgeron Jean Lubin. Il en allait ainsi chaque nuit depuis quinze ans, et le forgeron Jean Lubin s'appelait de son vrai nom Philippe de Rieux, ancien maître de forges, jadis millionnaire.

— Parfaitement ; cet ouvrier que vous avez vu courbé sur son enclume, les mains noires, le visage hâlé par la flamme, avait connu la richesse, la considération, le bonheur !

— D'excellente famille, il avait fait, étant maître de forges à Cusy, un riche mariage.

— Mais si, dans cette union-là, il y avait apport de beaucoup d'argent, il y avait aussi apport de deux très sincères tendresses.

— Oh ! l'exquise petite femme que Mme de Rieux.

— Tout le monde s'extasiait devant sa grâce, son sourire éternel, sa gaieté d'enfant !

— Mais elle était une fleur fragile, qui ne vivait que par un souffle.

— Son mari lui en donna, et beaucoup ! Il ne savait que faire pour la gâter. Elle avait tout ce que peuvent souhaiter les heureux de ce monde, et sa vie n'était qu'une longue suite de fêtes !

— Elle s'y était habituée et riait, radieuse, ignorant la souffrance, mal armée contre elle.

— Bah ! disait le mari, nous n'avons rien à craindre de la vie ; qu'elle en jouisse donc le plus possible !

— Les gens objectaient parfois :

— Les peines ne se partagent-elles pas comme les joies.

— Peut-être ! répondait le maître de forges, mais celle dont j'ai fait ma compagne n'a été créée que pour être heureuse et se briserait sous le vent d'orage.

— Pendant cinq ans, le vent d'orage ne se fit pas sentir ; la petite fleur restait éclose.

— Mais, un jour, un coup imprévu, implacable, ruina M. de Rieux.

— Il pâlit à l'annonce de cette tourmente à laquelle il n'avait jamais pensé, qu'il croyait impossible.

— Puis, il implora ses parents, ses amis :

— Je vous en supplie, qu'elle n'en sache rien !

Elle n'en sut rien.

— Il eut ce courage — effroyable — de mentir, de mentir jusqu'au bout, d'étouffer un à un, à côté d'elle, tous les échos de la catastrophe.

— Rien ne fut changé à la vie de la jeune femme ; elle continua de rire et d'être heureuse comme par le passé, ne manquant de rien, ses désirs toujours satisfaits, gardant tout ce luxe qui l'entourait.

— Pour le maître de forges, c'était un enfer ! Il était obligé à de continuels expédients pour trouver de l'argent, pour faire face aux créanciers. Ce fut un miracle qu'il pût rester à son poste. Sous lui, tout croulait !

— Néanmoins, il luttait toujours, malgré la débâcle menaçante, et, dans sa maison tranquille, le rire de sa femme retentissait en notes joyeuses.

— Hélas ! elle n'existait que par un souffle, je vous l'ai dit, et, un soir d'hiver, la maladie accomplit l'œuvre que M. de Rieux n'avait pas laissé accomplir au Malheur...

— La petite poupée fragile mourut, mais elle mourut dans un sourire, en n'ayant eu qu'à se louer de la vie !...

III

— Et après ? demanda-t-on.

— Après, fit le docteur, il fallut payer le prix de ces deux années de bonheur et d'illusion que Mme de Rieux avait eues.

— Le gouffre s'ouvrit devant le maître de forges ; il n'essaya même plus de lutter.

— Mais il était un honnête homme. Il paierait tout ce que lui avait coûté l'amour de la chère morte. Et ce ne serait pas trop pour cela de toute sa vie, à lui !

— Il fit argent de tout, ne conservant plus rien de son existence d'autrefois ; lentement, la liquidation eut lieu — cruelle, mais sans déshonneur.

— On le savait malheureux. Il ne mentait plus à personne. Personne ne vint à son aide. Et un jour arriva où il ne posséda plus rien à lui.

— Quelques créanciers restaient encore, inexorables !

— Alors, simplement, courageusement, cet homme qui avait été maître se fit ouvrier. Il vint à Villemory, sous un nom d'emprunt. Il connaissait la rude besogne de forgeron. Il l'accomplirait au besoin durant toute sa vie, afin de payer jusqu'au dernier sou de ce qu'il devait.

— La tâche, pourtant, semblait au-dessus de ses

forces : le maigre salaire d'un homme seul ne suffirait pas.

— On le vit se mettre au travail résolument.

— Son ouvrage était bien fait. Les commandes affluèrent. Il eut bientôt plus de besogne qu'un ouvrier n'en pouvait faire dans sa journée.

— Alors, il travailla la nuit comme le jour.

— Et on s'habitua à voir la lampe de Jean Lubin — comme il se faisait appeler — allumée dans sa forge jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

— Avare ! pensaient les uns.

— Il ramasse des écus pour se marier un jour peut-être, disaient d'autres.

— Nul que moi — à qui il avait fini par se confier — ne connut la vérité ; nul que moi ne sut pourquoi pendant dix années de sa vie, cet homme s'usa le corps à cette besogne surhumaine.

— Lorsque, l'an passé, on le trouva étendu, mort à côté de son enclume, on s'étonna seulement qu'il ne laissât pas une seule pièce d'or sous son grabat.

— Il pouvait s'en aller tranquille, le brave forgeron ! Son œuvre était accomplie. La semaine précédente, en effet, il avait payé la dernière fraction de cette dette qu'il avait contractée pour le bonheur de celle qu'il aimait !

— Voilà l'histoire de Jean Lubin.

— Lorsque mes tournées m'emmenent, le soir, vers Villemory, machinalement je regarde, le cœur serré, la petite maison où ne brille plus la lumière du forgeron, l'humble lampe qui était le symbole le plus sublime que je sache de cette force morale dont vous parliez tout à l'heure et que donne l'amour !

— Celle-là n'était pas stimulée par une espérance, vivifiée par une certitude.

— Elle venait d'un souvenir !

HENRY DE FORGES

VARIA

SUR UNE FLEUR

Que de grâces, que de beauté dans la plus simple fleur ! Qui peut la voir sans plaisir et en détacher sans peine ses regards ?

* * *

Dans elle tout est joli, charmant. Que l'œuvre la plus parfaite de l'homme est loin de l'égal ! Mon Dieu, votre puissance est infinie...

* * *

Quel doux, quel suave parfum elle exhale au loin ! Hier, il était délicieux. Aujourd'hui il embaume et captive plus encore.

* * *

Des insectes jolis errent dans son calice. Les rayons du soleil la caressent avec amour, et la brise qui voltige la balance sur sa tige svelte, élancée.

UNE ROSE

Un vent impétueux coupe une rose fraîche, embaumée et jolie, l'emporte un instant sur ses ailes rapides et la laisse ensuite tomber dans un ruisseau d'azur.

* * *

Maintenant cette fleur charmante fuit entraînée par cette onde, et nous ne la verrons plus. Ainsi passe la beauté, ainsi s'écoulent nos jours !

LA VIOLETTE

De toutes les fleurs de nos climats, la plus douce, la plus suave, la plus éclose, c'est la violette ; avec quel plaisir on la découvre ! Avec quel charme on la cueille !

Humble comme la modestie cachée comme le mérite, elle se révèle par son parfum comme la vertu pour ses bienfaits.

La rose est coquette ; le lys est orgueilleux ; l'œillet est délicat ; la violette est simple, rustique ; elle croît partout, elle décore, sans culture, le parterre du pauvre comme celui du riche, émaille le gazon, parfume le bouge ; elle précède la feuille et n'est pas moins belle dans les friches du désert que sur les plates-bandes de nos jardins.

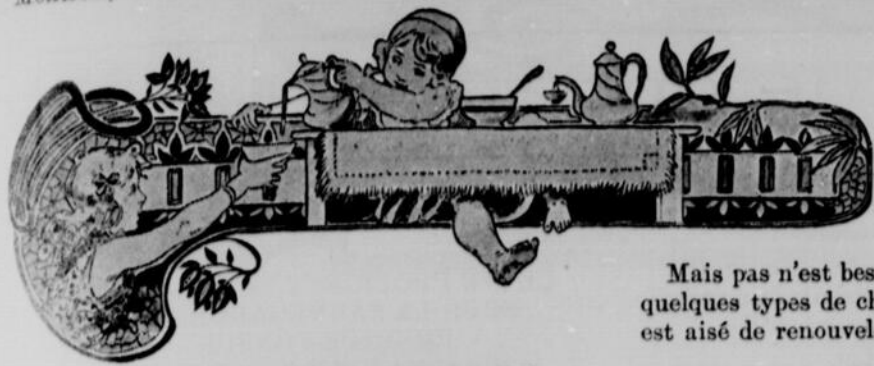
Salut ! charmante violette, douce primeur de la saison printanière, tu nous annonces la fin des frimas, le commencement des beaux jours ; l'espérance renaît avec la première de tes fleurs ; elle s'éteint avec le dernier fruit de l'automne ; tu nous apparaît sous les dernières neiges comme une consolation dans l'infortune, et après la longue mortalité de l'hiver tu nous réjouis en nous montrant que la nature vit encore.

En te voyant nous pensons à cette verdure, à ces fleurs, à ces beaux soleils, à ces doux ombrages qui vont te suivre, or cette pensée est pour nous comme un reflet du bonheur qu'ils promettent.

Ah ! sème toujours de ta modeste fleur les mauvais pas du sentier de notre vie ; viens aujourd'hui sur nos autels joindre ta parure à nos prières, ton hommage à nos offrandes, et que ton suave parfum soit le premier qui, sur les ailes du zéphir, monte du sein de la végétation au trône de l'Éternel !!!

M. chanoine d'AGRIGENTE.

PAGE DE LA MÉNAGÈRE



LES OUTILS DE MENAGE

Outils indispensables. — Utilités. — Accessoires précieux.

Naturellement, nous ne prétendons pas vous conseiller de faire vous-mêmes tous les travaux que nécessite l'entretien de votre ménage, mais nous voudrions que tous et toutes fussent à même de planter ou arracher un clou, recoller une moulure et faire mille autres choses de ce genre.

La boîtes à outils.

On peut disposer dans un coin une tablette au-dessous de laquelle on accrochera les gros outils, tandis que les plus petits seront rangés dans une boîte. Si l'on n'a pas la place nécessaire, on se contentera d'une petite armoire à outils, ou même d'une boîte fermant à clef, ceci afin qu'elle ne soit pas accessible aux enfants, car un accident est malheureusement trop vite arrivé: aucun objet susceptible de blesser quelqu'un ne doit traîner à portée de la main.

Quel que soit le système choisi, une boîte à clous contenant plusieurs compartiments est indispensable: de cette façon, chaque sorte de clous étant dans un casier distinct, on ne perd point de temps à chercher.

On trouve des boîtes à outils fort bien comprises, où un rayon supérieur forme boîte à clous, tandis que les outils se rangent au fond de la boîte elle-même.

Nous ne donnons ici que de simples indications: chacun pourra se faire à sa guise une petite installation commode.

La scie et la hachette sont de véritables ustensiles de ménage. Non seulement on les utilise pour fendre et scier le bois, mais elles ont de multiples destinations: elles servent à la cuisine, à la cave, à l'atelier, etc.

Les outils indispensables

D'autres outils indispensables sont les marteaux, les tenailles, les pinces, le tournevis, la vrille, le ciseau.

Ce petit arsenal ne suffirait pas à l'homme industriel, qui voudrait faire chez lui des réparations ou des agencements de quelque importance.

Il lui faudrait d'autres instruments encore, par exemple des scies de différentes tailles, un tranchet pour couper le cuir, un assortiment de mèches, une collection de vrilles, des limes, une rape, plusieurs ciseaux, plusieurs tournevis, un vilebrequin, un rabot, un poinçon.

Les accessoires.

A cela, il faut ajouter un pot à colle forte; les hommes du métier ont une sorte de petit seau en cuivre qui se met au bain-marie dans un autre seau souvent monté sur pied; le commun des mortels se contentera d'un petit pot en terre ou en métal, qu'on mettra chauffer au bain-marie dans un récipient quelconque appartenant à la cuisine.

Avec la colle deux pinceaux ne sont pas de trop, on pourra en avoir un plat appelé pinceau-brosse, et un autre rond. Joignons encore quelques feuilles de papier de verre et de toile-émeri de diverses grosseurs, et une règle pliante en bois ou en métal.

Une clef anglaise (wrench) rend de multiples services; elle ne sera donc pas superflue; la même pourra servir pour la bicyclette et pour la machine à soudre.

Clous, pointes, vis.

Il vous faut un assortiment complet de clous, depuis la toute petite pointe de tapissier, qui aura pour fonction de rattacher un galon, une frange, une lézarde au bord d'une chaise ou d'un fauteuil, jusqu'au gros clou à crochet, qui soutiendra un objet très lourd.

Nous aurons donc des clous ordinaires à tête ronde et à tête plate en toutes grandeurs.

De même, des vis à tête ronde et plate, depuis les plus petites jusqu'aux plus grosses.

Ajoutons des clous à crochet, de tout fins et de très forts. Puis quelques pattes, sans omettre les petites pointes.

Mais pas n'est besoin de s'encombrer inutilement: quelques types de chaque catégorie suffiront, car il est aisé de renouveler ce qui a été employé.

Les marteaux

Un seul marteau ne saurait nous suffire. On peut avoir le très fort marteau à diviser le charbon, mais on s'en passe aisément lorsque l'on a une grosse hachette formant aussi marteau.

D'autre part, il vous faudra absolument posséder le marteau bourgeois ou le marteau de menuisier assez fort, auquel nous adjoindrons un marteau plus léger et plus petit, comme ceux dont se servent les tapissiers.

Les pinces.

Il y a des pinces de beaucoup de sortes, et elles ont toutes leur utilité.

La pince plate est la plus employée dans un ménage; mais les pinces universelles, les pinces coupantes et celles qui forment en même temps poinçon rendent nombre de services, par cela seul qu'elles remplacent divers outils.

Tournevis, vrilles et scies.

Plusieurs tournevis sont indispensables; on peut contenter d'un petit et d'un plus fort.

Il en est de même des vrilles, qui devront pouvoir fournir des trous plus ou moins gros.

En dehors de la grande scie à refendre, une petite scie à main est bien commode.

Ayons chez nous tous ces objets, et notre petit ménage sera bien assuré contre les menus accidents.

Pour dévisser une vis rouillée, il suffit d'abord de chauffer la tête de la vis au moyen d'une petite barre de fer plate à son extrémité, et qu'on applique pendant deux ou trois minutes sur la tête de la vis rouillée et trop serrée: on se sert ensuite d'un tourne-vis.

RECETTES CULINAIRES

Œufs au lait.

Les œufs au lait constituent un entremets sucré des plus connus et des plus appréciés.

C'est une crème simplifiée d'une préparation prompte et facile, que l'on fait couramment dans les ménages.

Bien que ce plat soit très facile à bien réussir, il importe cependant de bien procéder.

Pour huit personnes, il faut une pinte de lait, 5 ou 6 œufs et au moins $\frac{1}{4}$ de livre de sucre; cette quantité peut être augmentée; si l'on veut la crème plus sucrée, on met couramment 6 onces; quelques personnes mettent $\frac{1}{2}$ livre.

Prenez donc une pinte de très bon lait que vous faites bouillir dans une casserole assez grande pour qu'il puisse monter sans risquer de se répandre dans le feu. Seulement, lorsqu'il a bouilli, on ajoute le sucre en morceaux ou en poudre, peu importe, une petite pincée de sel fin et le parfum que l'on laissera infuser sur le coin du feu pendant 15 à 20 minutes; si l'on est pressé, on le fait bouillir 5 à 10 minutes.

Avec une cuiller de bois ou une cuiller d'argent on remuera de temps en temps le lait pour éviter qu'il ne se forme un dépôt aux parois de la casserole.

A la vanille, on met environ une cuillerée d'essence.

On parfume au citron ou à l'orange en faisant bouillir des morceaux de zestes ou en râpant celui-ci sur le sucre avant de le mettre dans le lait.

On peut aussi parfumer au café, au caramel, au thé, au chocolat, mais les œufs au lait se font le plus souvent à la vanille, au citron ou à l'orange.

Dans un plat, cassez 5 ou 6 œufs, bien frais, battez-les comme pour faire une omelette, ensuite délayez-les peu à peu avec le lait, que l'on verse en un mince filet sans cesser de tourner.

Le lait doit être tout au plus tiède; si on le versait lorsqu'il est très chaud, il saisirait les œufs, ce qui nuirait à la bonne réussite. Une autre recommandation non moins nécessaire: ne battez les œufs qu'au moment d'y ajouter le lait.

Lorsque le mélange est bien fait, il ne reste plus qu'à le passer à la fine passoire.

Cela étant fait, on le verse dans un plat creux et l'on fait cuire soit au four, soit au bain-marie.

Gelée de pommes

Epluchez vingt livres de pommes. Faites-les cuire assez longtemps jusqu'à ce qu'elles se réduisent en morceaux. Mettez le tout dans une serviette étamine que vous suspendez au-dessus d'un récipient en porcelaine. Vous laisserez le jus s'écouler pendant douze heures sans aider à l'opération. Prenez ensuite le jus ainsi obtenu en évitant de remuer le fond de la terrine, le jus devant rester très clair; ajoutez-y une livre et demie de sucre par pinte de jus, un peu de vanille, le jus de deux citrons et un demiard de vin rouge. Laissez cuire pendant un quart d'heure. Versez un peu refroidi dans les verres à confitures et ne couvrez que deux jours après.

Crème renversée au rhum

Mélangez intimement avec la cuiller de bois, dans un bol de porcelaine, une demi-livre de sucre blanc en poudre, trois œufs entiers et trois jaunes; ajoutez un grain de sel et mouillez avec une chopine à trois demiards de lait bouilli; fouettez vivement et ajoutez quatre cuillerées de rhum. Passez au tamis de soie. Versez la crème dans un moule uni, que vous aurez enduit de sucre cuit au caramel. Ecupez la partie mousseuse montée à la surface de la crème. Mettez cuire au bain-marie sur un feu très modéré. Laissez refroidir pendant quatre ou cinq heures avant de démouler.

PETITS CONSEILS

Le café

Doit-on proscrire le café ou en recommander l'usage? Voilà une question quelque peu embarrassante et qui comporte une réponse bien spéciale à chaque personne, selon l'âge ou le tempérament. Au début, les médecins accueillirent mal le café et allèrent jusqu'à prétendre que c'était un poison. On reconnut plus tard que le café donnait une boisson tonique, stimulante, favorisant la digestion et les sécrétions. Le café excite les facultés intellectuelles sans trop les exalter et n'est contraire, en somme, que pris avec excès par les personnes délicates, nerveuses ou bilieuses.

La médecine homéopathique proscriit le café d'une manière presque absolue et attribue à son usage une infinité de maux qui impressionnent gravement notre économie.

Les personnes sujettes à des maladies de cœur doivent ne faire usage du café qu'après avoir pris l'avis de leur médecin. En effet, si dans certaines affections le café doit être recommandé, il faut dans d'autres, au contraire, le défendre absolument.

Tout le monde connaît l'anecdote suivante:

—Le café au lait, disait un docteur, est un véritable poison, surtout pour la femme.

Et comme l'on émettait quelques doutes:

—Un poison lent, ajouta le docteur, mais un poison.

—Oh! oui, très lent même, riposta une personne présente, car voilà quarante ans que j'en prends, et je me porte à merveille.

Les œufs frais

Ils doivent être toujours gardés dans une petite corbeille à part. Et jamais on ne doit rien mettre d'autre dans cette corbeille, car les œufs, à travers leur coquille très poreuse, prennent les odeurs avec la plus surprenante facilité. Par conséquent, éviter le voisinage des fromages forts, surtout si la corbeille est enfermée dans une armoire sans air.

Entretien des poêles à frire et à omelettes

C'est un préjugé bien fâcheux qui consiste à ne les laver jamais, sous le prétexte que les omelette ensuite y attachent.

Une poêle se récuré comme une casserole, dedans et dehors.

Prendre du grès très fin, ainsi qu'il est indiqué pour le nettoyage de la batterie de cuivre, et frotter l'extérieur comme l'intérieur.

Laver à l'eau bien chaude après le récurage; sécher sur le fourneau. Un bon moyen de convaincre les cuisinières incrédules de la nécessité de tenir leurs poêles propres, est de faire accrocher ces ustensiles assez en vue, au lieu de les reléguer sous le manteau de la cheminée, où ils prennent toutes les poussières, ou dans l'étuve du fourneau.



Napoléon et le curé



BONAPARTE était logé chez les moines bernardins de Martigny, en plein Valais. Des fenêtres de son appartement, il avait le spectacle du défilé d'une armée qui allait reconquérir l'Italie. Chez lui, entraient à toute minute des officiers d'état-major chargés de missions. Nerveusement, le grand général ouvrait les lettres, puis il répondait verbalement ou il dictait des ordres aux estafettes.

Le 19 mai, à six heures du soir, une lettre de Berthier, qui commandait en chef les troupes échelonnées de Lausanne à Châtillon, indiquait quelles difficultés opposait le fort de Bard à la marche de l'avant-garde française.

Avec une brutalité qui caractérisait le soldat de la Révolution, le Premier Consul dit à M. de Bourrienne, son secrétaire :

— Deux cents Autrichiens bien postés pourraient arrêter la marche de l'avant-garde, immobiliser plus de six mille hommes ? C'est à moi qu'on raconte une pareille chose... Je m'ennuie dans ce couvent. Ces peureux-là ne prendront jamais le fort de Bard ; je veux aller voir par moi-même ; ils me forcent de m'occuper d'une pareille misère.

Il ordonna aussitôt que tous les préparatifs fussent faits pour assurer le départ des bureaux, le lendemain. Au diner, pris à la table des moines, il ne montra point d'appétit. Descendu, la nuit tombée, au jardin, il en parcourut les avenues, se parlant à lui seul, prononçant des phrases brèves, et il resta toute la nuit sans sommeil, si bien qu'avant l'aube, Bonaparte faisait éveiller ses officiers.

Le désir qu'il avait de voyager incognito durant la journée du 20 mai 1800, lui fit faire défendre aux troupes en mouvement, sur les chemins, de se déranger et de rendre les honneurs.

Lemarrois, un aide-de-camp, allait transmettre ces instructions.

Après huit heures, Bonaparte quittait le couvent de Martigny, traversait les rangs de la garde consulaire, se mettait à cheval sur la place publique du bourg et il engageait sa monture dans un couloir alpestre ouvert du nord au sud ; vallée où, à grand fracas, roulent les eaux de la Dranse.

Derrière lui, portés en voitures, deux chanoines du Grand Saint-Bernard se tenaient prêts à le renseigner.

Il regardait.

L'étrange structure de la montagne, cela ne l'étonnait point. Le soleil étant fort chaud, il s'attardait volontiers, pendant quelques minutes, à l'ombre que répandaient les ormes bordant la rive du torrent. Dans les hameaux traversés, son regard fouillait jusqu'au fond des maisons. Mais il restait sans voix, sans admiration envers des soldats qui par d'abrupts sentiers, traînaient canons et bagages, épuisant leurs dernières forces à une œuvre gigantesque.

Bonaparte n'arrivait devant Liddes qu'à onze heures du matin.

A distance, le bourg apparaît tassé. Il est bâti sur le premier plan d'une déclivité alpestre. La route, caillouteuse, franchit l'ancienne porte de défense pour être, ensuite, serrée entre des bâtiments gris, couverts de pierres plates.

Les habitants de Liddes avaient fui, huit jours auparavant, à l'approche des soldats. Il ne restait, à la garde de soixante propriétés, que le maire et le curé.

Ayant à conférer longuement avec Marmont, chef des services d'artillerie, Bonaparte, qui avait fait douze kilomètres, assez lentement, se rendit au presbytère, grand logis bâti au fond d'une cour gazonnée.

C'était un simple homme que l'abbé Rausis. Il n'avait, depuis le matin, cessé de mettre de l'ordre dans sa maison. Un officier lui avait annoncé que, peut-être, en passant, vers midi, le Premier Consul lui demanderait à déjeuner.

Quel honneur pour le curé si Bonaparte s'y arrêtait !

Mais l'abbé Rausis n'avait pu se procurer de viande, les boucheries étaient fermées aux alentours depuis l'invasion française en pays valaisan. Un brin d'avarice portait l'humble prêtre à ne pas tuer une poule. Il n'eût su l'accommoder, d'ailleurs, en l'absence d'une vieille servante que la frayeur du troupière retenait dans la montagne. Par exemple, il savait cuisiner une omelette au lard.

Il gardait, dans un pot de grès, du lard salé qui sentait bien la saumure. D'une visite faite au poulailler, il rapportait dix oeufs frais pondus. Il avait de menues branches propres à produire un feu pétillant. Seulement... la coutume valaisanne

veut, ou plutôt elle exige que, pour faire honneur à son hôte, l'omelette soit de douze oeufs.

A l'homme qui cherchait les moyens de compléter sa cueillette d'oeufs, le bruit qui signale la marche d'une troupe de cavalerie arrivait aux oreilles.

— Serait-ce déjà M. Bonaparte ?

Vite, le curé de Liddes ôta le tablier de toile bleue protégeant sa soutane. Vite, il suspendit son béret à un crochet. Vite, il essuya la sueur perlant de son front. Vite, il se porte vers les arrivants pour leur souhaiter la bienvenue, au seuil même d'une porte charretière.

Bonaparte, qui avait mis pied à terre sur la route et qui portait un uniforme très simple, entra dans la cour du presbytère en agitant une petite cravache à pommeau d'argent.

L'abbé Rausis salue et dit :

— Monsieur l'aide-de-camp, vous précédez sans doute votre grand général ?... Si le grand général se présente ici dans une heure... je pourrai lui offrir à déjeuner...

Jugez combien le Premier Consul dut s'amuser de la méprise, ainsi que son état-major, composé de frondeurs. La voulant prolonger, Bonaparte demanda une chambre où il pût s'installer et écrire. Dans la propre chambre du curé, il reçut Marmont et Andréosse, directeur des travaux du génie.

Ou curieux ou indiscret, l'abbé Rausis franchissait le seuil de la chambre.

— Monsieur l'aide-de-camp, votre général ne doit pas tarder à paraître... Et je suis...

Il balbutiait :

— ... Je suis dans le plus grand embarras.

Bonaparte, qui était debout, frappait familièrement, d'une tape douce, sur l'épaule de son interlocuteur.

— Brave homme, ne vous tourmentez pas. Et qui diable peut donc vous embarrasser ou vous inquiéter dans ce moment ?

Le prêtre confessait :

— Je n'ai que dix oeufs pour le déjeuner du général et de sa suite... Toutefois, trois de mes poules commencent à chanter... Vous les entendez ?...

En effet, par l'embrasure d'une fenêtre que l'abbé venait d'ouvrir, entraient ces "cot, cot, dète", ou cris de colère que poussent ordinairement les poules en mal de ponte.

— Ce sont des poules de Bresse, de race française, indiquait M. Rausis. Sur trois qui chantent, deux vont pondre certainement avant midi...

— Il est déjà midi, fit remarquer le colonel Duroc. Bonaparte interrogeait :

— Monsieur le curé, vous tirez un bon profit de vos poules ?

— Oui, monsieur l'aide-de-camp. Les poulettes me donnent jusqu'à quarante oeufs pendant leur première année, soixante-dix dans la seconde, cent vingt dans la troisième... Ce sont alors des sujets...

— Dignes d'estime.

— Et je ne crains... hasardait le prêtre.

— Vous craignez ?... reprenait Bonaparte.

— Une réquisition qui me les enlèverait. Les pauvres soldats de M. le général Bonaparte peuvent avoir grande faim et entrer ici... Ils ne s'arrêteraient pas, je crois, à mes protestations.

— Eh bien, monsieur le curé, il faut vous assurer dès maintenant contre la réquisition.

— J'en cherche bien les moyens, mais... Accordez-moi une minute.

L'abbé Rausis se précipitait dans la cour. Il allait visiter les paniers suspendus dans le poulailler, en tirait deux oeufs et rentrait tout joyeux au logis.

— J'ai la douzaine, à présent... M. le général Bonaparte peut venir...

Le Premier Consul regardait sa montre.

— Monsieur le curé, le général Bonaparte sera ici dans dix minutes. Hâtez-vous de faire cuire l'omelette dont il est très friand. Pendant que, à bon feu, vous allez cuisiner, nous allons nous employer à assurer la sauvegarde de vos poules.

La figure du curé de Liddes rayonnait.

Dans la haute cheminée d'une salle à manger très vaste, une brassée de bois de bouleau s'enflammait. Lemarrois tenait ferme la queue du poêlon quand l'abbé y remuait les tranches de lard. Les oeufs, bien battus, tombèrent en large nappes dans une graisse brune et pétillante. L'omelette, devenue jaune, c'est-à-dire étant cuite à point, fut servie sur une table de bois blanc déjà chargée de pain bis, de fromage et de vin clair.

Le curé montrait des signes d'impatience.

— M. Bonaparte n'arrive pas.

Duroc lui présentait une pancarte portant en gros caractères :

CETTE PROPRIÉTÉ EST PLACÉE
SOUS LA SAUVEGARDE DU
PREMIER CONSUL
DE LA
REPUBLIQUE FRANÇAISE

Napoléon prit la plume que tendait Duroc et signa : **BONAPARTE.**

Aussitôt, l'abbé Rausis donna les signes du plus grand étonnement. Il balbutia :

— Monsieur Bonaparte, c'est donc vous ?

Bonaparte répondit :

— Du moins, monsieur le curé, je joue le rôle attribué à cet homme, depuis plusieurs années... Laissez-moi continuer...

Le Consul se mit à table et mangea de bon appétit.

Duroc fit clouer l'écriteau de sauvegarde sur la porte du presbytère quand, à une heure et demie, Bonaparte, ayant pris congé de l'abbé Rausis, se dirigeait au plus vite vers Bourg Saint-Pierre.

Histoire vraisemblable. Elle me fut racontée par un paysan de Liddes. Le terrien la tenait de son grand-père ; du moins, il l'affirmait.

EDOUARD GACHOT.

Misère des gens de lettres

LE TASSE, auteur de la "Divine Comédie", se trouva réduit à un tel état de dénuement qu'il emprunta un petit écu pour vivre une semaine. Il alla, tout couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sorrente, pour y visiter sa soeur. Ce poète fait allusion à sa pauvreté dans un joli sonnet adressé à sa chatte en lui priant de lui prêter l'éclat de ses yeux, n'ayant point de chandelle pour écrire ses vers.

Camoëns, le poète des "Lusiades", lui, n'avait pour tout revenu qu'une pension de vingt écus, que lui faisait le roi Sébastien, à la cour duquel il était obligé de paraître tous les jours. Le soir, il envoyait un esclave mendier de porte en porte.

Quant à Arioste, auteur de "Roland furieux", il avait une toute petite maison. Ses amis, lui demandant pourquoi, après avoir décrit dans son "Roland" tant de palais somptueux, il avait bâti une maison aussi mesquine, il répondit "qu'il était plus facile d'assembler des mots que des pierres".

D'Allainval, qui mourut à l'Hôtel-Dieu, n'avait ni feu ni lieu : pourtant il avait donné aux Italiens une fort jolie pièce comique, intitulée "L'Embarras des Richesses".

D'Hèle, l'auteur de l'"Amant jaloux", écrivait à Grétry, le jour de la première représentation :

"Il ne m'est pas permis d'aller chez vous, venez donc chez moi tout de suite et apportez environ dix louis, sans quoi je vais à Port-l'Évêque au lieu d'aller ce soir aux Italiens."

— Je l'ai vu longtemps presque nu, disait Grétry. Etant un jour chez un de ses amis, il se revêtit d'une culotte dont il avait besoin et sortit. L'ami revient et, en s'habillant, ne trouve pas tout ce qu'il lui fallait. M. d'Hèle, seul, était entré, mais on n'osait le soupçonner ; cependant, le soir, au Caveau, l'ami lui dit : "Ne sont-ce pas là mes culottes ? — Oui, répondit d'Hèle, je n'en avais pas !"

L'abbé Raynal, jeune et pauvre, accepte une messe à dire tous les jours pour vingt sous. S'étant enrichi en déclamant contre la traite des nègres et en prenant un intérêt sur un vaisseau négrier, il céda sa messe à l'abbé de La Porte, en retenant huit sous dessus. Celui-ci, devenu moins gueux à son tour, par le moyen de ses compilations, la sous-loua à l'abbé Dinouard, en retenant quatre sous de son côté, si bien que cette pauvre messe, grevée de deux pensions, ne rapportait que huit sous à celui-ci.

Un auteur misérable également fut Wondel, le Shakespeare de la Hollande.

Après avoir vécu longtemps du minime produit d'une boutique de bas, il mourut de pauvreté à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Ses obsèques offrirent un spectacle singulier : son corps était porté par quatorze poètes aussi pauvres que lui.

Comme on le voit, pour quelques poètes qui, avec la gloire, atteignirent la richesse, combien d'autres végétèrent toute leur vie pour en arriver, dans la vieillesse, à l'extrême misère.

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'Académie française

(Suite)



J'ai dit que le père cultivait les giroflées: c'est une culture assez facile que les jardiniers des environs de Paris réussissent à merveille; témoin les grosses plantes trapues garnies de fleurs du haut en bas qu'ils apportent sur les marchés aux mois d'avril et de mai. La seule habileté nécessaire au jardinier qui cultive les giroflées, est celle qui consiste à choisir des plantes à fleurs doubles, car la

mode repousse les fleurs simples. Or, comme les graines qu'on sème donnent dans une proportion à peu près égale des plantes simples et des plantes doubles, il y a un intérêt important à ne garder que les plantes doubles; sans cela on serait exposé à soigner chèrement cinquante pour cent de plantes qu'il faudrait jeter au moment de les voir fleurir, c'est-à-dire après un an de culture. Ce choix se nomme "l'essimplage" et il se fait à l'inspection de certains caractères qui se montrent dans les feuilles et dans le port de la plante. Peu de jardiniers savent pratiquer cette opération de "l'essimplage", et même c'est un secret qui s'est conservé dans quelques familles. Quand les cultivateurs de giroflées ont besoin de faire leur choix de plantes doubles, ils s'adressent à ceux de leurs confrères qui possèdent ce secret, et ceux-ci "vont en ville", ni plus ni moins que des médecins ou des experts, donner leur consultation.

Le père était un des plus habiles "essimpleurs" de Paris; aussi au moment où doit se faire cette opération toutes ses journées étaient-elles prises. C'était alors pour nous et particulièrement pour Etienne notre mauvais temps; car entre confrères on ne se visite pas sans boire un litre, quelquefois deux, quelquefois trois, et quand il avait ainsi visité deux ou trois jardiniers, il rentrait à la maison la figure rouge, la parole embarrassée et les mains tremblantes.

Jamais Etienne ne se couchait sans qu'il fût rentré, même quand il rentrait tard, très tard.

Alors si j'étais éveillé, ou si le bruit qu'il faisait me réveillait, j'entendais de ma chambre leur conversation.

— Pourquoi n'es-tu pas couchée? disait le père.

— Parce que j'ai voulu voir si tu n'avais besoin de rien.

— Ainsi mademoiselle Gendarme me surveille!

— Si je ne veillais pas, à qui parlerais-tu?

— Tu veux voir si je marche droit; eh bien! regarde, je parie que je vais à la porte des enfants sans quitter ce rang de pavés.

Un bruit de pas inégaux retentissait dans la cuisine, puis il se faisait un silence.

— Lise va bien? disait-il.

— Oui, elle dort; si tu voulais ne pas faire de bruit.

— Je ne fais pas de bruit, je marche droit, il faut bien que je marche droit puisque les filles accusent leur père. Qu'est-ce qu'elle a dit en ne me voyant pas rentrer pour souper.

— Elle a regardé ta place.

— Ah! elle a regardé ma place.

— Oui.

— Plusieurs fois? Est-ce qu'elle a regardé plusieurs fois?

— Souvent.

— Et après?

— Ses yeux disaient que tu n'étais pas là.

— Alors elle te demandait pourquoi je n'étais pas là, et tu répondais que j'étais avec les amis.

— Non, elle ne me demandait rien, et je ne lui disais rien: elle savait bien où tu étais.

— Elle le savait, elle savait que... Elle s'est bien endormie?

— Non; il y a un quart d'heure seulement que le sommeil l'a prise, elle voulait t'attendre.

— Et toi, qu'est-ce que tu voulais?

— Je voulais qu'elle ne te vit pas rentrer.

Puis après un moment de silence:

— Tiennette, tu es une bonne fille; écoute, demain je vais chez Louisot, eh bien! je te jure, tu entends bien, je te jure de rentrer pour souper; je ne veux plus que tu m'attendes, et je ne veux pas que Lise s'endorme tourmentée.

Mais les promesses, les serments ne servaient pas toujours et il n'en rentrait pas moins tard, une fois qu'il acceptait un verre de vin. A la maison, Lise était toute-puissante, dehors elle était oubliée.

— Vois-tu, disait-il, on boit un coup sans y penser parce qu'on ne peut pas refuser les amis; on boit le second parce qu'on a bu le premier, et l'on est bien décidé à ne pas boire le troisième; mais boire donne soif. Et puis, le vin vous monte à la tête; on sait que quand on est lancé on oublie les chagrins; on ne pense plus aux créanciers; on voit tout éclairé par le soleil; on sort de sa peau pour se promener dans un autre monde, le monde où l'on désire aller. Et l'on boit. Voilà.

Il faut dire que cela n'arrivait pas souvent. D'ailleurs la saison de l'essimplage n'est pas longue, et quand cette saison était passée le père, n'ayant plus de motifs pour sortir, ne sortait plus. Il n'était pas homme à aller au cabaret tout seul, ni par paresse à perdre son temps.

La saison des giroflées terminée, nous préparions d'autres plantes, car il est de règle qu'un jardinier ne doit pas avoir une seule place de son jardin vide: aussitôt que des plantes sont vendues d'autres doivent les remplacer.

L'art pour un jardinier qui travaille en vue du marché est d'apporter ses fleurs sur le marché au moment où il a chance d'en tirer le plus haut prix. Or, ce moment est celui des grandes fêtes de l'année: la Saint-Pierre, la Sainte-Marie, la Saint-Jean, car le nombre est considérable de ceux qui s'appellent Pierre, Marie, Louis ou Louise et par conséquent le nombre est considérable aussi des pots de fleurs ou des bouquets qu'on vend ces jours-là et qui sont destinés à souhaiter la fête à un parent ou à un ami. Tout le monde a vu la veille de ces fêtes les rues de Paris pleines de fleurs, non seulement dans les boutiques ou sur les marchés, mais encore sur les trottoirs, au coin des rues, sur les marches des maisons, partout, où l'on peut disposer un étalage.

Le père Acquin, après sa saison de giroflées, travaillait en vue des grandes fêtes du mois de juillet et du mois d'août, surtout du mois d'août, dans lequel se trouvent la Sainte-Marie et la Saint-Louis, et pour cela nous préparions des milliers de reines-marguerites, des fuchsias, des lauriers-roses tout autant que nos châssis et nos serres pouvaient en contenir: il fallait que toutes ces plantes arrivassent à floraison au jour dit; ni trop tôt, elles auraient été passées au moment de la vente, ni trop tard, elles n'auraient pas encore été en fleurs. On comprend que cela exige un certain talent, car on n'est pas maître du soleil, ni du temps, qui est plus ou moins beau. Le père Acquin était passé maître dans cet art, et jamais ses plantes n'arrivaient trop tôt ni trop tard. Mais aussi que de soins, que de travail!

Au moment où j'en suis de mon récit, notre saison s'annonçait comme devant être excellente; nous étions au 5 août et toutes nos plantes étaient à point: dans le jardin, en plein air, les reines-marguerites montraient leurs corolles prêtes à s'épanouir, et dans les serres ou sous les châssis dont le verre était soigneusement blanchi au lait de chaux pour tamiser la lumière, fuchsias et lauriers-roses commençaient à fleurir: ils formaient de gros buissons ou des pyramides garnies de boutons du haut en bas, le coup d'oeil était superbe; et, de temps en temps, je voyais le père se frotter les mains avec contentement.

— La saison sera bonne, disait-il à ses fils.

En riant tout bas, il faisait le compte de ce que la vente de toutes ces fleurs lui rapporterait.

On avait rudement travaillé pour en arriver là et sans prendre une heure de congé, même le dimanche; cependant tout étant à point et en ordre, il fut décidé que pour notre récompense nous irions tous dîner ce dimanche 5 août à Arcueil chez un des amis du père, jardinier comme lui; Capi lui-même serait de la partie. On travaillerait jusqu'à trois ou quatre heures, puis quand tout serait fini, on fermerait la porte à clef, l'on s'en irait gaiement, et on arriverait à Arcueil, vers cinq ou six heures,

puis après dîner on reviendrait tout de suite pour ne pas se coucher trop tard et être au travail le lundi de bonne heure, frais et dispos.

Il fut fait ainsi qu'il avait été décidé, et quelques minutes avant quatre heures, le père tournait la clef dans la serrure de la grande porte.

— En route tout le monde! dit-il joyeusement.

— En avant Capi!

Et prenant Lise par la main, je me mis à courir avec elle accompagné par les aboiements joyeux de Capi qui sautait autour de nous. Peut-être croyait-il que nous nous en allions pour longtemps sur les grands chemins, ce qui lui aurait mieux plu que de rester à la maison, où il s'ennuyait, car il ne m'était pas toujours possible de m'occuper de lui, — ce qu'il aimait par-dessus tout.

Nous étions tous endimanchés et superbes avec nos beaux habits à manger le rôti. Il y avait des gens qui se retournaient pour nous voir passer. Je ne sais pas ce que j'étais moi-même, mais Lise, avec son chapeau de paille, sa robe bleue et ses bottines de toile grise était bien la plus jolie petite fille qu'on pût voir, la plus vivante; c'était la grâce dans la vivacité; ses yeux, ses narines frémissantes, ses épaules, ses bras, ses mains, tout en elle parlait et disait son plaisir.

Le temps passa si vite que je n'en eus pas conscience; tout ce que je sais, c'est que comme nous arrivions à la fin du dîner, l'un de nous remarqua que le ciel s'emplissait de nuages noirs du côté du couchant, et comme notre table était servie en plein air sous un gros sureau, il nous fut facile de constater qu'un orage se préparait.

— Les enfants, il faut se dépêcher de rentrer à la Glacière.

A ce mot il y eut une exclamation générale:

— Déjà!

Lise ne dit rien, mais elle fit des gestes de dénégation et de protestation.

— Si le vent s'élève, dit le père, il peut chavirer les panneaux: en route!

Il n'y avait pas à répliquer davantage; nous savions tous que les panneaux vitrés sont la fortune des jardiniers, et que si le vent casse les verres, c'est la ruine pour eux.

— Je pars en avant, dit le père; viens avec moi, Benjamin, et toi aussi Alexis, nous prendrons le pas accéléré. Remi viendra en arrière avec Etienne et Lise.

Et sans en dire davantage, ils partirent à grands pas, tandis que nous les suivions moins vite, réglant notre marche, Etienne et moi, sur celle de Lise.

Il ne s'agissait plus de rire, et nous ne courions plus, nous ne gambadions plus.

Le ciel devenait de plus en plus noir et l'orage arrivait rapidement, précédé par des nuages de poussière que le vent, qui s'était élevé, entraînait en gros tourbillons. Quand on se trouvait pris dans un de ces tourbillons il fallait s'arrêter, tourner le dos au vent, et se boucher les yeux avec les deux mains car on était aveuglé; si l'on respirait on sentait dans sa bouche un goût de cailloux.

Le tonnerre roulait dans le lointain et ses grondements se rapprochaient rapidement se mêlant à des éclats stridents.

Etienne et moi nous avions pris Lise par la main, et nous la tirions après nous, mais elle avait peine à nous suivre, et nous ne marchions pas aussi vite que nous aurions voulu.

Arriverions-nous avant l'orage?

Le père, Benjamin et Alexis, arriveraient-ils?

Pour eux, la question était de tout autre importance; pour nous, il s'agissait simplement de n'être pas mouillés, pour eux de mettre les châssis à l'abri de la destruction, c'est-à-dire de les fermer pour que le vent ne pût pas les prendre en dessous et les culbuter pêle-mêle.

Les fracas du tonnerre étaient de plus en plus répétés, et les nuages s'étaient tellement épaissés qu'il faisait presque nuit; quand le vent les entr'ouvrait on apercevait dans leurs tourbillons noirs des profondeurs cuivrées. Evidemment ces nuages allaient crever d'un instant à l'autre.

Chose étrange, au milieu des éclats du tonnerre nous entendîmes un bruit formidable qui arrivait sur nous, et qui était inexplicable; il semblait que c'était un régiment de cavaliers qui se précipitaient pour fuir l'orage.

Tout à coup la grêle se mit à tomber; quelques grêlons d'abord qui nous frappèrent au visage, puis presque instantanément, une vraie avalanche; il fallut nous jeter sous une grande porte.

Et alors nous vîmes tomber l'averse de grêle la plus terrible qu'on puisse imaginer; en un instant la rue fut couverte d'une couche blanche comme en plein hiver; les grêlons étaient gros comme des oeufs de pigeon et en tombant ils produisirent un tapage assourdissant au milieu duquel éclataient de temps en temps des bruits de vitres cassées; avec les grêlons qui glissaient des toits dans la rue tombaient toutes sortes de choses, des morceaux de tuiles, des plâtras, des ardoises broyées, surtout des ardoises qui faisaient des tas noirs au milieu de la blancheur de la grêle.

—Hélas! les panneaux! s'écria Etienne.

C'était aussi la pensée qui m'était venue à l'esprit.

—Peut-être le père sera-t-il arrivé à temps?

—Quand même ils seraient arrivés avant la grêle jamais ils n'auraient eu le temps de couvrir les panneaux avec les paillasons; tout va être perdu.

—On dit que la grêle ne tombe que par places.

—Nous sommes trop près de la maison pour qu'elle nous ait épargnés; si elle tombe sur le jardin comme ici, le pauvre père va être ruiné; oh! mon Dieu, il comptait tant sur la vente, et il avait tant besoin de cet argent.

Sans bien connaître le prix des choses j'avais bien souvent entendu dire que les panneaux vitrés coûtaient 15 ou 1,800 francs le cent, et je compris tout de suite quel désastre ce pouvait être pour nous, si la grêle avait brisé nos cinq ou six cents panneaux, sans parler des serres ni des plantes.

J'aurais voulu interroger Etienne, mais c'était à peine si nous pouvions nous entendre, tant le tapage produit par les grêlons était assourdissant et puis, à vrai dire, Etienne ne paraissait pas disposé à parler; elle regardait tomber la grêle avec une figure désolée, comme doit l'être celle des gens qui voient brûler leur maison.

La terrible averse ne dura pas longtemps, cinq ou six minutes peut-être, et elle cessa tout à coup comme tout à coup elle avait commencé: le nuage fila sur Paris et nous pûmes sortir de dessous notre grande porte. Dans la rue, les grêlons durs et ronds roulaient sous les pieds comme les galets de la mer, et il y en avait une telle épaisseur que les pieds enfonçaient dedans jusqu'à la cheville.

Lise, ne pouvant marcher dans cette grêle glacée, avec ses bottines de toile, je la pris sur mon dos; son visage, si gai en venant, était maintenant navré, des larmes roulaient dans ses yeux.

Nous ne tardâmes pas à arriver à la maison dont la grande porte était restée ouverte; nous entrâmes vivement dans le jardin.

Quel spectacle! tout était brisé, haché: panneaux, fleurs, morceaux de verre, grêlons formaient un mélange, un fouillis sans forme; de ce jardin si beau, si riche le matin, rien ne restait que ces débris sans nom.

Où était le père?

Nous le cherchâmes, ne le voyant nulle part, et nous arrivâmes ainsi à la grande serre dont pas une vitre n'était restée intacte: il était assis, affaissé pour mieux dire, sur un escabeau au milieu des débris qui couvraient le sol, Alexis et Benjamin près de lui immobiles.

—Oh! mes pauvres enfants! s'écria-t-il en levant la tête à notre approche, qui lui avait été signalée par le bruit du verre que nous écrasions sous nos pas, oh! mes pauvres enfants!

Et, prenant Lise dans ses bras, il se mit à pleurer sans ajouter un mot.

Qu'aurait-il dit?

C'était un désastre; mais, si grand qu'il fût aux yeux, il était plus terrible encore par ses conséquences.

Bientôt j'appris par Etienne et par les garçons combien le désespoir du père était justifié. Il y avait dix ans que le père avait acheté ce jardin et avait bâti lui-même cette maison. Celui qui lui avait vendu le terrain lui avait aussi prêté de l'argent pour acheter le matériel nécessaire à son métier de fleuriste. Le tout était payable ou remboursable, en quinze ans, par annuités. Ces paiements réguliers étaient d'autant plus indispensables, que son créancier n'attendait qu'une occasion, c'est-à-dire qu'un retard, pour reprendre terrain, maison, matériel, en gardant, bien entendu, les dix annuités qu'il avait déjà reçues: c'était même là, paraît-il, sa spéculation, et c'était parce qu'il espérait bien qu'en quinze ans, il arriverait un jour où le père ne pourrait pas payer, qu'il avait risqué cette spéculation, pour lui sans danger, — tandis qu'elle en était pleine, au contraire, pour son débiteur.

Ce jour était enfin venu, grâce à la grêle.

Maintenant qu'allait-il se passer?

Nous ne restâmes pas longtemps dans l'incertitude, et le lendemain du jour où le père devait payer

son annuité avec le produit de la vente des plantes, nous vîmes entrer à la maison un monsieur en noir, qui n'avait pas l'air trop poli et qui nous donna un papier timbré sur lequel il écrivit quelques mots dans une ligne restée en blanc.

C'était un huissier.

Et depuis ce jour il revint à chaque instant, si bien qu'il finit par connaître nos noms.

—Bonjour Remi, disait-il; bonjour Alexis, cela va bien, mademoiselle Etienne?

Et il nous donnait son papier timbré, en souriant, comme à des amis.

—Au revoir, les enfants!

—Au diable!

Le père ne restait plus à la maison, il courait la ville. Où allait-il? je n'en sais rien, car lui qui autrefois était si communicatif, il ne disait plus un mot. Il allait chez les gens d'affaires, sans doute devant les tribunaux.

Et à cette pensée je me sentais effrayé; Vitalis aussi avait paru devant les tribunaux et je savais ce qui en était résulté.

Pour le père, le résultat se fit beaucoup plus attendre et une partie de l'hiver s'écoula; comme nous n'avions pas pu, bien entendu, réparer nos serres et faire vitrer nos panneaux, nous cultivions le jardin en légumes et en fleurs qui ne demandaient pas d'abri; cela ne serait pas d'un grand produit, mais enfin cela serait toujours quelque chose, et puis c'était du travail.

Un soir le père rentra plus accablé encore que de coutume.

—Les enfants, dit-il, c'est fini!

Je voulus sortir, car je compris qu'il allait se passer quelque chose de grave, et, comme il s'adressait à ses enfants, il me semblait que je ne devais pas écouter.

Mais d'un geste il me retint:

—N'es-tu pas de la famille, dit-il, et quoique tu ne sois pas bien âgé pour entendre ce que j'ai à dire, tu as déjà été assez éprouvé par le malheur pour le comprendre: les enfants, je vais vous quitter.



Il n'y eut qu'une exclamation, qu'un cri de douleur.

Lise sauta dans ses bras et l'embrassa en pleurant.

—Oh! vous pensez bien que ce n'est pas volontairement qu'on abandonne des bons enfants comme vous, une chère petite comme Lise.

Et il la serra sur son cœur.

—Mais j'ai été condamné à payer et comme je n'ai pas l'argent, on va tout vendre ici, puis comme ce n'est pas assez, on me mettra en prison, où je resterai cinq ans; ne pouvant pas payer avec mon argent, je paierai avec mon corps, avec ma liberté.

Nous nous mîmes tous à pleurer.

—Oui, c'est bien triste, dit-il, mais il n'y a pas à aller contre la loi, et c'est la loi; il paraît qu'autrefois elle était encore plus dure, m'a dit mon avocat, et que quand un débiteur ne pouvait pas payer ses créanciers, ceux-ci avaient le droit de mettre son corps en morceaux et de se le partager en autant de parties qu'ils le voulaient; moi on me met simplement en prison, et j'y serai sans doute dans quelques jours, j'y serai pour cinq ans. Que deviendrez-vous pendant ce temps-là? Voilà le terrible.

Il se fit un silence; je ne sais ce qu'il fut pour les autres enfants, mais pour moi il fut affreux.

—Vous pensez bien que je n'ai pas été sans réfléchir à cela; et voilà ce que j'ai décidé pour ne pas vous laisser seuls et abandonnés après que j'aurai été arrêté.

Un peu d'espérance me revint.

—Remi va écrire à ma sœur Catherine Surot, à Dreuzy, dans la Nièvre; il va lui expliquer la position et la prier de venir; avec Catherine qui ne perd pas facilement la tête, et qui connaît les affaires, nous déciderons le meilleur.

C'était la première fois que j'écrivais une lettre, ce fut un pénible, un cruel début.

Bien que les paroles du père fussent vagues, elles contenaient pourtant une espérance, et dans la position où nous étions, c'était déjà beaucoup que d'espérer.

Quoi?

Nous ne le voyions pas; mais nous espérons; Catherine allait arriver et c'était une femme qui connaissait les affaires, cela suffisait à des enfants simples et ignorants tels que nous.

Pour ceux qui connaissent les affaires, il n'y a plus de difficultés en ce monde.

Cependant elle n'arriva pas aussitôt que nous l'avions imaginé, et les gardes du commerce, c'est-à-dire les gens qui arrêtent les débiteurs, arrivèrent avant elle.

Le père allait justement s'en aller chez un de ses amis, lorsqu'en sortant dans la rue, il les trouva devant lui; je l'accompagnais, en une seconde nous fûmes entourés. Mais le père ne voulait pas se sauver, il pâlit comme s'il allait se trouver mal et demanda aux gardes d'une voix faible à embrasser ses enfants.

—Il ne faut pas vous désoler, dit l'un d'eux, la prison pour dettes n'est pas si terrible que ça et on y trouve de braves gens.

Nous rentrâmes à la maison, entourés des gardes du commerce.

J'allai chercher les garçons dans le jardin.

Quand nous revînmes, le père tenait dans ses bras Lise, qui pleurait à chaudes larmes.

Alors un des gardes lui parla à l'oreille, mais je n'entendis pas ce qu'il lui dit.

—Oui, répondit le père, vous avez raison, il faut.

Et, se levant brusquement, il posa Lise à terre, mais elle se cramponna à lui, et ne voulut pas lâcher sa main.

Alors, il embrassa Etienne, Alexis et Benjamin.

Je me tenais dans un coin, les yeux obscurcis par les larmes, il m'appela:

—Et toi, Remi, ne viens-tu pas m'embrasser, n'es-tu pas mon enfant?

Nous étions éperdus.

—Restez-là, dit le père d'un ton de commandement, je vous l'ordonne.

Et vivement il sortit après avoir mis la main de Lise dans celle d'Etienne.

J'aurais voulu le suivre, et je me dirigeai vers la porte, mais Etienne me fit signe de m'arrêter.

Nous restâmes anéantis au milieu de notre cuisine; nous pleurions tous et personne d'entre nous ne trouvait un mot à dire.

Quel mot?

Nous savions bien que cette arrestation devait se faire un jour ou l'autre, mais nous avions cru qu'alors Catherine serait là, et Catherine c'était la défense.

Mais Catherine n'était pas là.

Elle arriva cependant une heure environ après le départ du père, et elle nous trouva tous dans la cuisine sans que nous eussions échangé une parole. Celle qui jusqu'à ce moment nous avait soutenus était à son tour écrasée; Etienne si forte, si vaillante pour lutter, était maintenant aussi faible que nous; elle ne nous encourageait plus, sans volonté, sans direction, toute à sa douleur qu'elle ne refoulait que pour tâcher de consoler celle de Lise. Le pilote était tombé à la mer, et nous enfants, désormais sans personne au gouvernail, sans phare pour nous guider, sans rien pour nous conduire au port, sans même savoir s'il y avait un port pour nous, nous restions perdus au milieu de l'océan de la vie, ballottés au caprice du vent, incapables d'un mouvement ou d'une idée, l'effroi dans l'esprit, la désespérance dans le cœur.

C'était une maîtresse femme que la tante Catherine, femme d'initiative et de volonté; elle avait été nourrice à Paris, pendant dix ans, à cinq reprises différentes; elle connaissait les difficultés de ce monde, et comme elle le disait elle-même, elle savait se retourner.

Ce fut un soulagement pour nous de l'entendre nous commander et de lui obéir, nous avions retrouvé une indication, nous étions replacés debout sur nos jambes.

Pour une paysanne sans éducation, comme sans fortune, c'est une lourde responsabilité qui lui tombait sur les bras, et bien faite pour inquiéter les plus braves; une famille d'orphelins dont l'aînée n'avait pas seize ans et dont la plus jeune était muette. Que faire de ces enfants? Comment s'en charger quand on avait bien du mal à vivre soi-même?

Le père d'un des enfants qu'elle avait nourris était notaire; elle l'alla consulter, et ce fut avec lui, d'après ses conseils et ses soins, que notre sort fut arrêté. Puis ensuite elle alla s'entendre avec le père à la prison, et huit jours après son arrivée à Paris, sans nous avoir une seule fois parlé de ses démarches et de ses intentions, elle nous fit part de la décision qui avait été prise.

(A suivre)

Le temps des roses



HERVÉ :

PIANO *Moderato*

p

1^{er} COUPLET

Pau_vres fleurs que l'a_mour m'en - voi - e, Gage at_tris_té de ses adieux Vous

pp

se - rez la der - niè - re joi - e, De ma pen_sée et de mes yeux! De

rit. *dolce.*

l'aube où vous ê - tes é - clo - ses, Hé - las! verrez-vous le re_tour? Il est fi -

rit.

ni le temps des ro - ses, fi est fi - ni le rê - ve de l'amour Il *ring.*

est fi - ni le temps des ro - ses! Fi - ni le rê - ve de l'a - mour! *dim.*

2^e COUPLET
A - dieu donc, trompeuse chi - mè - re *dim.* *pp*

Où le ciel semblait s'entr'ouvrir Es - poir menteur, rêve éphé - mè - re Qu'un instant voit naître et mou -

-rir! C'est le des - tin de tou - tes cho - ses: *rit.* A - mours et fleurs vivent un jour! *dolce.* Il est fi -

inf.

_ni le temps des ro - ses, Il est fi - ni le rê - ve de l'amour! Il

pp

dim.

est fi - ni le temps des ro - ses! Fi - ni le rê - ve de l'a - mour'

inf. *dim.* *inf.*

3^e COUPLET.

Et pour - tant l'amour semble di - re

dim. *pp*

Qu'il n'est pas de cha - grins constants, Près des pleurs Dieu mit le sou - ri - re, A -

près l'hi-ver vient le prin-temps. L'ab-sence aux tris-tes-ses mo-ro-ses Rend

meilleur le jour du re-tour Il re-vien-dra le temps des ro-ses, Il

reviendra le rê-ve de l'amour, Il reviendra le temps des ro-ses, Le jo-li. rê-ve de l'a-

-mour!

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

La guerre noire

Par J. B. D'AURIAO

(Suite)

Je le verrai toujours, acculé contre un rocher; d'une main retenant la chienne, de l'autre, balançant lentement son couteau; le jarret plié pour s'élançer, le front haut, l'œil étincelant comme celui d'un aigle.

L'ourse nous regarda successivement, flaira de nouveau du côté de Genon, et retomba sur ses quatre pattes en baissant la tête presque jusqu'à terre.

Au même instant elle se rua contre moi; j'eus à peine le temps de saisir ma carabine par le canon et de lui en asséner un coup, en sautant de côté; elle revint sur moi, dressée sur les pattes de derrière.

Tout cela s'était passé avec la promptitude de l'éclair... Je reculai; un rocher m'arrêta... la crosse élevée comme une massue, j'attendais la bête féroce; quand elle fut près, je frappai; d'un coup de patte, elle m'arracha mon arme, et nous nous trouvâmes face à face... Déjà je sentais les bouffées nauséabondes de sa fétide haleine... j'eus le temps de saisir un caillou tranchant et de lui en labourer le museau.

La douleur lui fit faire un mouvement rétrograde, une balle siffla; l'ourse tomba à la renverse.

Depuis un instant Genon l'avait saisie par derrière et la criblait de coups de couteau, mais sans qu'elle parût s'en apercevoir; le coup de feu d'Ali, seul, l'étendit en l'atteignant à la tête.

Leste comme un tigre, Genon se jeta sur elle, cherchant à la toucher au cœur; mais d'un seul coup de ses puissantes griffes, l'ourse, lui déchirant le bras, arracha la manche de sa veste, fit voler le couteau à vingt pas, se releva rapidement, et prit la fuite au plus épais des taillis.

Genon se redressa sans mot dire; nous examinâmes sa blessure; heureusement l'étoffe épaisse de son vêtement l'avait garanti; le sang coulait, mais les égratignures n'étaient ni profondes, ni dangereuses; en deux tours de main nous lui fîmes un pansement complet au moyen de son mouchoir entortillé.

—Ce n'est rien, ça, fit-il en riant, nous allons bien avoir une autre danse; elle est dans son trou, nous sommes sûrs de l'avoir, maintenant; partons.

Il alla ramasser précieusement son couteau; j'en fis autant de ma carabine; nous rechargeâmes avec soin, et nous marchâmes hardiment du côté indiqué par Genon.

Pendant au moins quatre heures nous gravâmes une pente excessivement raide, tout entrecoupée d'éboulements, de fondrières, de troncs d'arbres déracinés, de pierres roulantes.

Enfin, nous arrivâmes au pied de grands rochers, et là, dans les sentiers abrités, nous pûmes facilement retrouver la voie de l'ourse.

D'ailleurs, la neige avait cessé de tomber, et la piste n'était plus effacée; nous aurions pu suivre un rat à la trace.

Pleins d'ardeur, nous courûmes tout le long d'une corniche de rocher qui surplombait de quelque mille pieds au-dessus de la plaine; enfin, une gerçure immense, terminée par une caverne profonde, s'ouvrit sur nos pas.

Des touffes de poils, des gouttes de sang attestaient le récent passage de l'ourse; on pouvait deviner qu'elle était fort affaiblie, car la forme de son corps, tracée dans la neige, indiquait de fréquentes haltes; dans un passage difficile, elle avait roulé sur elle-même; son pas inégal révélait une marche boiteuse.

Nous avions une longue corde; on la fixa solidement à un tronc de sapin; nous descendîmes jusqu'à l'entrée de la caverne.

Arrivés là, nous avions bien accompli une rude portion de la tâche... mais le plus difficile n'était pas fait.

L'ourse était là, nous ne pouvions la voir, mais nous entendions sa respiration inégale et inquiète, les grondements contenus que lui arrachaient la douleur et la colère.

Or, à en juger par les apparences, nous ne pouvions espérer d'elle un bon accueil: il y avait danger grave et réel à relancer jusque dans son dernier repaire une bête furieuse, acculée, et qui avait déjà goûté du sang de l'un de nous.

Pendant que je faisais ces réflexions, Ali essayait vainement de plonger sa vue au travers de l'obscurité pour apercevoir l'ourse.

Genon préparait silencieusement une nouvelle corde: quand elle fut déroulée, il la fit descendre

jusqu'au fond de la grotte, s'assura qu'elle était longue de reste, l'amarra à une roche aiguë.

Ces préparatifs accomplis, il déposa son havresac, quitta sa veste, assujettit avec une corde son chapeau de feutre, et se croisa les bras.

Ali faisait la même toilette.

Lorsqu'ils furent prêts, Ali tira de sa poche un petit livre dans lequel était planté une épingle qu'il présentait sans rien dire à Genon.

Celui-ci la refusa.

—C'est moi qui descends, répondit-il.

—Non, mon vieux, dit Ali; je sais bien que tu as un compte à régler avec elle, mais c'est moi qui l'ai trouvée... Je suis encore bien bon de vouloir la "tirer à la belle lettre"... mais enfin, je le veux, pour te faire plaisir... tu as "un droit" aussi.

Genon fit un geste de refus et saisit la corde. Ali l'arrêta... une dispute allait s'engager.

—Vous ne descendrez ni l'un ni l'autre, dis-je: ce serait une folie; attendons quelques heures, nous la trouverons morte.

—Oui!! répondirent les deux braconniers ironiquement; nous la trouverons, à mille pieds de profondeur, dans le "Gosier du Diable"! Merci, ce n'était pas la peine de la suivre jusqu'ici.

Ils avaient raison: poussée par un dernier instinct sauvage, toute bête fauve se sentant mourir va chercher un asile profond, inaccessible, impénétrable, et expire, farouche, libre, intacte des mains de l'homme.

Au fond de la caverne, il y avait, disait-on, un gouffre inabordable que personne n'avait visité vivant, dont personne n'était ressorti; l'ourse, à son dernier moment, irait infailliblement y disparaître... toute la chasse était perdue... et l'"honneur" avec...

Je soupirai.

—Ah! tant pis, leur dis-je, n'allez pas vous fourvoyer là-dedans; je vous paierai sa peau, et, par-dessus le marché, il y aura une belle poire à poudre toute pleine.

Pour toute réponse, mes deux hommes me lancèrent un regard peu flatteur, et Genon, prenant l'épingle:

—Allons, dit-il, puisque le Monsieur le veut, tiens le livre, Ali.

Ali, tout ému et inquiet, présenta le volume: Genon fit le signe de la croix avant d'enfoncer l'épingle, et la planta vivement au milieu.

Il amenait la lettre D.

Un frisson de joie l'agita: Ali devint pâle, prit l'épingle, donna le livre à Genon, fit lentement le signe de la croix, et enfonça l'épingle sur un bord après avoir hésité vingt fois.

Genon serra pendant un instant le livre, sans l'ouvrir.

—Voyons! voyons donc! cria Ali...

Il amenait un A.

Ni l'un ni l'autre ne proférèrent une syllabe: Ali, triomphant, remonta jusqu'à lui les deux bouts de la corde; nous les lui attachâmes soigneusement sous les bras, de manière à ne point gêner ses mouvements.

Il saisit une carabine de chaque main, le couteau entre ses dents, et nous prîmes la corde pour le descendre jusqu'au fond de la caverne.

Tout étant prêt, Ali s'agenouilla, murmura deux mots d'une courte prière, souvenir de la tendresse maternelle; ensuite, serrant la main à Genon et à moi:

—Amis, n'est-ce pas? et fermes toujours!

Nous lâchâmes doucement la corde, Ali disparut dans l'ombre.

Je n'entendais que les battements tumultueux de mon cœur; il me semblait qu'un nuage s'étendait devant mes yeux.

La corde s'arrêta enfin, la descente était opérée.

Un silence profond régna pendant quelques secondes... quelques siècles!

Les pierres roulèrent, nous entendîmes Ali armer ses carabines. Un soupir gronda dans la poitrine de l'ourse.

—Veux-tu remonter, frère? dit Genon, nous tirons la corde... j'ai une idée.

Ali ne répondit rien.

—Revenez, Ali, lui dis-je, la bête est encore trop vigoureuse...

Comme un tonnerre souterrain, une première explosion ébranla la caverne... une seconde détonation la suivit aussitôt; à sa lueur fugitive, nous aperçûmes l'ourse debout à un pas d'Ali.

—Tirez les cordes! s'écria celui-ci aussitôt, d'une voix stridente.

Ces paroles se perdirent au milieu des plus affreux rauquements qui jamais aient frappé mes oreilles... Un cri humain, cri aigu, atroce, déchirant, s'y mêla...

Pâles, convulsifs, mouillés d'une froide sueur, Genon et moi tirions la corde avec frénésie...

Un second cri répondit à nos efforts, et Ali apparut à nos yeux, sanglant, déchiré, inanimé.

L'ourse, en expirant, s'était vengée d'une façon cruelle.

Quels affreux moments!... mais aussi jamais vit-on témérité plus insensée?...

La narration du père Ambroise fut tout à coup interrompue par une exclamation de Naïa:

—Taral! dit-elle, vous faire signe à moi, pour lui pas être si grand... Padre! plus parler vous! flèche a passé près de nous... grande flèche.

Mac, fit un plongeon qui le dissimula complètement, le père Ambroise garda le silence, et Taral bondit comme un écureuil jusqu'auprès de la jeune créole.

—Où est-elle? dis vite! Es-tu bien sûre?

—Oui! oui! moi tromper jamais; venez voir, répondit Naïa en le guidant vers une touffe de nopals.

Tous deux sondèrent les buissons avec activité; au bout de quelques minutes, Naïa fit entendre une exclamation connue:

—Moi la voir!

Et, d'un bond, elle fut près d'une longue flèche en bambou, qui était plantée presque droite dans la racine d'un arbre.

—Ne la touche pas, dit Taral, je veux l'examiner à mon aise, et savoir d'où elle vient... — Ah! c'est une arme empoisonnée, continua-t-il en la regardant attentivement; elle vient du marais; son inclinaison de ce côté l'indique... Dis donc! Naïa, est-ce une flèche de chasseur?...

—Non... flèche de guerre.

—Aïe! qui peut l'avoir lancée?...

Naïa se baissa pour la considérer avec attention:

—Moi savoir! dit-elle en se relevant, flèche...

Une clameur douloureuse, partie du groupe des Anglais, interrompit la jeune femme.

—Qu'est-ce encore? s'écria Taral en arrachant le bambou messager de la mort, courons vite, je viens d'entendre le cri d'un homme gravement blessé.

Naïa et lui se rapprochèrent rapidement du bivouac; en y arrivant, ils aperçurent un "rifelman" qui se tordait dans les convulsions de l'agonie; les fragments d'une longue flèche, semblable à la première, gisaient près de lui; la pointe était enfoncée dans son œil et ressortait derrière la tête.

Il fit encore quelques mouvements et retomba comme une masse inerte; le poison et la terrible blessure avaient accompli leur tâche foudroyante.

CHAPITRE XI

COURS!... VOLE!... MAC' HERON!

Les Anglais se pressaient avec douleur autour de leur camarade; Taralcaral les écarta brusquement.

—Il n'y a plus rien à faire, mes hommes, tout est dit pour le pauvre diable, fit-il avec le plus grand sang-froid; voyez-le, il est déjà vert et bleu; dans une heure son voisinage donnera la peste, et les vautours eux-mêmes n'oseront l'approcher. Laissez-moi examiner la flèche, je crois bien que je tiens déjà sa soeur, et si toutes deux pouvaient parler, elles se diraient bonjour. Oui, continua-t-il, en comparant entre eux les roseaux meurtriers, oui, elles ont été lancées par le même arc, et il a fallu un bras vigoureux pour les décocher, j'en réponds.

—Quelle trahison est-ce là? s'écria le major Spencer, d'où viennent ces flèches? serions-nous tombés dans une embuscade?

—D'où vient le vent?... d'où vient la foudre?... répliqua Taralcaral; parlez plus bas, major, et ne dressez pas si haut la tête; quand vient le pampeiro, les plus grands arbres sont les premiers abattus... Naïa, cours vite avertir le Padre, et revenez ici promptement tous deux. Messieurs les Anglais, repliez vos bagages et armez les carabines; puis, gare partout.

Pendant que chacun se hâtait de faire ses préparatifs, Mac-Héron et Taral tinrent conférence; à la première alerte, l'Irlandais était également monté à un arbre, et avait jeté sur la plaine un coup d'œil investigateur.

—As-tu remarqué, là-haut sur la lisière de ce petit bois, un certain désordre dans les buissons, dit Mac' à l'oreille de Taral.

—Ma foi! non, où veux-tu dire?

—Vois! presque droit devant nous, en appuyant un peu sur la gauche, il y a un petit cocotier...

—Oui...

—Eh bien! au pied de ce cocotier, regarde quelques lianes pendantes, comme si leur tige eût été cassée...

—Ah! oui... oui...

—Très bien!... maintenant un peu plus loin... ah! tiens! les branches s'agitent, et il ne fait pas un souffle de vent.

—Charam! oui, je vois... Si Probado était ici, quel beau coup de fusil à tirer, là, au juger!... moi, je ne me sens pas de force à envoyer une balle bien droit, aussi loin...

—Ni moi non plus; mais voyons: ces Anglais ne sauraient-ils rien faire avec leurs carabines si luisantes?...

—Va voir, je reste ici en observation, dit Taral-caral.

Mac' se glissa jusqu'au major :

—Avez-vous parmi vos hommes un bon tireur, Votre Honneur? lui dit-il, il y aura tout à l'heure à faire siffler une balle... dans ces buissons, là-haut, se cache l'ennemi.

Spencer lui désigna un de ses hommes :

—Tenez, mon brave, voilà Rockwell; à deux cents pas, il se charge de mettre une once de plomb dans l'oeil d'un cheval au galop.

—C'est bien! ça, repartit Mac' en secouant la tête d'un air incrédule; enfin, nous allons voir. Maintenant, mes hommes, attention au commandement: deux choses vont nous arriver; au premier coup de feu, peut-être cent nègres révoltés vont apparaître comme des fantômes sortant de terre, et nous tomber dessus; ou bien, quelques coquins isolés prendront la fuite au travers des bois, et nous en serons débarrassés pour quelques jours. Dans le premier cas, nous mourrons après nous être défendus comme de braves gens; dans le second... ah! voyez, camarade anglais... les feuilles ont bougé, par là...

—“I see take heed” — je prends garde, — dit le rifleman, et il épaula, prêt à faire feu.

Chacun garda le silence, en attendant ce qui allait arriver. Les feuillages continuaient de s'agiter doucement; si un oeil inexpérimenté les eût examinés, il aurait pensé que ces branches flexibles ondulaient sous l'haleine d'une brise légère; mais le mouvement trop régulier des branches, et l'immobilité des arbustes voisins, trahissaient une origine suspecte à la vue exercée des vieux coureurs de savanes.

Bientôt le mouvement cessa, et on put distinguer une tête qui, se montrant avec précaution, apparut une seconde, et se cacha aussitôt, après avoir inspecté rapidement la plaine.

Mais si prompts qu'eussent été ses mouvements, la balle de Rockwell avait été plus prompte encore; un homme de grande taille bondit hors du bosquet, et, après deux pas faits au hasard, tomba la face contre terre.

Par un élan naturel et irréfléchi, le major Spencer courut vers l'ennemi abattu, sans prendre garde aux cris de Mac', qui cherchait à le retenir. Deux flèches sifflèrent à ses oreilles; l'une d'elles, même, fit tomber sa toque écossaise, et quatre nègres fondirent sur lui comme des couguars.

Les rifleman firent feu sur les assaillants; mais aucune balle ne parut avoir touché son but; le major, seul contre quatre ennemis aussi agiles, courait risque d'être égorgé, avant que sa petite troupe l'eût rejoint.

Heureusement, Mac-Héron fit prodige avec ses grandes jambes. Vingt formidables enjambées le portèrent à côté de Spencer, et, quand les noirs arrivèrent, ils trouvèrent à qui parler: le grand bâton commença à tourbillonner avec de furieux sifflements; au milieu de la pénombre tracée par l'arme tournoyante, l'Irlandais, tantôt baissé jusqu'à terre, tantôt étiré sur la plus grande hauteur de sa taille, semblait un être fantastique, se rapetissant ou s'allongeant outre mesure, comme une vapeur pétée par le vent.

De son côté, le major, après avoir inutilement déchargé sa carabine, l'avait saisie par le canon pour s'en faire une massue.

Les nègres furent donc si rudement reçus que leur ardeur se ralentit un peu, ils reculèrent de quelques pas: ce court répit donna aux Anglais le temps d'arriver, et toute la petite troupe fondit avec fureur sur les sauvages.

Ceux-ci, contre leur habitude, se comportèrent en gens qui ne veulent ni attaquer, ni se sauver; ils se contentèrent de battre en retraite du côté de la forêt, opposant une résistance molle et indécise qui semblait n'avoir pour but que de prolonger la lutte.

Emportés par la chaleur de la poursuite, les Anglais et Mac' donnèrent dans le piège tendu par les noirs; ceux-ci les attirèrent ainsi jusque dans un taillis épais, où chaque mouvement était gêné par les branches entrelacées. Mais une fois au milieu du fourré, la scène changea de face: deux nouveaux assaillants se joignirent aux quatre premiers, escortés d'un énorme dogue, et tous ensemble se ruèrent comme des bêtes fauves sur la troupe blanche. Les Anglais poussèrent un hurrah! et, tête baissée, l'arme au poing, reçurent le choc avec ce courage qui fait du soldat un bloc qu'on brise, mais qu'on n'ébranle pas.

Mac-Héron, qu'on aurait cru animé du mouvement perpétuel, avait fauché si dru autour de lui, que le feuillage avait disparu et qu'au milieu d'une large place découverte, il continuait avec succès ses manœuvres furibondes. Un nègre s'était particulièrement attaché à lui, mais n'avait pu l'aborder; après avoir vainement tenté de le prendre par surprise, en faisant des bonds terribles ou en circulant rapidement autour de lui; le noir se jeta à plat ventre et se glissa comme une flèche jusqu'à ses pieds. C'était un demi-succès; cependant, il n'eut pas à s'en réjouir longtemps. Au moment où il étendait le bras pour couper le jarret à Mac-Héron, celui-ci s'enlevait à trois pieds du sol par une “volte” rapide, et retombait lourdement, le bâton dirigé en épieu sur les reins de son adversaire. Le coup fut foudroyant, car l'arme ferrée cassa en deux l'épine dorsale.

—Voilà un fameux “coup de bout”, murmura le brave Irlandais se félicitant lui-même; si Taral avait vu ça, il me “considérerait”... allons! à un autre maintenant!

Et il regarda autour de lui... Les Anglais luttaient corps à corps, enlacés dans une horrible étreinte avec leurs féroces antagonistes... Au moment où Mac-Héron jeta les yeux de ce côté, deux groupes de combattants tombèrent: les noirs seuls se relevèrent triomphants, le coutelas levé et fumant le sang.

—Bon débarras! pensa-t-il, je vais secouer la poussière sur le dos de ce grand diable qui serre de près le major... Il est gentil cet officier, je lui trouve de bonnes dispositions dans les poignets, seulement le “moulinet” est un peu mou... Hurrah! Votre Honneur! voilà Mac' d'Ardag. Hurrah! cria-t-il d'une voix de trompette.

Soudain il s'arrêta en équilibre sur un pied... Dans le lointain, une voix, deux voix bien connues semblaient répondre à la sienne comme un écho...

—Taral! Naïa!... dit-il, l'oreille tendue... ils appellent? Oui... ah! mort et misère! Arrouara!... Arrouara!... Il est là... il... il l'emporte... il l'enlève... me voilà, Na' ?... me voilà! fit l'Irlandais avec un rugissement sauvage.

Et il vola sur la savane, bondissant, s'enlevant à l'aide du bâton par-dessus les arbres, fauchant les bosquets, dévorant l'espace avec une rapidité de lévrier.

Il n'était que trop vrai: l'inférieur ravisseur, Arrouara, accompagné de deux noirs, était tombé à l'improviste sur le camp gardé par Taral seul... Pendant que ses deux acolytes attaquaient le Basque, il avait saisi Naïa, demi-morte, et s'enfuyait vers les fondrières maudites.

Taral avait reçu bravement le choc: mais il n'avait pu secourir la pauvre Naïa: il avait bien pris au cou ses deux adversaires, et, avec ses bras d'acier, les choquaient rudement crâne contre crâne... mais Arrouara fuyait...

—Ah! lâches!... ah! couleuvres! ah! singes!... ah! brigands! faisait-il à chaque coup... ont-ils la tête dure! Je ne les casserai donc pas, ces dégoûtantes coquilles noires... Haou! donc!... tu en tiens, toi... encore le coup de grâce! à l'autre, maintenant!... Pan!... pouf!... ça tombe comme un boeuf, fit-il avec un sourire de satisfaction, en voyant étendus par terre ses deux ennemis... mais vite, vite!... où est le voleur?...

Il se mit à le poursuivre, et, grâce à la vitesse du premier élan, gagna un peu d'avance; mais bientôt il s'aperçut avec désespoir que le sauvage était plus agile...

—Oh! dit-il, si Jocko était là, il l'atteindrait en trois bonds...

—Et moi donc?... fit une voix rauque à côté de lui...

Taral regarda, surpris; Mac' venait de passer comme un faucon en chasse, il était déjà loin devant; à chaque enjambée, il gagnait six pieds d'avance sur Arrouara.

—Voilà un homme!... murmura Taral avec une admiration profonde.

Taral continua de courir; mais sa vitesse était à celle de Mac' ce que le trottement d'un enfant est au vol foudroyant d'une locomotive.

Bientôt Mac' fut à portée de voix... Par inter-

valles des sons gutturaux s'échappaient de sa poitrine et arrivaient aux oreilles inquiètes d'Arrouara, pareils aux clameurs de l'aigle blanc qui, dit-on, glace d'effroi ses victimes, par avance, en fondant sur elles à tire d'ailes.

—Me voilà!... voilà!... voilà! voilà! rugissait Mac'.

Et chaque cri résonnait plus proche, chaque pas résonnait plus sonore... une sueur glacée sillonnait les membres verdâtres du ravisseur... ses bras tremblaient autour du corps inanimé de Naïa... ses jambes semblaient fléchir sous lui... Enfin, il sentit que l'Irlandais allait l'atteindre: il laissa tomber la jeune femme et, se redressant devant elle, il fit face à Mac-Héron, un pistolet double à chaque main.

L'Irlandais avançait toujours; Arrouara fit feu quatre fois: Mac-Héron chancela au dernier coup; la balle lui avait labouré le front: cependant, il ne s'arrêta qu'une seconde, et, essuyant le sang qui coulait sur ses yeux, il reprit son élan, et lui cria:

—Je me moque de tes balles... c'est à toi de mourir, loup des savanes... me voilà.

Arrouara recula derrière le corps de Naïa, tira de sa ceinture deux “cuchillos” empoisonnés, et prêt à frapper:

—Viens! dit-il avec un rire affreux, en aiguisant ses poignards... un pour elle! l'autre pour toi! la mort pour tous deux!...

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE Ier

“ENFANT! REVE ENCORE!”

Ainsi que nos lecteurs ont pu l'apprendre, par quelques fragments épars dans le récit qui précède, Mme de Reillère, après la mort de Tiboë, avait été surprise dans le bois, et emmenée prisonnière avec ses deux petites filles, par Castaing, le terrible mulâtre.

Après avoir inhumainement traîné ses malheureuses captives au travers des Montagnes-Noires, craignant la redoutable poursuite de Probado et de ses compagnons, le bandit féroce avait gagné les marais de Riquille, où ses victimes avaient été tour à tour portées, poussées, traînées au milieu de boues gluantes et fétides.

Là, comme le disait le nègre surpris par Probado près de la vallée “del Duende”, une horrible immolation avait eu lieu... horrible au point de révolter les hommes qui accompagnaient Castaing... Ce meurtre abominable commis sur sa fille aînée, la plus forte, la plus courageuse, avait anéanti Mme de Reillère, et l'avait jetée dans ce marasme profond où le corps et l'âme paraissent insensibles, comme frappés de mort.

Castaing s'était donné la joie cruelle de lui apprendre la perte de son mari: la pauvre jeune femme restait donc seule au monde, seule avec la petite Blanche... jusqu'à ce qu'un bûcher nouveau s'allumât aussi pour elle...

Il y a dans certaines scènes terribles, une sorte d'atmosphère brûlante qui mûrit l'âme, lui imprime un caractère mélancolique et grave, remarquable surtout chez les enfants.

La jeune fille qui restait à cette mère navrée, comme le dernier et frêle lien de tant d'affections brisées; cette enfant, naguère sans souci, sans pensées pour ainsi dire, était, depuis la mort de sa soeur, devenue sérieuse et réfléchie... vieillie par cette soudaine détresse, elle portait en traces profondes autour de ses yeux bleus, sur ses joues pâlies, les teintes sombres que le malheur étend sur le visage de ceux qui souffrent: une intelligence précoce se révélait dans son regard attristé, dans sa parole devenue lente et réfléchie.

Il y a peu de mères qui n'aient observé ce phénomène étrange: lorsque la mort approche, presque toujours, l'enfant qu'elle va saisir se transforme à ce moment suprême; dans sa voix, dans ses actions, dans ses discours il y a cette nuance douce et grave qui caractérise le vieillard: pour ceux qui le pleurent par avance, c'est un désespoir de plus de le voir si bon, si doux, si aimant... à l'heure où ils vont le perdre pour toujours...

Souvent aussi, une mère mourante, donnant à sa fille le baiser d'adieu, a recueilli sur les lèvres frémissantes de l'orpheline un de ces mots poignants et profonds, où se révèle une intelligence soudaine...

C'est que la mort et le malheur sont de grands maîtres!... c'est qu'ici-bas toute destinée doit s'accomplir suivant la loi de la Providence... Il y en a qui meurent “pleins de jours”, quoique bien jeunes, tandis que d'autres ont une “existence vide”, bien qu'ayant accumulé derrière eux de longues années...

(A suivre)



Influence des pierres précieuses

Incroyables sont les vertus secrètes superstitieusement attribuées aux pierres précieuses. Voici les plus connues, celles qui sont le plus généralement adoptées :

Une jeune femme qui porte une améthyste possède une amulette infailible contre la légèreté et les folies.

Un saphir la mettra à l'abri des solliciteurs et les adorateurs hypocrites, quelques habiles qu'ils soient.

Avec un rubis elle possède un charme contre le rhumatisme et les maladies héréditaires. En outre, le rubis, par une sorte de vivacité communicative, ajoute une séduction de plus au regard et aux manières. On peut le remplacer au besoin par l'escarboucle et le grenat, qui ont le même pouvoir.

La jeune femme qui porte une turquoise est par cela même assurée de garder son sang-froid en toute occasion. La jolie pierre bleue lui permettra de penser et de juger clairement et de rester calme dans les circonstances les plus critiques.



CHEZ LA SOMNAMBULE

— Si vous avez rêvé qu'on diminuait les impôts, c'est signe certain qu'on va les augmenter...

— Ah! bah! alors, quand on rêve qu'on les augmente?...

— C'est même signe.

Un spectre qui regarde passer un train

Il est des plaisanteries aussi vieilles que stupides, auxquelles leurs peu inventifs auteurs devraient bien renoncer s'ils ne veulent pas s'exposer à des regrets cuisants.

Témoin le fait suivant survenu il y a quelques mois en Espagne, sur la ligne de Séville à Cordoue.

Dans un compartiment étaient réunis quelques étudiants qui faisaient grand tapage, sans s'inquiéter du sommeil de leurs voisins encore endormis.

Un crâne, emporté d'un amphithéâtre, circulait de main en main, au milieu des quolibets et des rires.

Tout à coup, l'un d'eux s'avisa d'en faire une bien bonne aux voyageurs du coupé voisin.

Il planta le crâne au bout d'une canne, drapa autour une serviette, extraite d'une valise, et présenta cet épouvantail à la portière de ceux qu'il voulait mystifier.

Bien qu'il fit encore nuit, ceux-ci, dérangés par leurs turbulents compagnons, venaient de se réveiller, et l'impression dut être terrible.



Elle. — Avez-vous jamais pris part à un bal militaire?

Le vétéran. — Non, mademoiselle, mais une fois je me trouvai par force dans un de ces bals, et voilà comme j'en suis sorti.

Les émeraudes sont un précieux stimulant de l'ambition.

Un morceau de jade enchâssé dans le fermoir d'un bracelet met la malchance en fuite beaucoup mieux que la patte de lapin ou le fer à cheval.

Les personnes qui ont foi en la pierre de lune auront le don de plaire, et cette pierre merveilleuse leur montrera le monde et les choses sous les plus riantes couleurs.

Nos pères avaient une confiance particulière en cette pierre, qui guérissait l'épilepsie et la plupart des maladies nerveuses. Les auteurs anciens racontent que son pouvoir croît et décroît avec les phases de la lune.

La topaze dispose d'une puissance moins étendue: elle se borne à chasser l'humeur noire.

Quant à l'opale, on convient généralement qu'elle porte malheur; mais les gens très superstitieux, par crainte sans doute d'imiter le malfaisant génie enclos dans cette pierre maligne, emploient une formule beaucoup moins affirmative. Ils disent: "qu'elle ne porte pas chance!"

Le mort et les bourdons

Un journal de Louisville rapportait il y a quelques mois le curieux fait suivant:

On portait en terre le corps d'un fermier mort dans son domaine, situé aux portes de la ville.

De là au cimetière de Bradford, où devait avoir lieu l'inhumation, la distance est assez grande, et pendant le trajet un cheval du corbillard, faisant un écart, mit le pied sur un nid de bourdons.

Aussitôt ces insectes, rendus furieux, se jetèrent sur le cortège: le cocher du corbillard, assailli de partout, aveuglé, tomba en bas de son siège et prit la fuite.

La veuve, les parents et amis du défunt qui suivaient le corps, les uns à pied, les autres en voiture, furent attaqués ensuite et se débandèrent également.

Au bout de quelques minutes, il ne resta plus sur la route que le mort et les chevaux, qui ruaient, transpercés de toutes parts par les terribles aiguillons.

A la fin, ces animaux, affolés par la douleur, s'emballèrent et partirent, dispersant à travers champs couronnes, fleurs et emblèmes, mais traînant toujours le mort impassible dans sa boîte.

Ils allèrent culbuter le tout dans un fossé, lorsqu'on parvint à les arrêter à un mille de là.

Il fallut plus d'une heure pour remettre le corbillard sur la bonne voie.

Après quoi le cortège reconstitué continua sa route jusqu'au cimetière.

Leur rossignol

Dans une prison centrale, un des pensionnaires de l'endroit, s'adressant aux autres:

— Quel est votre oiseau favori?

Tous, comme un seul homme:

— Le "rossignol"!



LES CANDIDATS

— ...Amis! il y a deux choses auxquelles je tiens par-dessus tout: la première m'échappe en ce moment... quant à la seconde, je ne sais plus ce que c'est, mais j'y tiens encore plus qu'à la première!



L'Ecossois. — Bonjour, Pat, vous vous êtes fait raser? C'est avec peine que je vous ai reconnu tout d'abord.

L'Irlandais. — J'ai éprouvé la même sensation. Devant le miroir, j'ai eu peine à me reconnaître, et ne l'ai pu qu'à la voix.

A l'apparition de ce spectre ricanant contre la glace, une triple exclamation d'épouvante sortit du coupé. Puis, ce fut un silence lugubre.

Les auteurs de cette farce macabre, inquiets de ce mutisme, soupçonnèrent bien un peu qu'ils avaient dépassé la mesure. Toutefois, ils ne prévoyaient pas l'effrayant spectacle qui les attendait à Cordoue.

Des trois voyageurs occupant le coupé, une jeune dame était morte, une autre, plus âgée, se tordait par terre dans d'horribles convulsions.

Quant au troisième, un vieillard, il était devenu fou...

Nos joyeux étudiants allèrent sur-le-champ se constituer prisonniers et seront poursuivis pour homicide.

Mais leur condamnation, légère ou grave, ne rendra ni la vie, ni la raison aux victimes de cette lugubre plaisanterie.

L'air martial

Un Gascon disait: J'ai l'air si martial, que quand je me regarde dans un miroir, j'ai peur de moi-même.

POUR RIRE



Les deux nageurs

Un Gascon, plus gascon qu'un autre, était en Hollande au port de la Brille, prêt à s'embarquer dans un paquebot qui allait partir pour l'Angleterre. Il déposa dans le paquebot sa malle, qui était fort légère; il entra dans un cabaret pour se rafraîchir, et s'y arrêta trop, puisque le paquebot partit avec un vent favorable; il n'apprit l'embarquement qu'une demi-heure après. Il avait fait de grands projets de fortune qui devaient s'exécuter en Angleterre. Voilà le vent qui emporte ses espérances; mais il trouve le secret de renouer la partie; il fait son marché avec un patron, qui lui promet, à force de voile, d'atteindre le paquebot avec une barque plate et découverte. A peine fut-il en pleine mer, qu'une violente pluie le pénétra jusqu'à la moelle des os. Il essuya l'orage avec une constance plus que stoïque. Enfin, il atteignit le paquebot dans un temps obscur, il grimpa comme un écureuil.



Elle. — Mais, m'aimerez-vous quand je serai laide et vieille ?

— Lui. — Est-ce que je ne vous aime pas ?

reil. La barque disparut. Voici le compliment qu'il fit en entrant :

— Dieu vous garde, messieurs. Cadédis, il faut être bon nageur pour vous atteindre; quand vous auriez été à quatre lieues d'ici, vous ne m'auriez pas échappé, et je nageais dans cette confiance avec un esprit fort tranquille.

La hardiesse du Gascon, trempé d'eau, en imposa à tout le monde; on admira l'habileté d'un tel nageur. Un lord, qui était des passagers, se récria là-dessus; il se proposa de faire l'acquisition du personnage, pour le mettre aux prises avec le Maure d'un autre lord, qui passait pour le premier nageur du monde, et qui avait vaincu tous ceux qui avaient voulu lui disputer cette gloire. Ces sortes de divertissements donnent lieu, en Angleterre, à beaucoup de paris. Le Gascon s'engagea avec le lord, et fit sa condition avantageuse comme un homme qui avait plusieurs talents. Nommez une perfection qu'un Gascon n'ait point, ou qu'il ne s'attribue pas, je vous en défie; si vous en disconvenez, il vous persuadera en sa faveur, malgré vous et malgré la vérité elle-même, à laquelle il donnerait hardiment le démenti, quand elle viendrait en personne. Le lord fut à peine arrivé à Londres, qu'il défia le lord maître du Maure nageur; il fit un pari de mille guinées en faveur du Gascon, qui n'avait ja-



Dès que ce brave monsieur allume sa pipe, le bébé crie, la nourrice éternue et tout le monde est mal à l'aise. Qui donc inventera les fumivores pour pipes ?

mais mis le pied dans l'eau, pas même pour se baigner. Le jour est pris pour cette expédition; le Gascon est le trompette de la victoire, qu'il se flatte de remporter. Le voilà avec le Maure sur le bord de la Tamise, tous deux dans un équipage lesté, prêts à se jeter à l'eau. Le Gascon avait à côté de lui une petite caisse de liège, il la prit sous le bras. Le Maure lui demanda l'usage qu'il en voulait faire ?

— Sandis, dit-il, je suis homme de précaution.

Il ouvre la caisse, où il y avait plusieurs bouteilles de vin et force petit salé.

— Voyez-vous cela, poursuivit-il, si vous ne faites pas de provisions comme moi, vous courez risque de mourir de faim; savez-vous bien que je vous mène droit à Gibraltar ?

Le Maure le regarde alors; comme le Gascon lui parlait d'un ton résolu, qui semblait promettre qu'il tiendrait plus qu'il ne disait, il fut épouvanté, et dit à son maître :

— Je ne veux pas me compromettre avec cet homme-là; je me perdrais, ce serait fait de moi.

Cette opinion s'enracina tellement dans l'âme du Maure, qu'on ne la lui put jamais arracher. Il ne voulut point nager avec le Gascon, et laissa perdre le pari à son maître, de quelques reproches qu'il l'accablât.

Y eut-il jamais saillie de Gascon plus fanfaronne, et plus heureuse en même temps ?

Bien dit

Les juges de Toulouse ayant prononcé et fait exécuter une sentence de mort contre Calas, dont l'innocence semblait absolument démontrée, un jour, le président Lamoignon reprochait au "Capitou" le meurtre juridique dont lui et ses collègues s'étaient rendus coupables.

— Eh! monseigneur, dit le magistrat, il n'est si bon cheval qui ne bronche.

— Un cheval, soit! répliqua le président, mais toute une écurie!...



L'homme au complet moucheté. — Pour une fois j'ai mis dedans la Cie de chemin de fer.

L'homme au complet carreauté. — Comment ?

L'homme au complet moucheté. — J'ai acheté un billet de retour et... je ne m'en servirai pas.

Fonction de la vue et de l'ouïe

Un Québécois, qui se flattait d'avoir la vue extrêmement fine, marchait, à Montréal, dans la rue Notre-Dame, à côté d'un bon bourgeois de cette ville.

— Monsieur, lui dit-il, admirez la finesse de ma vue, je vois une mouche marcher au haut de la tour de l'église Notre-Dame.

— Je n'ai pas, lui dit le bourgeois sur-le-champ, la vue si fine que vous; mais en récompense, poursuivait-il, j'ai l'ouïe bien plus subtile, j'en suis sûr; car si je ne vois pas la mouche dont vous parlez, je l'entends marcher.

Logique

Premier gueux — Figure-toi que ce vieux grigou qui vient de passer, a eu le toupet de me dire que si je n'avais pas dépensé mon argent en boisson, j'aurais aujourd'hui une maison à moi !

Deuxième gueux — Et que lui as-tu répondu ?

Premier gueux — Je lui ai fait remarquer qu'une maison ça ne se boit pas.



Elle. — Vrai, mon ami, je ne pourrais me montrer en public dans le costume de ces actrices.

Lui. — Ma chère, je suis absolument de votre avis.

Le bourgeois et le gentilhomme

Il était dû à un gentilhomme de Guyenne un millier d'écus sur un bien qui était en décret, et qu'on vendait au profit des créanciers: son hypothèque était postérieure à celle d'un bourgeois.

Le jour qu'on distribua les deniers, le bourgeois passa pour deux mille écus avant le gentilhomme. Il est bien triste, dit celui-ci, qu'il faille qu'un homme comme moi cède le pas à la roture, et qu'avec cette préférence, ce bourgeois en ait deux fois autant. Peste de l'antidate !

Le mot pour rire

En cour d'assises :

Un chevalier du couteau est interrogé :

— Il paraît, lui dit le président, que vous tuez un homme avec une grande dextérité; vous donnez même, paraît-il, des leçons de coups de couteau et de pince-monseigneur à vos camarades.

Le prévenu, avec condescendance :

— Je me tiens à la disposition du tribunal.

Question de souliers

— Pourquoi, interroge le président, avez-vous dérobé ces vieux souliers ?

— C'est bien simple, répond le prévenu avec franchise... Je croyais qu'ils étaient neufs !

De-ci De-là

Un habitué et une habituée.

Deux époux viennent de convoler en justes noces dans un petit village d'Italie: le marié a soixante-neuf ans et la mariée soixante-dix ans.

Quelque pas banal, ce n'est pas encore le plus extraordinaire de l'histoire; mais le voilé: pour la vingt-septième fois, l'époux a promis aide et protection devant l'officier de l'état civil; il faut dire aussi que l'épouse fait ses vœux d'entière soumission pour la dix-neuvième fois. Ni l'un ni l'autre ne sont riches, attendu que leurs économies sont toutes passées en frais de noces et d'enterrements. La seule chose précieuse de la mariée est, on peut dire, sa collection de bouquets de mariée, qu'elle a religieusement conservés.

Si non e vero

Un médecin de Wertheim-sur-Mein rapporte le cas singulier d'une jeune fille de quatorze ans, qui, paralysée de tous ses membres, était parvenue à écrire et à couder avec la langue.

Elle nouait le fil, elle savait enfiler son aiguille, et taillait même les morceaux d'étoffe. Toujours avec sa langue, elle exécutait des travaux de broderie.

Ce phénomène — la langue féminine si utile! — ne vécut pas longtemps: cette jeune fille vient de mourir.

En tout cas, si l'histoire n'est pas vraie... il est trop tard pour vérifier qu'elle est fautive.

La punition des écoliers brésiliens.

Au Brésil, on ne connaît pas, comme moyen de pénitence pour les écoliers, le bonnet d'âne, si connu et si pratiqué autrefois en France, mais complètement tombé en désuétude: on corrige les élèves, au collège de Botoucaton, en leur attachant des cornes de boeuf sur la tête, ce qui, à l'humiliation de porter pareille coiffure, ajoute la peine corporelle; car, à choisir, le bonnet d'âne en usage autrefois en France, avait, au moins, l'avantage d'être léger.

Pour grandir.

Il y a, en Alsace, un vieux dicton qui dit que les pluies de mai font pousser les enfants comme elles font pousser les légumes.

Aussi, dès les premières pluies de ce mois, très attendu des gamins, voit-on des bandes d'enfants se promener sous l'ondée, en chantant à tue-tête:

"Pluie de mai, fais-moi pousser; je suis un tout petit bout d'homme, bon à mettre avec des chiffons; si je dois rester un tout petit bout d'homme, je préfère monter au ciel."

Le seul résultat que les mamans aient jamais constaté, c'est quelque bon rhume envoyé par Mai, mais l'usage subsiste toujours malgré cela.

Rivalité.

Un journal allemand rappelle que l'Angleterre fournissait, il y a dix ans, à peu près toutes les bicyclettes des citoyens suisses.

Et il publie les chiffres suivants, assez éloquentes par eux-mêmes pour se passer de commentaires: Pendant les cinq dernières années, la Suisse a acheté à l'étranger 74,500 bicyclettes; dans ce nombre, 49,500 ont été importées d'Allemagne, 12,500 de France, 6,000 des Etats-Unis, et 1,700 seulement d'Angleterre.

La musique mène à tout.

Les socialistes de Budapest ont la propagande ingénieuse. Transformés momentanément en chanteurs de cours, ils vont par la ville, de maison en maison, commencent par chanter, puis, entre deux couplets, font un discours en faveur du suffrage universel, invitant les citoyens à venir manifester devant la Chambre des députés.

Ils terminent par des chants et de la musique, et poursuivent cette tournée politique d'un nouveau genre; il parait, d'ailleurs, que, par cette façon d'opérer, ils font beaucoup de prosélytes. La musique mène à tout, même au socialisme.

La suppression de la friture... dans le téléphone.

Les abonnés du téléphone connaîtront peut-être un jour la joie de voir supprimer les malencontreuses et si insupportables "fritures", tant reprochées à ces demoiselles, qui ne s'en soucient pas plus, d'ailleurs.

Un jeune homme de San Francisco aurait résolu le problème de la téléphonie sans fil — la télégraphie n'a plus à faire la maligne!

La première expérience aurait été faite entre deux postes séparés par une distance de 1,000 verges. L'inventeur, placé devant l'appareil de l'un des deux postes, chanta cinq chansons qui furent assez distinctement entendues par les personnes qui se trouvaient dans l'autre poste.

35 o/o de Parisiens.

Quelle est la proportion des étrangers et des provinciaux à Paris?

La capitale compte près de 200,000 étrangers, tandis que Londres n'en compte que 95,000, Pétersbourg 23,000 et Berlin 18,000 seulement. Ce sont les Allemands qui, de tous les étrangers, sont à Paris les plus nombreux, 27,000; viennent ensuite les Suisses, 26,000; les Italiens, 21,000; les Belges, 12,000; les Anglais, 11,000; les Russes, 9,000.

Maintenant, dans le chiffre de la population de Paris, les originaires des départements entrent dans la proportion énorme de 1,394,333.

De sorte que les Parisiens de Paris ne sont guère représentés que dans la proportion de 35 p. c.

Fini, Franklin!

Tout passe, même le paratonnerre; le progrès l'a remplacé, et les architectes modernes se gardent bien d'en surcharger les nouvelles constructions.

Le paratonnerre a donc évolué, comme tout homme politique vraiment digne de ce nom. Il s'est lassé de la solitude; actuellement, il consiste en une série de bouquets de petites pointes longues comme de quelques pouces, en faisceaux, qui rappellent vaguement l'artichaut. On les place sur les arêtes vives des maisons, des fils les relient entre eux et descendent le long des gouttières. Toute chute de la foudre est donc infailliblement captée et entraînée au néant.

Et cependant, à l'heure actuelle, à Paris, rien que la visite et le nettoyage des paratonnerres des édifices municipaux coûtent, bon an mal an, 4,000 francs, dépensés en pure perte.

Oui, mais ils ont pour eux le suprême avantage d'être "officiels".

Patience et longueur... d'ongles.

Ne regardez pas pousser vos ongles, cela prouverait que vous êtes paresseux. Mais, sachez que, d'après un physiologiste — distingué, naturellement, — dans la période de cinq à trente ans, vos ongles poussent de plus d'un dixième de millimètre par jour. De trente à soixante ans, la croissance des ongles est moins active. Après soixante ans, la croissance se ralentit encore; à soixante-dix ou quatre-vingts ans, elle n'est plus que de six, cinq ou quatre centièmes de millimètre.

Ces petits chiffres attestent surtout la patience de l'observateur.

Les rats norvégiens.

Remarque assez bizarre faite par un officier anglais.

On sait que les rats passent pour être les plus sûrs propagateurs de la peste. D'après cet officier, le rat norvégien est réfractaire au fléau. En outre, il égorge volontiers les rats qui ne sont pas norvégiens.

De telle sorte qu'en employant le rat contre le rat, on prendrait une excellente mesure contre la diffusion de la peste.

Oui, mais ailleurs qu'au pays natal, le rat norvégien aurait-il les mêmes vertus? Il défend peut-être la conquête de "son" territoire, et, transplanté, il s'en... moquerait peut-être.

STATISTIQUE MACABRE

Sait-on quel est le pays où l'on assassine le plus?

D'après une statistique qui vient d'être établie aux Etats-Unis, ce serait ce pays même.

En l'an 1905, 9,212 personnes ont péri aux Etats-Unis par le poignard, le revolver, le poison, le casse-tête et autres ustensiles d'assassins. Cela représente l'effrayante proportion de 115 assassinats par million d'habitants.

En Europe, on tue moins. C'est ainsi qu'en Italie, le chiffre des assassinats s'élève à 105, en Angleterre à 27, en France à 19, en Allemagne à 13 par million d'habitants.

D'où vient cette supériorité macabre du côté de l'Amérique?

Les criminalistes du pays lui trouvent deux raisons:

1o On exécute trop peu aux Etats-Unis. En Angleterre, par exemple, un assassin sur quatre est livré au bourreau, tandis que sur les 9,212 assassins américains de 1905, 133 seulement ont été passés de vie à trépas;

2o On tolère trop le port du revolver aux Etats-Unis, d'où la manie de se servir de ce petit joujou de poche en guise d'argument décisif, de casser la tête d'un interlocuteur qui n'est pas de votre avis, comme on tue une mouche.

Cette statistique nous apporte cependant une nouvelle réconfortante: le hideux lynchage se fait plus rare chez nos voisins. En 1905, on n'a pendu haut et court ou grillé sur les bûchers, sans jugement préalable, que 66 individus, ce qui est le chiffre le plus bas qu'on connaisse depuis 21 ans.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

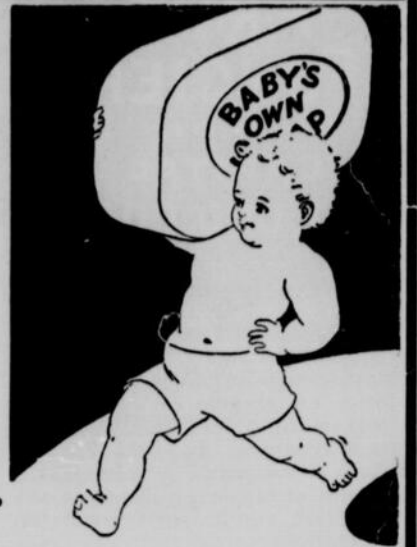
Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTE PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratuit) et envoyez 8c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

Regardez-vous dans votre Miroir



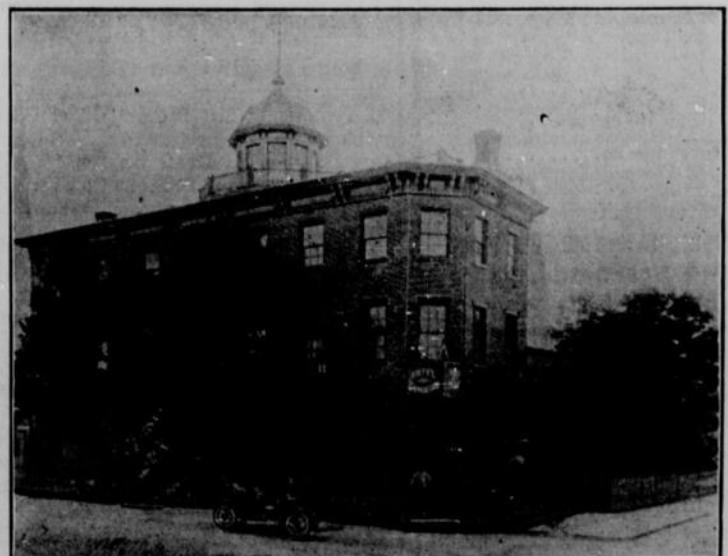
Votre peau est-elle aussi douce et aussi fraîche que vous la voulez? L'usage d'un savon impur contribue à rendre la peau dure et rude; au contraire le savon "Baby's Own Soap", le meilleur savon que l'on puisse faire, aidera beaucoup à rendre votre peau meilleure et à conserver votre teint frais. Son parfum délicieux et sa douceur en font le favori pour la Toilette.

Baby's Own Soap

ALBERT SOAPS MFRS. Limited

MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont JAMAIS TRADUITS.



HOTEL BEAULIEU

LE PLUS GRAND HOTEL DE LA VILLE
Près de la gare

ST-JEROME, QUE.

Très bonne place pour pension d'été. Deux concerts par semaine sur la grande véranda. :: Cuisine française. :: Bar de premier ordre.

Pour plus amples informations s'adresser à G. A. BEAULIEU, Propriétaire, St-Jérôme, Qué.

Calmez ces douleurs

Une seule application de
NERVOL

sera suffisante pour guérir
Maux de Dents,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciaticque, etc.

En vente chez tous les phar-
maciens. Expédié franc de
port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Bleury, Montréal

**PRÊT
FONCIER**
(LIMITE)
**CAPITAL
\$1,000,000.**

La responsabilité et la sécurité. — Lorsqu'une institution nouvelle sollicite le patronage du public, la première question qui se pose est celle de sa responsabilité et des garanties qu'elle offre à l'épargne. Le Prêt Foncier, Lté, est la compagnie la mieux favorisée sous ce rapport, d'abord par son organisation, ensuite par la nature de ses opérations.

Son organisation est appuyée sur un capital d'un million de piastres, ce qui en fait une compagnie dont la garantie vaut celle d'une banque d'un capital équivalent. Sur son capital, plus de \$600,000 sont actuellement souscrits — et la liste des actionnaires est adressée sur demande. Si l'on considère que la Banque d'Épargne de la Cité n'a que \$600,000 de versées sur son capital, on ne mettra plus en doute la stabilité du Prêt Foncier, Lté.

Les opérations sont celles d'une compagnie de prêt, plaçant de l'argent sur propriété. La propriété foncière étant la base de toutes garanties, c'est sans contredit le placement le plus sûr, et dans le cas du Prêt Foncier, on peut ajouter le plus profitable. Donc, sécurité absolue.

Nous prêtons à moins de 3 pour cent, et nous ne demandons qu'une garantie en argent d'un dixième avant de faire un prêt. Écrivez pour connaître notre système.

PRÊT FONCIER, Lté

107, St-Jacques, (Suite 10,) Montréal
P. BILAUDEAU, Gérant

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour \$1.00

H. ARDEL.....	Le Rêve de Suzy.....	1 vol.
J. THIERY.....	Châteaux de Cartes.....	1 "
J. de GASTYNE..	Mère Crucifiée.....	1 "
E. CAPENDU....	Le Capitaine Laches- naye.....	5 "
P. SALES.....	L'honneur du Mari.....	5 "
X. de MONTEPIN	La Femme Détective.....	5 "
C. GUEROUULT..	La Bourgeoise d'Anvers	
X. de MONTEPIN	Le Crime de la Poi- vrière.....	4 "
H. CONSCIENCE..	Guerre des Paysans.....	
P. FEVAL.....	Chouans et Bleus.....	
E. GABORIAU....	L'Affaire de la Ruede Provence.....	2 "
E. BERTHET....	Le Pacte de Famille.....	1 "
A. MATTHEY....	Vengeance Secrète.....	1 "
	Etc., Etc., Etc.	

LIBRAIRIE DÉOM FRÈRE
1877 Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

Etes-vous
satisfait
de votre

POELE?

Si non, profitez de notre vente à grande réduction et venez faire votre choix parmi la très grande variété de beaux poêles en fonte et en acier que nous avons en stock.

Derniers modèles. Styles artistiques.
Prix modiques.

T. Girard & Cie
929, Rue Ste-Catherine Est

Géographie illustrée du jeune âge

CANADA

36ème jour. — Depuis le poste du Cheval-Blanc, nous avons fait une courte étape, tantôt à pied, tantôt à dos de cheval. Nous sommes accompagnés de mineurs, et nous en rencontrons d'autres qui vont au sud. A midi, le lac Laberge, nommé d'après un explorateur canadien de ce nom, ici commence notre voyage en canot. Nous nous étions promis lors de notre départ de Montréal d'utiliser les moyens de locomotion les plus variés. Du wagon de chemin de fer au navire à vapeur, et du dos de cheval au canot, les appréciations sont appréciables. Les embarcations du lac ne sont pas d'écorce de bouleau, comme l'étaient celles de nos pères, les premiers colons du Canada; mais, construites en cèdre, leur forme est élégante et leur poids léger. Chaque esquif a une longueur de vingt pieds. Il porte dix d'entre nous et un poids égal de bagage. Dix passagers, c'est dix avirons. Dès que nous sommes sortis du lac, la rivière Lewis, dont le courant est parfois rapide, nous permet de filer cent milles en huit heures.



Une mine de la région du Klondyke

27ème jour. — Hier, le crépuscule nous a surpris en route. Il est imprudent de naviguer sur la Lewis, car, en plus d'un endroit, des roches à fleur d'eau menacent d'éventrer nos frêles embarcations. Nous avons passé la nuit sous la tente. Il y a beaucoup de montagnes ici. D'abord, à l'est de la chaîne des Pelly, et à l'ouest, bien loin, deux pics altiers et couverts de glaces. Ce sont le Saint-Elie, haut de 18,000 pieds, et le Logan, nommé d'après un savant de notre pays. Ce dernier dépasse le précédent de 1,500 pieds. Tous deux sont à la borne occidentale du Canada.

Si le Dominion finit juste derrière ces monts, la terre ferme se prolonge encore bien loin derrière eux. Ce pays s'appelle l'Alaska. Il comprend aussi la terre en dentelle, attachée à la côte nord-ouest de la Colombie-Anglaise, et que nous côtoyons encore il y a quatre jours.

Le territoire d'Alaska appartient aux Etats-Unis, qui l'ont acheté de la Russie. Le voyage s'est poursuivi sans incident notable.

38ème et 39ème jours. — Qu'il est agréable de voyager en canot, dans le Yukon! Mais il est si difficile de garder l'équilibre, afin de ne pas chavirer, qu'il faut atteindre Dawson, le terme de l'étape, avant de confier nos impressions au carnet de voyage.

40ème jour. — Plusieurs rivières, entre autres la MacMillan et la Stewart se joignent à la Sewes pour former le fleuve Yukon, qui, à Dawson, est comparable au Fraser. Leurs eaux sont claires et transparentes, parce qu'elles viennent des neiges qui séjournent au sommet des nombreuses montagnes du pays.

A plus d'une reprise il nous a fallu faire le portage de nos canots, à cause des rapides et des cascades qui sont échelonnés le long de notre route.

Enfin, voici Dawson, par le 139e parallèle ouest et la 64e latitude nord. Cette ville est bâtie sur la rive droite du fleuve Yukon, dont le cours est d'environ 800 milles. Elle n'est pas plus ancienne que la découverte des gisements d'or du Yukon, et, plus particulièrement, de la région du Klondyke.

La gloire d'avoir découvert et exploré les riches placers aurifères du Yukon revient à des Canadiens, et particulièrement à M. Pétrus Saint-Louis, natif de Saint-Eustache.

Partis de San Francisco vers 1880, ces hardis chercheurs d'or suivirent presque la

même voie que nous. "Malgré nos vêtements de fourrure, dit l'explorateur, vêtements endossés tant pour nous prémunir du froid que pour ne pas éveiller de soupçons sur le motif de notre départ, le voyage fut rude. Dès que nous fûmes sur terre, les souffrances ne firent que s'accroître, et, de prime abord, nous conclûmes que l'exploration était impossible et que le seul moyen de faire des recherches était de camper en un endroit favorable, de dégeler et de remuer le sol à l'intérieur du campement, et enfin, de faire le lavage des paillettes.

"Elles sont indescriptibles les difficultés que nous eûmes à surmonter, en travaillant le sol gelé à une profondeur qu'il nous fut impossible de préciser.

"Lorsque nous reprîmes la route de San Francisco, nous étions dénués de forces morales et physiques; en plus, convaincus qu'il y avait de l'or, — beaucoup, — mais qu'il y régnait un froid à tuer les loups."

Le chef-lieu du Yukon a une population d'environ 8,000 âmes. Elle était plus con-

sidérable en 1898, alors que de toutes parts on accourait, attiré par la soif de l'or. Dawson est une ville parfaitement organisée; elle a une police, des tribunaux, la poste et des ministres de culte. Archangel, en Russie, et Yakoutsk, en Sibérie, sont les seules autres villes policiées du monde qu'il y ait sous la même latitude.

41ème et 42ème jours. — A l'est de Dawson s'étend une région accidentée où de nombreux cours d'eau, descendant des montagnes, charrient de la poudre d'or: c'est le Klondyke, où, en 1900, on tirait de ce précieux métal pour 25 millions de dollars. La vie des mineurs est laborieuse et pénible; été comme hiver ils couchent sous la tente, et leurs travaux les exposent à plus d'un danger.



Police montée, du Yukon

Emportés par de petits chevaux sauvages, nous allons aujourd'hui vers l'est. Un type de la tribu des Loucheux nous guide dans ce sauvage pays.

Après avoir traversé plusieurs petites rivières, nous gravissons des montagnes élevées, à la fin du 42ème jour de notre voyage. Ce sont encore les Rocheuses. Examinons, à l'aide de la carte, cette gigantesque chaîne de montagnes jusqu'à la mer et à l'Alaska. Au nord de la 60e parallèle, c'est le Yukon, au sud, la Colombie-Anglaise. Leur superficie totale est d'environ 500,000 carrés. Le milieu de ces terres est formé de plateaux ayant jusqu'à 3,000 pieds d'altitude, arrosés par plusieurs lacs et rivières et couverts de forêts de très bon bois. Les animaux à fourrure y sont abondants, entre autres l'ours brun ou noir, la marthe, le lynx et le castor.

E. M.

Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
No. 2, " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés par
Express franc
de port sur re-
ception du prix



Brochure des-
criptive sur de-
mande.

The D. H. Hogg Co.

660, Rue Craig Ouest, — Montréal

EAU des CARMES BOYER

SOVERAINE

CONTRE:

Vertiges,
Maux de Tête,
Évanouissements,
Dysenterie,
Digestions pénibles,
Influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

Wilson's Invalids' Port

LE FAVORI
DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le
WILSON'S INVALIDS' PORT.

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le WILSON'S INVALIDS' PORT, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Orto et d'extraits d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Milton L. Hersey

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, \$1.00

Six bouteilles, \$5.00



Valant 50 cts,
pour 25 cts

Pour introduire mon nouveau catalogue illustré de mercerie pour hommes printemps et été 1906, j'envoie sur réception de 25c (en timbres, argent ou mandat-poste) 2 jolis mouchoirs, sole et fil, bord piqué, en couleur garantie qui ne change pas au lavage.

M. Beaupré, Dept.

1718, Rue Sainte-Catherine, MONTREAL

ETIQUETTE
UNION 10 TYPE
REGISTERED



REponses AUX CORRESPONDANTS

St P., La Patrie. — 1o Le jeune homme qui présente des demoiselles, soit à une réunion, soit à une seule personne, doit toujours les nommer par leur nom patronymique, c'est-à-dire, qu'on ne s'y trompe pas, le nom de famille: "Mademoiselle X..." Et si elles sont deux du même nom, alors, "Mademoiselle Blanche X..." et "Mademoiselle Rita X...". — 2o Il suffit d'une lettre de faire-part à la maîtresse de la maison ou au chef de la famille. Pas besoin d'envoyer à la même adresse autant de lettres qu'il y a de personnes. — 3o On invite un orchestre ou une fanfare simplement par une invitation générale — verbale ou écrite — adressée au chef de cet orchestre ou de cette fanfare.

Espérance. — 1o Oui, le noeud de ruban dans les cheveux s'assortit à la toilette. — 2o Certainement. — 3o Cela se fait. Moi, je ne l'approuve pas. — 4o Aux jarrettières, probablement. — 5o La mariée a le droit, certes, de reprendre son bouquet après la cérémonie: il est bien entendu que le vase posé tout près d'elle pour le recevoir n'est là que pour l'utilité du moment. C'est même le plus sûr de ses droits!

Janice. — 1o On ne plie pas sa serviette à la fin du dernier repas que l'on prend à une table étrangère. — 2o Il n'est pas de bon goût de plier une lettre autrement qu'en deux ou en quatre, le plus simplement qu'on peut suivant les dimensions de l'enveloppe. — 3o Un voile léger se porte en beaucoup de circonstances, même le soir: cela vous a un petit air toilette, et cela tient les cheveux en place. — 4o Oui, l'on doit envoyer au moins sa carte de visite en réponse à une lettre de faire-part. — 5o Non, il n'est pas d'usage de remercier ses hôtes après une soirée passée chez eux. Mais on leur adresse une petite phrase de reconnaissance: "Madame, votre réception a été charmante. Je m'y suis parfaitement divertie", ou quelque chose dans ce sens. — 6o "Up to date", c'est le "dernier cri" parisien. "Slow", dans le sens de lent à comprendre, se traduit par lent, lourd. Quel est ce bijou? Si vous m'en faisiez la description, je pourrais peut-être vous dire comment il s'appelle. — 7o Non, l'éventail n'est pas convenable, à l'église. Pour le temps qu'on y est, on doit pouvoir se priver de la douceur de s'éventiler. Ce mouvement est de nature à distraire nos voisins de leur prière. — 8o En France, les dames applaudissent; au Canada, ce fut longtemps considéré comme un manque d'étiquette, mais on le fait de plus en plus. — 9o On présente: Madame Une Telle, j'ai l'honneur de vous présenter Monsieur Z. — 10o Oui, le monsieur doit laisser à la dame la place du fond, sur la banquette d'un "char", comme dans un banc à l'église. — 11o Certainement, il ne faut pas que la musicienne au piano soit seule et tourne elle-même ses pages... à moins qu'elle n'en ait exprimé le désir. — 12o Ing. Col.

Nélida. — 1o Je regrette infiniment de ne pouvoir échanger de cartes postales avec vous, mais mon genre d'occupations s'y oppose.

Micheline. — 1o Vous n'avez pas eu tort de demander une lettre. Sa correspondance a peut-être été interrompue pour cause de maladie ou de voyage; attendez encore un peu avant de vous inquiéter. — 2o Non, si vous ne connaissez pas la tenue des livres; mais vous pouvez l'apprendre, c'est assez facile.

Feuille de rose. — 1o Si je vous accepte? mais avec le plus grand plaisir.

HELENE.

UNE POSTE SANS FACTEURS

Saint-Kilda est une île située au large de l'Ecosse, à 80 milles de la terre la plus rapprochée. Ses communications avec le monde extérieur sont aussi irrégulières que peu fréquentes. Deux ou trois fois par an, un vapeur vient y faire du négoce.

Ces pauvres gens ont un système étrange pour expédier leur correspondance en Ecosse. Les lettres sont enfermées dans une boîte de ferblanc accrochée à une outre fabriquée avec du cuir de boue et qui, hermétiquement close à l'aide d'un bouchon de bois, joue le rôle de bouée.

Une latte de bois est accrochée à ce bouchon; elle porte ces mots, gravés avec la

pointe d'un couteau: "Saint-Kilda Mail. Please open". Ce qu'on pourrait traduire ainsi: Poste de Saint-Kilda. Prière d'ouvrir.

Les courants ne sont pas toujours favorables. Une de ces "boîtes à lettres" fut jetée à la mer le 21 novembre dernier. Elle ne fut recueillie sur les côtes des îles Shetland qu le 20 janvier, soit deux mois moins un jour. Elle contenait trois lettres, huit cartes postales, et la valeur de l'affranchissement en menu monnaie.

Sur deux cartes, l'adresse avait été presque entièrement effacée par l'action de l'humidité.

Il est d'usage que le premier pêcheur écossais qui découvre la "bouée postale" fasse aussitôt parvenir le contenu au bureau de poste le plus voisin.

UN DEMENAGEMENT SUR L'EAU

On était déjà parvenu à changer de place des maisons entières sans les démolir, avec non seulement tous leurs meubles en place, mais encore tous leurs habitants.

Mais ce qu'on n'avait pas encore essayé vient d'être réalisé aux Etats-Unis, nous voulons parler du déménagement d'un sanatorium tout entier par voie d'eau. L'établissement, placé sur des rouleaux et conduit ainsi jusqu'à la baie de San Diego, au sud de la Californie, fut alors mis sur des chalands et transporté jusqu'à la ville de Coronado, située à une distance de 16 milles, puis remis en place à cet endroit.

LES ABEILLES ARTISTES

Que n'a-t-on pas écrit déjà sur le labeur incessant de cette travailleuse qu'est l'abeille?

La vie et l'aménagement des ruches ont été si souvent décrits qu'on ne saurait y revenir. Mais l'abeille n'est pas seulement une rude travailleuse; elle est artiste, ou du moins saurait l'être sous la direction habile d'un maître.

On peut amener ces bestioles à exécuter les dessins les plus difficiles, où elles viendront déposer le suc extrait des fleurs. Il suffit pour cela de placer des cadres spécialement désignés pour ces travaux et qu'on aura soin de disposer au-dessus des ruches.

Un apiculteur a eu l'idée d'agir ainsi et a obtenu des résultats fort curieux. Il est ainsi parvenu à faire couvrir à des abeilles, au moyen de leur cire, des mots entiers, dans des espaces préparés à l'avance pour servir de réceptif au miel. Des dessins ainsi tracés par lui ont été travaillés par les très curieuses petites bêtes, ces laborieux insectes qui, bourdonnants, butinent de fleur en fleur, jamais fatigués, toujours heureux.

Nous n'osons pas cependant engager nos lecteurs à essayer d'obtenir les mêmes résultats.

On connaît, en effet, les instincts belliqueux des abeilles et la violence des piqures qu'elles ne manquent pas de prodiguer aux indiscrets qui se risquent à les déranger dans leurs ruches sans avoir eu soin de prendre des mesures de précaution.

Heureux Enfin

SON MARI NE MOIT PLUS.
LE REMÈDE SANS GOUT "SAMARIA"
L'A GUÉRIT.



Cette dame écrit: "Pour la première fois depuis notre mariage je connais le bonheur et je suis contente; mon mari est guéri de son ivrognerie! Il y a quelques mois vous m'avez envoyé, à ma demande, un échantillon de votre Remède, et, à l'insu de mon mari, je lui ai fait prendre dans son thé et dans sa nourriture. Je me suis procuré ensuite un traitement complet et lui en ai donné régulièrement. L'effet fut merveilleux et je ne saurais trop vous remercier pour l'heureux changement qu'il a opéré dans notre foyer."

Paquets gratuits, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

Colonial House

Montréal

Département des envois
par la PostePRIME
OFFERTE

Pour tout achat de \$15.

Un abonnement à l'une des publications hebdomadaires suivantes:

Le Herald,
The World Wide,
Witness,
Le Cultivateur,
La Presse,
Le Canada,
L'Album Universel.

Pour tout achat de \$10.

Un abonnement à l'une des publications quotidiennes suivantes:

Le Herald,
Witness,
La Presse,
La Patrie,
Le Canada.

Pour tout achat de \$15.
Un abonnement à la

Gazette (quotidienne).

Ligne Spéciale
de Mouchoirs
en Toile, ourlés

Ourlet
de 1/4"
à 1/2"

\$1.50 la doz.
ou 2 pour 25c

Offre d'une grande prime

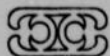
En outre des 5 pour cent d'escompte donnés sur toute vente au comptant, nous offrons une année d'abonnement à l'un quelconque des journaux dont on lira le titre ci-contre. Cette offre est faite à nos clients ruraux qui achètent chez nous par l'entremise de la poste à concurrence du montant spécifié, pourvu, bien entendu, que pendant l'année précédente ils n'aient pas été abonnés au journal choisi.

Liste des Départements

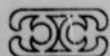
Gants, rubans, dentelles, indiennes, menus articles, étoffes à robes noires et de couleurs, cotons, toile, couvertures, châles et mantilles, couvrepieds, articles de mode, fourrures, soies, garnitures de robes, habits pour hommes, tapis, toiles cirées, bonnets pour la cuisine, articles de mode, échantillons de drapeaux, broderies, mouselines, livres et papeteries, articles pour hommes, argenteries, fournitures diverses, bottines, souliers et pantoufles, hardes faites, porcelaines, cristaux, coutellerie, rideaux, jouets, articles de sport, instruments d'optique, appareils électriques, tapisseries, chapeaux et casquettes, images et oeuvres d'art, machines à coudre, confiseries.

Echantillons envoyés gratuitement à n'importe quelle adresse, autant que possible; attention spéciale donnée aux envois par la poste.

Henry Morgan & Co.



Montréal



LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - *7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, 19.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., †10.00 a.m.
*4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m., †7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., - *7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, †10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, †9.40 a.m., *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, †8.55 a.m., †8.50 a.m., *2.00 p.m., *6.10 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.25 a.m., *5.15 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., *2.55 a.m., 12.20 p.m., 4.50 p.m., 15.35 p.m.
LABELLÉ, †8.00 a.m., †6.40 p.m.

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches et mardi et jeudi seulement. - (Lundi et mardi) Quotidien excepté le samedi. - (Samedi) Quotidien.

A. E. J. ANDERSON, agent général pour la ville, au bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, vis-à-vis du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur chemins de fer l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

PART DE LA GARE BONAVENTURE

"International Limited"

LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE
TRAIN DU CANADA

Tous les jours à 9 a. m., Arr. Toronto à 4.30 p. m., Hamilton 5.30 p. m., Niagara Falls, Ont., à 10.15 p. m., Buffalo, 11.15 p. m., London, 7.43 p. m., 1^{re} train, 9.45 p. m., Chicago, 7.42 a. m.

CAFÉ ÉLÉGANT SUR LE TRAIN

Montréal et New-York

LA LIGNE LA PLUS COURTE,
SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour—le dimanche excepté, aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours, aller et retour.

Part de Montréal *8.45 a.m., †11.10 a.m., *7.40 p.m.
Arrive à New-York †8.00 p.m., †10 p.m., *7.17 a.m.

* Tous les jours. † Tous les jours, dimanches exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m., les jours de semaine, 4.10 p.m., tous les jours.
ARRIVE à OTTAWA à 11.40 a.m., les jours de semaine et 7.10 p.m., tous les jours.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.



La Truite mord

bien au

LAC ECORCE

et autres lacs sur la division de Montfort du chemin de fer

GRAND NORD DU CANADA

Pour horaires et autres informations s'adresser à GUY TOMBS, Agent général des passagers, Edifice de la Banque Impériale, angle McGill et St-Jacques.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8.20 A.M. tous les jours. Pour tous les points de Montagnes Adirondack, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New York et tous les points du Sud.
7.00 P.M. tous les jours.
8.20 A.M. excepté le dimanche.
10.20 A.M. excepté le sam. et dim.
1.35 P.M. le samedi seulement.
5.10 P.M. excepté le dimanche.
7.00 P.M. tous les jours.
9.45 A.M. Dim. seulement.

Pour billets, horaires, accommodation de char Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HEBERT, F. E. BARBOUR,
Agent local pour la vente des billets Agent général

A propos de Sport

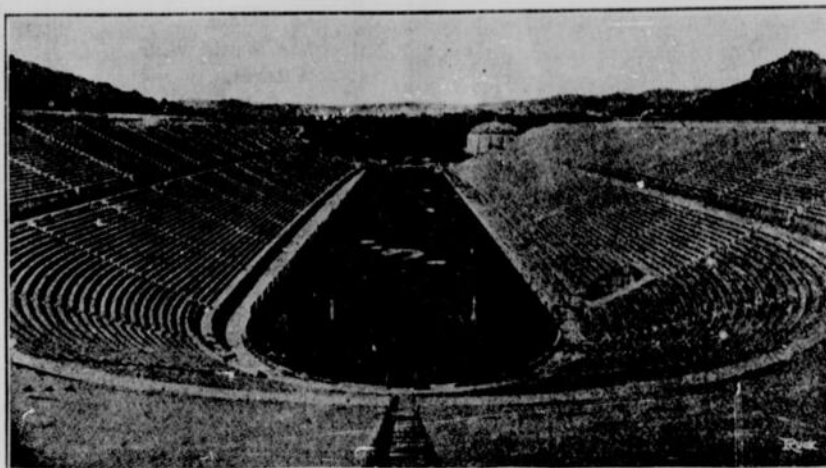
LES JEUX OLYMPIQUES

L'origine de ces jeux magnifiques que l'on a célébrés avec tant d'éclat cette année, à Athènes, remonte aux temps les plus éloignés. Dans l'ancienne Grèce, ces jeux avaient lieu tous les quatre ans en l'honneur de Zeus Olympien, dans l'enceinte sacrée d'Olympie, d'où ils tirent leur nom. Ces jeux, institués, selon la légende, par Héraklès, furent, après une longue interruption, rétablis d'après les conseils de Lycurgue, par le roi Iphitos; mais c'est seulement avec la première olympiade (776 av. J.-C.) que les jeux olympiques deviennent une réalité historique. Depuis cette époque jusqu'à la fin du IV^e siècle de notre ère, pendant près de douze siècles, ils furent célébrés très régulièrement. Ces jeux avaient lieu chaque cinquième année, à la nouvelle lune qui précédait le solstice d'été, c'est-à-dire vers la fin de

l'été, car toutes les nations avaient été invitées à y prendre part. Le succès dépassa toute attente. Et l'année 1906 fut fixée pour la deuxième célébration.

Les athlètes de toutes les nations attendaient 1906 avec impatience. Tous brûlaient du désir de se rendre à Athènes, disputer, à plus de deux mille ans de distance, ces couronnes de lauriers que Pindare en les touchant de sa lyre a faites immortelles. Aussi, cette grandiose manifestation sportive internationale eut-elle, cette année, le plus grand succès. Elle dura dix jours, du 22 avril au 2 mai, et attira plus de 800 concurrents.

L'Angleterre, la Grèce et la Suisse y avaient des équipes superbes. Mais ce sont sans contredit les Américains qui possédaient la plus forte. Ils gagnèrent 75½ points, plus du double de l'Angleterre, qui vint en seconde position avec 36. La Grèce



Le Stade olympique. — L'immense enceinte, où des milliers de spectateurs peuvent trouver place, paraît ne pas avoir souffert depuis vingt-cinq siècles, et telle qu'elle apparaissait aux Hellènes du temps de Périclès, elle se présente aux regards du voyageur qui évoque, devant ces gradins réédifiés, les héroïques spectacles d'autrefois.

juin ou le commencement de juillet. Ils étaient l'occasion d'une trêve sacrée, qui s'imposait à tous les peuples grecs, et pendant laquelle on suspendait toutes les hostilités. La grande fête olympique, considérée par tous les Grecs comme leur grande fête nationale, avait à leurs yeux tant d'importance que, depuis le III^e siècle avant notre ère, on ne compta plus guère les années que par olympiades.

Mais Rome vint gâcher ces splendides manifestations et compromettre le héros grec au profit de l'athlète du cirque. Toute tournée vers l'idée de l'utilité qui conduit directement aux "spécialisations". Elle fit du héros olympien un professionnel d'hippodrome, gladiateur ou autre, un homme sans culture, sans intelligence, une

ent 27½; la Suisse, 26; la Hongrie, 13; l'Autriche, 12; l'Allemagne, 7½, la Finlande, 6; la France, 5½; le Canada, 5; l'Italie, 3; la Belgique, 1.

Et, vraiment, les jeunes Américains accomplirent des prouesses merveilleuses. Il est d'usage, aux jeux olympiques, que chaque fois qu'un vainqueur d'épreuve est proclamé par le Directeur des Jeux, on élève au sommet d'un mât ses couleurs nationales. Grâce à cette glorieuse phalange d'athlètes, le drapeau étoilé ne descendait de la perche que pour l'escalader aussitôt. Si bien, qu'à la fin, il y avait dans l'assistance des murmures. En vérité, des gens criaient à l'acéapement.

Si nous pouvons nous réjouir, nous, Canadiens, des victoires de nos voisins, combien ne le devons-nous pas plus du triomphe de l'un des nôtres, le seul qui se soit rendu à Athènes pour la circonstance.

Ce succès doit d'autant plus faire honneur aux Canadiens que cet événement était regardé en Grèce comme le plus important de tous les jeux olympiques. Les Américains, aussi bien que les Grecs, anticipaient ce triomphe, et étaient même assurés de l'obtenir envers et contre tous. Mais ce fut M. William Sterling, de Hamilton, Ont., qui l'obtint, sur 83 concurrents, et au milieu de plus de 200,000 spectateurs.

Les concurrents partirent en rang, un officier à cheval battant la marche avec chronomètre en mains. Au 10^{ème} mille, Frank, l'Américain, prit le devant, suivi par le Bohémien, Brensloyman. Au 16^{ème} mille, Frank était encore en tête. Au 20^{ème} mille, Blake, l'Anglais, avait pris les devants, suivi par Frank et Sherring. Celui-ci gagnait cependant sans cesse du terrain. Au 23^{ème} mille, Blake battait la marche, suivi par Sherring. Quelques minutes après, le Canadien était en tête, et, conservant une allure rapide, laissait en arrière ses concurrents, qui faiblissaient. Quelques centaines de verges avant l'arrivée, Swanburg et Frank suivaient de près Sherring. Un coup de canon annonça enfin l'arrivée du champion. Swanburg était second et Frank, l'Américain, troisième.

Les dédaigneux que les sports virils laissent indifférents n'attachent aucune importance à cette victoire d'un coureur canadien. Cependant, les résultats de cette course ne peuvent manquer d'être considérables pour le pays du vainqueur.

En portant aux quatre coins de la terre la nouvelle que la course de Marathon a été gagnée par un Canadien, le télégraphe attirera l'attention des peuples sur le Canada. On se renseignera sur ce pays qui produit des athlètes; sur ses ressources,

Tel. Est **GIRARDOT** Restaurateur Français
2224 **DINER ET SOUPER 35c**
ESCAROTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

Médailles

Or, argent ou bronze



ET

Insignes

pour Collèges, Couvents,
Clubs, etc.

Nous sommes des spécialistes en Médailles et Insignes. Notre nouveau CATALOGUE est offert gratis. Demandez-le.

Caron Frères,
157, Craig O., - Montréal

DEMANDEZ

L'EMPOIS JAPONAIS

IL DONNE SATISFACTION



Ce n'est pas une imitation, mais un nouveau produit résultant du progrès de la science, c'est-à-dire un produit de qualité absolument supérieure.

Un produit
parfait

Demandez-le à votre épicer et exigez qu'il vous le fournisse.

L'EMPOIS JAPONAIS

Est en vente chez tous les épiciers

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR
FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES
d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell
MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame
(2 portes de la cote St-Lambert)





La Créole
LE MEILLEUR DES
CAFÉS D'HAÏTI

Comme nous désirons vous faire goûter ce nectar des Antilles, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant de livre, sur réception de 10 cts et le nom de votre épicer.

AUGUSTIN COMTE & CIE
442, Rue St-Paul Montréal

ses mœurs, son gouvernement, son avenir, et de cette curiosité naturelle, le Canada ne peut manquer de profiter.

Les jeux olympiques de 1906 se sont officiellement terminés le 2 mai, alors que le roi de Grèce couronna solennellement tous les vainqueurs des concours athlétiques.

Il y avait une foule immense assemblée dans le stadium pour être témoin de cette cérémonie solennelle.

Les Américains reçurent beaucoup de félicitations, mais le grand vainqueur de la course de Marathon fut sans contredit celui qui obtint le plus de succès, au point de vue de l'ovation faite aux concurrents.

Le roi, accompagné de la princesse Olga, après l'avoir félicité chaleureusement, lui présentèrent une superbe statue en marbre représentant Athènes. Sherring se retira tout couvert de fleurs aux applaudissements frénétiques de la foule. Après la présentation des cadeaux par le roi, le conseil de ville d'Athènes lui conféra certains titres et lui présenta le 173ème bouquet qu'il recevait.

Pour continuer la coutume ancienne, le roi donna, le soir, un grand banquet auquel assistaient 400 convives, comprenant les délégués étrangers, les membres du comité athlétique, les juges, les hauts personnages et les vainqueurs.

Maintenant tout est fini. Les athlètes quittent la Grèce pour rentrer dans leur patrie, où on leur prépare des honneurs nouveaux et des réceptions magnifiques.

* * *

La revue militaire est toujours un des numéros du programme de la visite des hauts personnages royaux. Aussi, une grande parade était organisée pour le jour de l'arrivée de Son Altesse Royale le prince de Connaught. Les cadets du Mont Saint-Louis et les cadets écossais, formant en tout 500 "hommes", sous le commandement du major Meighen et du capitaine Jodoin, du 65ème régiment, exécutèrent, sur le Champ-de-Mars, une série de brillantes manœuvres, en présence du prince et de son entourage, et aux acclamations d'une foule de plus de 20,000 personnes.

La merveilleuse tenue de ces gentils petits soldats et leur étonnante habileté parurent beaucoup intéresser le prince, et il leur adressa de chaleureuses félicitations.

Puis, immédiatement la revue finie, commença une parade de pompiers. Cent quarante hommes et quatre-vingt-dix chevaux y prirent part. Son Altesse accueillit avec admiration le long défilé de véhicules superbes, dévidoirs, échelles, pompes à vapeur, fourgons de sauvetage, tours d'eau, etc.

Le concours hippique.

Le concours hippique, plus généralement connu sous le nom de "Horse show", tenu la semaine dernière à l'Arena, a obtenu le plus grand succès. La présence du prince Arthur, la première journée, a donné au concours un lustre exceptionnel et une importance remarquable. Cet événement sportif obtint peut-être encore plus que les années dernières ce caractère fashionable et mondain qui lui est propre. Toute la société élégante de Montréal se rendit là. Malgré le temps maussade, pluvieux et froid que nous avons eu toute la semaine dernière, aucun des précédents concours n'attira des foules aussi nombreuses.

L'Arena avait gardé pour la circonstance la jolie décoration de l'exposition d'automobiles. Elles étaient d'une simplicité charmante qui a beaucoup plu. Des draperies blanches et jaunes s'étendaient sur toute la largeur de l'immense édifice et en dissimulaient l'armature métallique. D'autres tentures blanches et violettes recouvraient la façade des loges.

On voit parader les plus beaux équipages, puis les meilleurs chevaux sauteurs viennent exécuter des sauts incroyables. On voit ensuite d'énormes chevaux de travail traîner d'énormes voitures. Paraissent ensuite des amazones, des chevaliers, des attelages en tandem.

Les attractions de ces concours sont de toute beauté.

Tous ceux qui ont vu le concours cette année s'accordent à dire que le septième concours hippique a été le plus brillant que nous ayons vu depuis l'établissement de cette institution à Montréal.

UN SPORT.

MM. Fetherstonhaugh & Company, sollicitateurs de brevets, édifices Canada Life, Montréal, publient la liste suivante des brevets récemment obtenus par leur intermédiaire :

Canada. — W. A. Hunter, procédé pour convertir la fonte en acier ou en fer malléable. — H. F. Bowser, boîtes pour charbon et le bois pour allumer les poêles. — F. Croelman, appareil d'alarme pour bouées à cloche. — W. H. Russell, coussinets à billes. — Frank Cotton, four à reverber. — Charles Pickard, boîtes de sûreté pour allumettes.

Angleterre. — W. H. Russell. — Levier hydraulique.

Italie. — W. H. Russell. — Coussinets à billes.

Grandes Réductions

...dans les...

Costumes de Printemps

Notre inventaire terminé, nous constatons qu'il nous reste 195 Costumes, qu'il nous faut écouler le plus tôt possible, pour faire place à nos marchandises d'été.

En conséquence, nous accorderons des

Réductions considérables dans notre Département de Costumes du Printemps

Nos prix étant marqués en chiffres, et comme il est bien connu que nous n'avons qu'un prix, le public sera parfaitement en mesure de se rendre compte de la réduction réelle que nous accordons.

Ces Costumes sont en Drap Vénitien, Panama, Cachemire et Estamine, dans les couleurs les plus nouvelles, telles que bleu Alice, réséda, gris, mauve, bleu cadet, grenat, Vienna rose, "Navy" et noir. Ils proviennent de notre manufacture et des meilleures maisons de New-York.

Vous pourrez juger par les prix ci-dessous de l'importance qu'il y a pour vous, mesdames, d'assister à cette vente, où vous pourrez acheter un

Élégant Costume à prix extrêmement bas

Prix actuel	Réd.
\$15.75	\$11.75
" \$16.75	" \$12.98
" \$19.50	" \$14.78
" \$21.50	" \$16.98
" \$22.50	" \$17.00
" \$24.50	" \$19.60
" \$27.50	" \$21.67
" \$32.50	" \$22.79
" \$34.50	" \$22.98



Rendez-vous donc de bonne heure pour avoir le premier choix

P. Lafrance & Cie

Boulevard Saint-Laurent

Coin Dorchester



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,

221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

Complet, \$10.00

Fait sur commande

Pantalons, \$3.00

Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez économiser au moins \$10.00, écrivez immédiatement pour avoir des échantillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés.

Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 364 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 302 rue Ste-Catherine Est.

Montréal Custom Tailoring Co

Main 2004 Est 3311



Lunettes et Lorgnons



ajustés à votre vue—L'examen et l'essai sont gratuits.—Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECALE & CIE, Bijoutiers et Opticiens
1467, Ste-Catherine, 2ième porte de la rue Montcalm



LA CURE DU DR CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TÊTE, NEURALGIE, RHUMATISME, Etc.
EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la malle.
CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.



Il doit y avoir quelque avantage, 300,000 personnes emploient le clavographe

Smith's Premier

WM. HALL & CIE, 1822 rue NOTRE-DAME
Telephone Main 212

Poudre à Laver Chinoise

EST LA MEILLEURE POUDRE SUR LE MARCHÉ. DOUCE AUX MAINS. MOUSSEUSE, ELLE NETTOIE PARFAITEMENT et PARFUME le LINGE

ESSAYEZ-LA

Vous pouvez vous procurer une boîte d'une livre chez n'importe quel épicer pour 5 cts en présentant le coupon ci-joint.



CHINESE WASHING POWDER

FAIT LE LAVAGE

CE COUPON VAUT 5 CENTS
CE COUPON ET 5 CENTS VOUS DONNE DROIT A UN PAQUET DE 1 LIVRE A 10 CTS SI PRÉSENTÉ A VOTRE ÉPICIER

DANS LE MONDE DE LA MUSIQUE

Cette semaine, n'ayant rien de tout à fait spécial à vous signaler dans le monde musical, et mon ami Jean Portal, le très estimé collaborateur de cette revue, qui, par parenthèse, est un excellent musicien, nous ayant fait tenir le très intéressant article ci-après, je lui cède aujourd'hui ces colonnes, certain, ami lecteur, que vous ne perdrez rien au change, bien au contraire.

P. d'E.

LA VIE DU MUSICIEN

Comme la plupart des carrières dites libérales, ainsi dénommées sans doute parce qu'elles sont plus assujettissantes et moins lucratives que les autres, celle du musicien est, la plupart du temps, fort injustement jugée par la grande masse du public. L'on n'en voit en général que le côté séduisant, brillant, le panache, la gloire, l'enivrement des braves enthousiastes; parfois aussi, quoique plus rarement, l'on apprécie, non sans un soupire de regret, les fantastiques fortunes qu'en quelques années pourront amasser les privilégiés de l'art divin entre tous. C'est oublier trop volontiers les revers de la médaille, revers, hélas! d'un réalisme angoissant et que seuls connaissent ceux qui ont parcouru dans toutes ses étapes la voie pénible et ardue qu'ils pensaient devoir promptement les conduire au succès et à la richesse.

Ce n'est pas une vaine dissertation philosophique que nous voulons entamer en écrivant ces quelques lignes. Notre seul but est de faire connaître, d'une manière aussi précise que possible, avec chiffres et exemples à l'appui, la condition exacte du musicien en général, et plus particulièrement celle des professionnels dans notre bonne ville de Montréal.

Quelles ressources s'offrent à l'artiste qui, sans prétendre aux privilèges des princes de la musique, désire simplement gagner honorablement son existence quotidienne et s'assurer une modeste aisance pour ses vieux jours?

Elles sont multiples. Nous avons d'abord, pour les tout modestes débutants, aussi pour les "musicâtres" plus souvent gonflés de toupet que de science, les séances prolongées d'élucubrations bizarres dans les établissements d'"ice cream" ou dans les bars de nuit, sur les quais. Le salaire n'y est guère élevé, et les infortunés qui se livrent à la tâche pénible de faire subir quotidiennement à un clavier les derniers outrages durant quatre heures d'horloge, reçoivent une haute paie qui varie de trois à cinq dollars par semaine.

Les petites soirées privées et les sauteries de famille sont un peu plus lucratives, mais exigent aussi une science ou plutôt une routine plus approfondie. De même pour les sorties de "bandes", les enterrements, les réjouissances publiques, celles-là réservées à des musiciens en général assez expérimentés, et qui peuvent rapporter de 2 dollars et demi à 5 ou 6 dollars et même davantage par séance.

Mais tout cela rentre dans la catégorie des ressources irrégulières et imprévues, qui ne peuvent qu'augmenter dans une faible mesure l'actif budgétaire du professionnel.

Parlons maintenant des orchestres de théâtre, plus sérieux et généralement très recherchés par tous ceux qui désirent une situation assurée pendant la presque totalité de l'année. Les salaires moyens dans les théâtres de Montréal sont de treize à quatorze dollars par semaine. Celui des chefs d'orchestre varie de 20 à 30 dollars mais ils sont tenus de fournir la musique nécessaire.

Ces chiffres peuvent paraître suffisamment élevés, mais il ne faut pas oublier que dans la plupart des théâtres, il y a deux représentations par jour, ce qui représente de six à huit heures d'internement dans une atmosphère généralement viciée surchauffée, énervante, agrémentée en guise de bon soleil des jets aveuglants de lumière électrique et des myriades de lampes incandescentes qui brûlent les paupières. Ajoutez à cela l'impossibilité, à part le dimanche soir, de pouvoir goûter un repos pourtant bien mérité avant minuit et souvent plus tard. Ce sont là des désagréments, presque des souffrances, qui, jointes au travail de l'exécution, toujours pénible et nécessitant une attention continue de tous les instants, qui justifieraient amplement pour le musicien une situation financière plus élevée encore que celle qui lui est présentement octroyée.

Passons rapidement sur la série des "jobs" variés, tels que les concerts symphoniques, la musique d'église pour les grandes cérémonies, etc., etc., et arrivons à la catégorie des compositeurs, virtuoses et autres gros bonnets de la famille. Ici la discrétion la plus complète s'impose, car vis-à-vis de ces artistes convaincus, profondément amoureux de leur carrière, qui souvent, trop souvent même, oublient le côté pratique pour ne voir dans leur tra-

vail qu'un moyen de réaliser leur sublime rêve de grandeur et de poésie, tout détail matériel sur leurs conditions d'existence serait une injure à la beauté de leur désintéressement. Et certes, il n'en manque guère dans notre cher Canada de ces vaillants pionniers de l'art pour l'art, les Constant, les Emiliano-Renaud, les Lavallée-Smith, les Desève, les Couture, les Letondal, et tant d'autres qui sont l'honneur et l'espérance de notre jeune pays.

Mais il nous faut rentrer dans l'étude pratique de la condition moyenne du musicien. Nous avons vu quelles étaient ses principales ressources, (à dessein nous avons passé sous silence la question des "leçons", d'un rapport généralement assez faible et très irrégulier).

Voyons maintenant quelles sont ses dépenses courantes et aussi ce qu'il lui en a coûté pour acquérir la science nécessaire à l'obtention d'une place honorable.

D'abord, il y a le prix d'achat de l'instrument: ce n'est pas une mince affaire. Un piano moyen coûte 300 dollars, un violon suffisant, 50 dollars; une contrebasse à cordes avec son archet et sa caisse vaut 150 dollars; une paire de clarinettes, 100 dollars; un cornet à pistons, 75; un trombone, 95; un jeu complet de grosse et petite caisse, cymbales et tous les accessoires, près de 300, etc., etc.

Puis nous devons compter avec l'entretien des dits instruments, accordages de pianos, cordes de violons et de basses, peaux de tambours, anches de clarinettes, soit une moyenne l'un dans l'autre de huit à dix dollars par an. Ajoutez enfin la durée considérable de l'apprentissage, qui, pour tous, sauf pour la caisse, est d'un maximum cinq années avant d'obtenir un résultat vraiment satisfaisant; l'achat de la musique et des méthodes nécessaires; les cachets aux professeurs particuliers ou des conservatoires; la nécessité pour le musicien d'être toujours correctement vêtu et confortablement logé, s'il veut recevoir des élèves à domicile, et mille autres détails d'une importance extrême pour la bonne réussite de son travail et qui le mettent dans un état d'infirmité manifeste vis-à-vis de l'ouvrier, le plus souvent mieux rétribué que lui et qui n'est pas entraîné à des dépenses aussi considérables.

Comme on le voit, la condition de l'artiste qui veut, dans notre pays, vivre uniquement de la musique, est assez peu enviable. Aussi, la plupart d'entre eux y adjoignent d'autres occupations, comptables, employés de commerce, etc., ou même, quand ils en ont la possibilité, se montent un petit magasin quelconque qui vient apporter un précieux appoint à leur maigre budget. L'on a dit maintes fois que la littérature ne nourrissait pas son homme. Si tant est que la musique puisse le faire, soyez certains qu'elle le nourrit plutôt mal, et que, plus souvent qu'à son tour, le pauvre artiste doit, tout comme un simple amoureux espagnol, déjeuner d'une cigarette et souper d'une sérénade.

JEAN PORTAL.



Le ministère des Travaux publics recevra jusqu'à samedi, 26 mai 1906, inclusivement, des soumissions pour la construction d'un édifice pour Bureau de Poste, à Nicolet, Qué., lesquelles devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour Bureau de Poste à Nicolet, Qué."

On peut consulter les plans et devis et se procurer des formules de soumission au ministère des Travaux publics, et au bureau du maître de poste de Nicolet.

Les soumissions devront être libellées sur les imprimés que le ministère fournit à cette fin, et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque égal à dix pour cent (10 p. c.) du montant de la soumission, à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

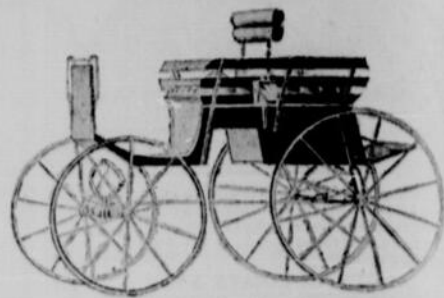
Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
FRED. GELINAS, Sec.
Ministère des Travaux publics.
Ottawa, 4 mai 1906.

N. B. — Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.

Une Voiture Élégante et Confortable

CETTE voiture est, dans son genre de carrosserie, ce qu'il y a de plus récent et de mieux. Sa qualité offre tout ce que le génie, un grand capital et des facilités sans rivales, guidés par l'expérience de près d'un demi-siècle, peuvent produire. C'est pourquoi elle peut servir longtemps, même employée sans qu'on en prenne grand soin. Quant au dessin de ces voitures, c'est une révélation comme conception artistique, tandis que leurs accessoires donnent tout le confort voulu. — Si vous vous proposez l'achat d'une voiture,



Ecrivez pour notre Catalogue Illustré, il est Gratuit

R. J. LATIMER & CIE, 21, Rue Saint - Antoine, Montréal

La meilleure valeur pour le prix

C'est ce que nous vous offrons dans notre assortiment d'épicerie extra choix. Si vous ne pouvez pas vous procurer ces excellents produits chez votre fournisseur régulier, nous vous les expédierons directement sur réception de \$2.80 et vous en serez satisfait.

Nous payons le fret dans les provinces de Québec et d'Ontario	2 lbs	Café de Madame Huot	75c	\$2.80
	1 lb	Thé Japonais "Condor" { ou 2 lbs de l'un ou l'autre }	40c	
	1 lb	Thé noir Ceylan " { de ces Thé, au choix }	40c	
	1 lb	Moutarde "Condor" absolument pure, contenant toute son huile	50c	
	1 lb	Poudre à Pâte "Condor" sans rivale	25c	
	1 lb	Epices Assorties — Boîtes de 1-4 lb — les plus hautes qualités	50c	

Avez-vous goûté au "Café de Mme Huot?"

Il est vraiment exquis.

LA CIE E. D. MARCEAU, Ltée

281-285, Rue St-Paul, MONTREAL

SERRURES de SURETE



Nouvelles serrures incrochetables avec petites clefs de tous genres et pour tous usages. Prix, depuis 50c

Poignées en bronze et en cuivre artistiques pour portes, avec garnitures. Prix, depuis \$1.00

Cadenas Yale, Bohannon, et autres bonnes marques, toutes grandeurs. Prix, depuis 25c

Verrous, Loquets, Targettes, Pentures à ressorts, etc., au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER, 6, Rue St-Laurent

IMPORTATEUR DIRECT

2me porte de la rue Craig



A. LECLAIRE

223 RUE ST-LAURENT

Assortiment complet de Tapis, Prélarts et Fournitures de Maison

Demandez les Timbres d'Escompte

PATENTES QUI PROTEGENT

Fetherstonhaugh & Cie

Charles W. Taylor, ancien examinateur du bureau des Brevets.

EDIFICE CANADA LIFE, MONTREAL, CHAMBRE 39.

ENLEVE LES GORS

Si vous voulez un remède sûr, infatigable et efficace pour enlever promptement et sans douleur Cors, Verrues et Durillons, demandez à votre pharmacien ou écrivez-moi pour avoir une bouteille du

ANTIKOR LAURENCE PRIX 25c

A.J. LAURENCE PHAR. MONTREAL

The **Ault & Wiborg Co** of Canada, Limited

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS

Reçoit
enfin le
message
d'une
bonne
santé

La Société
Bienfai-
sante et
Mutuelle
des
Femmes



Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaisante et Compétente au sexe faible.

Adresse : Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Place 2546, 694-696, St-Vallier, St-Sauveur, Québec

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum;
- 2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante;
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas... et, se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger :

Mlle Berthe Henault, 69a Dubord, Montréal; bébés et fantaisies seulement. — Mlle Léa Gervais, même adresse; bébés seulement. — M. Aug. Morency, P. Echemin, Saint-Romuald, comté de Lévis, P.Q. — M. Dan. Paquette, 21 Hancock Ave., Lowell, Mass., E. U.; cartes en cuir seulement. — Mlle Alice Prévost, Saint-Pierre, La Patrie, comté de Compton, P. Q.; vues et fantaisies coloriées. — Mlle Alice Rouillard, 55 rue Sous-le-Fort, Basse-Ville, Québec. — Mlle Marie-Jeanne Rouillard, même adresse. — M. Alphonse Bérubé, agent, Saint-Fabien, comté de Rimouski. — M. Albert Côté, professeur de chant, même adresse. — Mlle Gaudet, rue Visitation, 112a, Montréal. — Mlle Sanscartier, 108 Visitation, Montréal. — M. L. Moutard, 290 Church St., Ottawa. — Mlle Mary-Jane Boulanger, 114 Lafayette St., Salem, Mass., E. U. — Mlle Maria Hubert, 318 Alma, Hull. — Mlle Béatrix Hébert, 56 Sous-le-Fort, Québec. — M. Lucien Rondeau, 34 rue Scott, Québec; fantaisie seulement. — Mlle R. Dubé, Chambre des Communes, Ottawa; fantaisie. — Mlle Aimée Alarie, 102 rue des Commissaires, St Roch, Québec. — A. de Guérin, 65 rue St Augustin, Québec; tous genres. — Mlle R. A. Jinchereau, 325 Richadson, Québec; échange avec messieurs, fantaisie préférée. — Mlle A. Bouchard, St Valentin de Stottsville, Qué. — Louis Labryère, Leclercville, comté de Lotbinière; échange avec le monde entier et promet une jolie épinglette à la jeune fille qui lui enverra les plus belles cartes. — Blanche Matte, Montauban, comté de Portneuf; fantaisie seulement, tous pays. — Mlle Angéline Hubert, 285 Rideau St., Ottawa; cartes de fantaisie. — Amélie Dauze, Chambly Canton; fantaisie. — Mme B. Doucet, Richardson, N. B. — Mlle Blanche Gauthier, 382 St Jacques, Montréal. — Eléodore Fradet, Scott Junction, Qué. — M. A. J. Manseau et Mlle Marguerite Manseau, Mascouche; fantaisie, signature côté vue. — Mlle Mignonne Sabourin, 270a Montcalm, Montréal, P. Q.; fantaisie, tous pays. — Mlle Alma Grenier, 746 Lakeview Ave., Lowell, Mass. — Mlle L. E. Nichol, même adresse. — Mlle L. Burns, 32 Artillerie, Québec; vues et fantaisies. — Mlle Rachel Bellefleur, 274 rue Déjire, Montréal. — Mlle Alphonsine Daoust, 73 Lasalle, Montréal. — M. Tho. P. Dorion, Saint-André-Est. — Mlle Hattie Letellier, Mittineague, Mass., E. U. — Mlle Véra Vén, même adresse, Boite P. 268. — Miss Annie Sullivan, 13 Chestnut St., Mittineague, Mass., E. U. — Mlle Lina M. Perron, 19 Cooley St., Mittineague, Mass., E. U. — Miss Ella May Lacy, Elm Avenue, Mittineague, Mass., E. U. — Mlle A. B. et M. A. B., Boite 146, Windsor Mills, Qué. — Mlle Bertha Grenier, 343 Amherst, Montréal. — Mlle Jeannette Poirier, 27 York St., Springfield, Mass., E. U. — M. P. H. Berthiaume, 675 rue Elm, Manchester, N. H., E. U. — M. V. Lemieux, 463 rue Berri, Montréal; cartes et timbres. — M. Alfred Boucher, 165 Richelieu, Montréal; timbres côté vue. — Mlle Annie Lamontagne, Nicolet, P. Q.; fantaisie seulement. — Mlle Lena Bissonnette, organiste; Lizzie Blais, Joséphine Hébert, Emma Marchand, 167 Union Avenue, Laconia, N. H. — Mlle Alice McCaffrey, 333 Elm St., Lake Port, N. H. — Mlle Alphonsine Rocheleau, sténographe, Court St.; Miss Edith Prescott, "book keeper", 123 Union Avenue; Mlle Alphonsine Boulanger, organiste, 123 Union Ave.; Mlle A. M. Boulanger, "nurse" 123 Union Ave.; Mlle Marie-Eugénie Fournier, 65 Batchelor St.; Mlle Béatrice Marchand, Laconia, N. H. — Mlle Louise Richard, 347 Richardson, Saint-Roch, Québec. — Mlle Régina Lussier, Varennes, village, P. Q., Can.; tous pays, séries, fantaisies, vues. — Mlle Blanche Matte, Montauban, comté de Portneuf, P. Q.; fantaisies seulement, tous pays. — Mlle Bibiane Desjardins, 590 rue Drolet, Montréal; tous pays; correspondance française. — Mlle Antoinette Lésperance, 13 Saint-Jean, Longueuil, P. Q. — M. J. H. Héroux, Boite P. 422, Trois-Rivières, P. Q. — Mlle Léontine Gousse, 234 Lincoln St., Lewiston, Me. — Mlle Antonia Châteauevert, N.-D. des Anges, Co. Portneuf, Qué. — Mlle Georgiana Gagnon, Montauban, Co. Portneuf, Qué. — Mlle Marie Montambault, Montambault, Qué.

CARTES POSTALES ILLUSTREES

A côté des cartes postales illustrées, très en vogue, dont nous avons déjà parlé: têtes de femmes avec cheveux naturels, cartes d'oiseaux avec plumage non moins naturel, et reproductions de tableaux de salon, il convient de signaler au lecteur d'autres variétés de cartes postales illustrées présentement non moins recherchées.

Nous signalons donc les cartes faites avec le concours de la pyrogravure, cartes qui sont en bois blanc découpé en feuilles très minces; celles en cuir, et enfin, les cartes procédant de la photographie et aux-



La pyrogravure au service de la carte postale illustrée

quelles de la brillantine savamment ajoutée donne un cachet tout spécial et fort attrayant. Les gravures que nous donnons ici représentent un atelier de fabrication de cartes postales, où des jeunes filles se livrent à l'art agréable de dessiner, avec une pointe de platine rougie à blanc, pour le plus grand plaisir de leurs contemporains passionnés de cartes postales illustrées.

Généralement, les cartes faites au pyrostyle sont plutôt élémentaires comme dessin, à cause précisément du procédé de travail; mais, par contre elles ne manquent pas d'humour, comportant, la plupart du temps, soit un dicton burlesque, soit des paroles affectueuses quelquefois outrées.



Atelier de triage des cartes postales illustrées

Et, c'est précisément ce qui fait l'attrait de ces cartes postales nouveau genre, et que les collectionneurs ne manquent pas de se procurer dès leur parution.

Quant aux cartes givrées à la brillantine, elles sont très artistiques et mettent sous les yeux de l'amateur tous les genres de dessin: photographies, simili-gravure, phototypie, trait, fac simulé d'eaux fortes, etc., en y ajoutant judicieusement des particules brillantes qui chatoient agréablement sous quelque jour que l'on place la carte. D'où leur succès.

Cartes Postales

Nulle part ailleurs trouverez-vous plus de choix qu'à mon magasin. Toujours les dernières nouveautés, au meilleur marché. Venez me faire une visite et vous serez satisfaits.

Vues, 10c la doz. Fantaisies, 1c à 40c chacune. Bromure Colorié, 5c. Glacées, 5c et 6c. Ce ne sont pas des imitations.

Cartes avec cheveux, 6c. Toutes jolies figures de femmes. Séries françaises, 6 cartes, 10c. Séries Bromo Couleurs, 5 cartes, 25c.

Attention spéciale aux commandes par la malle. Prix spéciaux aux marchands.

J. E. P. LACOMBE
804, rue Ste-Catherine Est

A propos de nos Carrosses de Bébés



La plupart de ces carrosses de bébés sont pourvus des nouveaux ressorts doubles, ce qui les rend deux fois plus résistants que les carrosses de bébés ordinaires, et évite toute vibration.

Ils sont très solides, mais très légers.

Le corps est en osier tressé.

Les roues sont pourvues d'un bandage en caoutchouc.

Ces carrosses sont très bien rembourrés et très confortables.

Pourvus d'un parasol couvert en dentelle.

Prix spécial : \$17.00 à \$21.00 si vous mentionnez "l'Album Universel."

**RENAUD, KING
& PATTERSON**

Coin des rues Guy et Ste-Catherine

Cessez de boire

L'ivrognerie est une maladie que mon traitement guérira infailliblement.

Mon traitement a pour but de faire disparaître cette irritation et ce désir insatiable de l'alcool qui en découle, en lui substituant peu à peu un remède souverain qui adoucit et guérit.

Traitement à la portée de toutes les bourses. Écrivez-moi ou venez me voir, de 9 à 10 h. a.m. et de 4 à 9 p.m., à mon bureau.

DR. B. THERIEN, Médecin-pharmacien,
1313, rue St-Denis, MONTREAL



Cartes Postales

☛ Sujets artistiques sur fond noir à 10c.

Autres Nouveautés

- ☛ Portraits d'actrices, sur coussinets, satin fini sole fini à 15c.
- ☛ Bébés hollandais en deux teintes et or sur fond nacré à 10c.
- ☛ Vues du Canada au bromure d'argent, coloriées à la main et glacées à 10c.
- ☛ Peintres célèbres, galerie espagnole, en couleur, genre antique à 5c.

LE BIJOU

157, Ste-Catherine Est

ROMEO ROUSSIL

PROPRIÉTAIRE

DUMONT GLOBENSKY, Gérant

Pour le Gros : CHAMBRE 14, Monument National, Montréal

Refaites votre santé

faites disparaître les maux de tête, douleurs aiguës, manque d'appétit; guérissez toutes maladies du Foie, du Sang, de l'Estomac, des Reins ainsi que des troubles féminins par l'usage des

200 doses, \$1.

**TABLETTES
RIVAL
HERB**

avec une garantie parfaite que si vous n'obtenez pas une guérison votre argent vous sera remis. Demandez-les à notre agent local. Si nous n'en avons pas chez vous, envoyez \$1.00 directement à

The Rival Herb Co., 207 St-Jacques, Montréal
Si vous pouvez travailler pour nous pendant quelques heures chaque semaine écrivez-nous, et nous vous enseignerons comment augmenter considérablement vos revenus.

VER SOLITAIRE

TÉNIFUGE LANCTOT
Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hôpitaux du pays. — Le TÉNIFUGE ne requiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun — douze capsules sont une dose. — La bouteille \$1.00 franco, par la poste. — Écrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCTOT, Pharmacien
Pharmacies 672 rue St-Laurent et 299 rue St-Laurent, Montréal

Réparation de meubles

Nous vous remettrons vos ameublements de salon, boudoir, salle à dîner, matelas, etc., complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

TRAVAIL IRREPROCHABLE

Nous vous les réparons de suite et vous les livrons au 1er mai ou à demande.

Profitez de notre Grand Rabais.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3300



Fourneau "Pilot"
en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir. Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues.

Seul Agent

HUDGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— MONTREAL —

Téléphone Bell,
Magasin, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. En 2314
Tel. Marchands 604

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularité envoyées, moyennant timbre de 2 cents. Adresses : B. P. 7, St-Sauveur, Québec, Canada.

Pour nos jeunes amis



Un jeu japonais. — Le jeu du Chi-Fou-Mi.

Dans quelques jours le soleil va darder ses plus chauds rayons sur la tête des écoliers en vacances. Les jeux de barre, de saute-mouton, de corde ou de ballon sont remplacés par des divertissements plus paisibles, en rapport avec la saison.

Voici un joli jeu d'été, très en usage chez les petits Japonais : le Chi-Fou-Mi, qui signifie : un, deux, trois.

Ce jeu se joue en vingt, cinquante ou cent points.

Des enfants se réunissent deux par deux. Voici les règles du jeu :

Le poing fermé signifie la pierre, l'index et le majeur veulent dire ciseaux, et la main entièrement ouverte : papier. Les ciseaux gagnent le papier, puisqu'ils peuvent le couper; le papier gagne la pierre, puisqu'il peut l'envelopper; la pierre gagne les ciseaux puisqu'elle ne peut être coupée par eux.

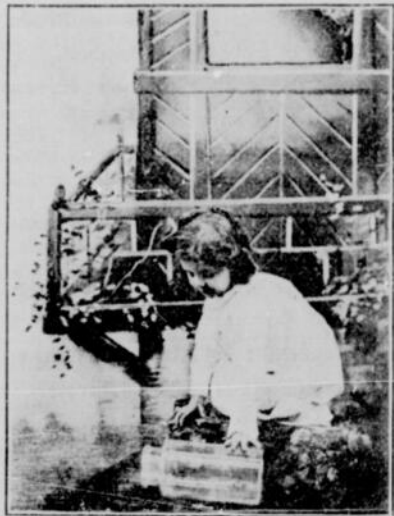
Supposons que Jacques et Suzanne jouent ensemble au Chi-Fou-Mi. Jacques s'écrie : Chi-Fou-Mi ! autrement dit : Un, deux, trois.

Au même instant, il ouvre au hasard la main toute grande : c'est le papier, et Suzanne ouvre deux doigts. Qui a gagné ? c'est Suzanne : pourquoi ? Parce que les ciseaux coupent le papier; mais la seconde fois, c'est Jacques qui ouvre deux doigts, Suzanne a fermé le poing. A-t-il gagné ? Pas le moins du monde, car les ciseaux ne peuvent couper la pierre.

Avec un peu d'habitude, on arrive à jouer très vite. On peut organiser un concours entre les groupes. Quel est celui qui aura gagné le premier cinquante points ?

Essayez, vous verrez comme c'est amusant !

REVE D'UNE BONNE PETITE FILLE (Suite)



Si j'étais petit garçon,

je lui donnerais la même eau qu'il vient de quitter, afin qu'il soit content dans sa nouvelle demeure.

La plante qui parle.

La mandragore, qui fait partie de la grande tribu des "atropées", joua jadis un rôle important dans la médecine comme dans la sorcellerie. Les docteurs du moyen-âge lui attribuaient des propriétés merveilleuses et l'employaient contre diverses maladies. De leur côté, les magiciens la faisaient entrer dans la composition de leurs philtres.

Les médecins chinois sont les seuls qui aient gardé foi dans les propriétés curatives de cette plante, dont on connaît cinq variétés. Mais elle continue à servir de base à de nombreuses superstitions.

Beaucoup de paysans vous soutiendront que la mandragore exhale une plainte au moment où on l'arrache du sol. Pour accomplir cette opération, il faut, selon eux, se boucher les oreilles avec de la cire, de peur d'entendre les grognements de la racine, ce qui porterait malheur.

En vieux allemand, on appelait la mandragore "la plante qui a une âme". Les poètes ont immortalisé cette croyance.

La légende s'explique. Les racines présentent fort souvent une apparence humaine. Les radicales complètent souvent l'illusion, en ajoutant à ces sortes de masques humains une véritable barbe de Neptune. Parfois la plante ne comporte que deux racines symétriques qui ont l'apparence de jambes; et la masse des radicales les drapant comme d'une robe.

Fantaisies de millionnaire.

Un millionnaire américain, de passage à Londres, n'a rien trouvé de mieux pour

fêter son anniversaire de naissance, que de faire inonder la cour intérieure d'un des grands hôtels londoniens et d'y faire flotter deux gondoles. L'une, la plus grande, était toute blanche et couverte de fleurs; vingt-quatre invités y soupèrent de bon appétit. Dans l'autre avaient pris place un orchestre. Autour de ce lac en miniature, avaient été tendus des décors rappelant les paysages vénitiens.

Des pigeons volaient çà et là et des cygnes nageaient autour des gondoles.

Cette fantaisie, qui est revenue à plus de \$400 par tête, n'était point la première que l'hôte américain eût imaginée. Il offrit aux États-Unis un dîner fort cavalier où tous les invités demeurèrent en selle du potage au dessert.

Originalités célèbres.

Le philosophe Spinoza, dit Baruch, né à Amsterdam, ne dépensait pour sa nourriture que cinq à six sous par jour; mais, s'il mourut à quarante-cinq ans, en 1677, ce ne fut pas d'inanition, mais d'une phthisie pulmonaire.

Le Butner, naturaliste et philologue allemand, ne faisait par jour qu'un repas de trois sous, ce qui ne l'empêcha pas d'atteindre ses quatre-vingt ans, en 1801.

Bethoven avait deux goûts impérieux : les déménagements et la promenade. Dès 1815, atteint d'un mal doublement cruel pour un musicien, la surdité, il devint mélancolique, sombre même, mais put néanmoins continuer à déménager à chaque terme et se promener quotidiennement jusqu'à sa mort, arrivée en 1827.

Hanz, poète allemand, mort en 1829, atteignit soixante ans, sans sortir de la petite ville du Wurtemberg, où il était né. On n'eût pu l'accuser d'une curiosité outrée.

La Condamine, voyageur et savant français, qui vécut de 1701 à 1774, était, lui, curieux comme plusieurs concierges.

Pater, mathématicien hongrois du XVIIe siècle, ne dormait par jour, que deux heures en été et quatre en hiver.

Bayle, philosophe et critique français, se fit remarquer de bonne heure par son infatigable activité au travail; on dit que, jusqu'à quarante ans, il travailla quatorze heures par jour. Né dans le protestantisme, puis fils de pasteur, il vint achever ses études chez les Jésuites de Toulouse; puis se convertit au catholicisme, et, quelque temps après, retourna au protestantisme. Son dictionnaire historique fut proscrit par les catholiques et les protestants.

Chicago.

La "Reine de l'Ouest", la "Reine des lacs", "Cité merveilleuse", Persepolis, — Chicago, enfin, voit sa population s'accroître, chaque année, dans des proportions presque fantastiques.

D'après le dernier recensement, Chicago compte 2,275,000 habitants.

Or, en 1804, il n'y avait, à l'endroit où s'élève cette ville, qu'un fort, et en 1833, un village de 500 habitants.

Expérience sur la pression atmosphérique.

Voulez-vous causer l'étonnement de vos amis en faisant adhérer une bouteille par son goulot au fond d'une assiette, de façon à pouvoir la soulever à bras tendu ?

Placez le goulot de votre bouteille au-dessus d'une bouillotte d'eau en ébullition, elle s'emplit de vapeur.

Après en avoir graissé les bords pour que l'air ne puisse pas y pénétrer par le goulot, vous la recouvrez alors d'une assiette.

Le refroidissement de la vapeur a pour effet de produire le vide dans l'intérieur de la bouteille.

Par conséquent, dès que la bouteille est refroidie, elle reste adhérente à l'assiette, au point qu'il vous est très facile de la soutenir en tenant simplement l'assiette par le bord.

N'HESITEZ PAS

Le BAUME RHUMAL est adopté généralement par la profession médicale. Les malades qui l'ont adopté s'en sont bien trouvés et ont été promptement guéris. Si vous toussiez, ne prenez que le BAUME RHUMAL, 25 cents la bouteille.

A VENDRE

La collection complète du "Monde Illustré", depuis sa fondation (mai 1884) jusqu'à ce jour, reliée. A bon marché. S'adresser : Dr L. Côté, Cabane, P. Q.



Le meilleur remède au monde. 10

Je considère le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs comme le meilleur remède au monde. Je souffrais d'un catarrhe et de faiblesse de nerfs. J'ai été littéralement guéri par ce remède, et je donne ce témoignage afin que d'autres pauvres affligés puissent bénéficier de mon expérience. J'étais malade depuis quatre ans et je recommande le Tonique à tous. WM. J. CULLIN.

M. J. Larose, de St-Roch de l'Acadian, Can., écrit : Je souffrais d'attaques épileptiques quand on me conseilla de faire usage du Tonique du Père Koenig pour les Nerfs. Après la troisième bouteille je constatai à mon grand étonnement que toutes traces du mal étaient complètement disparues, et que je ne pouvais craindre une rechute. Mes amis et mes voisins me croyaient condamné pour la vie à être l'esclave de cette terrible maladie. Je me fais un devoir de dire que ma guérison, a été merveilleuse, et qu'elle est due à l'emploi de votre Tonique. Je le recommande donc très favorablement.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine gratuitement.

Ce remède a été préparé par le RÈV. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

CARTES D'AFFAIRES

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.

AVOCAT

BUREAU : 16 St-Jacques TEL. BELL MAIN 2940
RÉSIDENT : 206 Cherrier TEL. BELL EST 2882

HURTEAU & GIBEAULT

Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Jos. R. Mainville, L.L.B.

BUREAU : Édifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 97
NOTAIRE LE SOIR : Coin Rachel et Av. de l'Hôtel de Ville TEL. EST 2345

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297
L. R. Montbriant

ARCHITECTE, A.A.P.Q.
Mesureur et Évaluateur No 230 rue St-André Montréal

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.

Up 968 240, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY

Tél. Est 2532 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES

Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaies

A. GALARNEAU & CIE

Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE

Tél. Main 2836 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN

Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneurs de pompes funèbres

L. THERIAULT

Tél. Main 1399 231, rue Centre

JOSEPH LARIN

Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER

Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Niqueurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.

Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HENRY HAMMOND

Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de LYONS suffit. Coute 25c. le gros flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands

Un bienfait pour le beau sexe !



Poudre parfaite avec les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédition franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1892 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Essences Culinaires de Jonas

sont recommandées par les chefs les plus célèbres

elles sont en usage dans les principaux hôtels et restaurants de l'Atlantique au Pacifique. Si vous voulez un bon dessert employez toujours les



Essences de Jonas

Meubles

M. BEAUDOIN

Tél. Bell Est 2074 687-833 Ave Mont-Royal

Photographe

L. O. MAILLE

(Photographie prise le soir) 251 Ste-Catherine Est

Assurances

STEWART & MUSSEN

Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS

207 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

"SONNE" AWNING, TENT & TARPULIN CO.

Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Entrepreneurs-Contracteurs

TEL. EST 3044 RÉSIDENT TEL. EST 1296

T. Lessard

Ci-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude
181 RUE CRAIG EST MONTREAL

TEL. EST 4036

A. Carrière

PEINTRE de Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapisseries
851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THEODORE LESSARD

Labelle & Lessard

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX
Bureau : 71a St-Jacques

Latreille & Frère

CONTRACTEURS EN PIERRE

129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 43

Lacasse Rousseau

INGÉNIEUR ÉLECTRICIEN
Gérant 55 rue St-François-Xavier
The Canada Electric Co. MONTREAL

TEL. BELL EST 1420

Brouillet & Lessard

CONTRACTEURS EN BOIS

79½ rue St-Elizabeth Montréal

Jos. Daniel

CONTRACTEUR DE BRIQUES

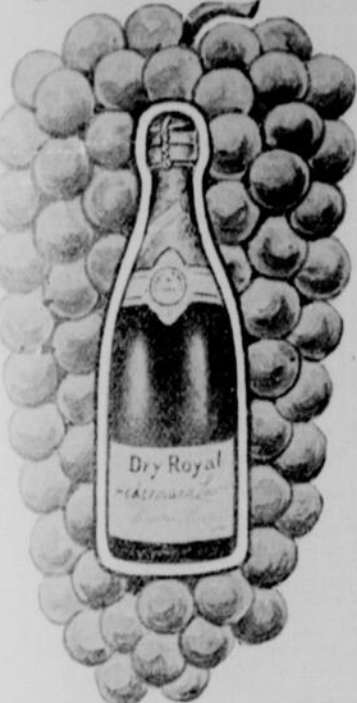
140 rue Sherbrooke Montréal

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.

Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
182, St-Denis, Montréal



CHAMPAGNE DRY-ROYAL DE ACKERMAN



AUSSI BON QUE LE PLUS
DISPENDIEUX POUR LA MOITIÉ
DU PRIX
SEULS AGENTS
AU CANADA J.M. DOUGLAS & C^{IE}
MONTREAL

Nouvelles Tapisseries

Immense variété de patrons du
pays et étrangers. Effets rayés, flo-
raux ou de Dresde; couleurs et styles
les plus modernes. Prix modérés.

N'achetez pas avant d'avoir exami-
né notre étalage.

H. C. GREGOIRE

Marchand de

Tapisserie, Vaisselle, Verrerie,
Coutellerie et Argenterie

2 magasins

Tel. Bell Est 2079

Bloc Barsalou
1347 Ste-Catherine, Ancien No.
775 Est. Nouv. No.
377 Ste-Catherine, Ancien No.
1595 Est. Nouv. No.
Coin Moreau.

Femmes malades

Nous avons un re-
mède, d'application
locale, qui a opéré
plus de guérisons
radicales de mala-
dies propres aux
femmes, que tout
autre remède ou
traitement connu.

Les nombreux té-
moignages volonta-
ires, reçus de fem-
mes reconnaissantes
guéries par ce re-
mède sont une preu-
ve positive de son
efficacité. Cepen-
dant, pour vous convaincre, nous vous
offrons de vous envoyer un

ECHANTILLON GRATUIT SUR DEMANDE

Toute femme souffrante est priée d'accep-
ter cette invitation, qui lui fera recouvrer
la santé et la force. Adressez :

The COLONIAL MEDICINE Co.
20 Rue St-Alexis, Montréal



Donnez-nous votre comman-
de immédiatement pour
votre nouveau

Pardessus ou Complet
DU PRINTEMPS

et vous serez certain d'être
servi à temps, car nous ve-
nons de recevoir nos impor-
tations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

J. N. LEFEBVRE
MARCHAND-TAILLEUR
Coin Amherst et DeMontigny
Tel. Est 4906

Causerie Médicale

LA MORT PAR L'ÉLECTRICITÉ

Comme la mort par l'électricité est d'ob-
servation courante dans les grandes usines
électriques, où les employés y sont particu-
lièrement exposés, et que, d'autre part,
nos voisins, les Américains, ont définitive-
ment adopté ce mode d'exécution des cri-
minels, il nous a paru bon, pour varier un
peu ces causeries, de traiter succinctement
de l'action de l'électricité à haute tension
sur l'organisme pour déterminer la mort.

Le foudroiement par l'électricité s'ob-
serve au moment des orages; c'est souvent
dans ce cas qu'il est le plus souvent instan-
tané. Dans les stations où on produit
l'électricité, les morts par électrocution
sont d'observation courante. Les États-
Unis sont pleinement partisans de ce mode
de supplice, et ont permis à la science
de recueillir des observations sur les effets
de l'électricité appliquée aux criminels.

L'électricité atmosphérique foudroie
l'homme; l'électricité dynamique ou indus-
trielle, obtenue dans les usines, ne donne
pas le même résultat, si nous nous en rap-
portons aux physiologistes qui ont suivi
les premières expériences faites sur des
vivants.

C'est au début de l'année 1885 que les
expériences d'électrocution ont été prati-
quées, d'abord sur des animaux. Cinq
chiens de grande taille, quatre veaux et un
cheval furent soumis à un courant alter-
natif de 500 à 1,000 volts. Tous ces ani-
maux furent tués net au premier contact.

Une année plus tard, Tatum donna les
résultats d'expériences qu'il avait faites
sur des chiens et des chats, dans un des
laboratoires de l'Université de Pensylva-
nie. Il lui avait été impossible de ranimer
des chiens, quand les battements du cœur
étaient restés imperceptibles pendant une
minute. Deux fois, cependant, il put rani-
mer des chats, après l'arrêt prolongé des
battements cardiaques, la respiration ne se
manifestant que par des soubresauts prolongés.

Ce fut le 6 août 1890 que la première
électrocution eut lieu dans la province
d'Auburn. Une installation spéciale avait
été faite en vue de ce genre de mise à
mort. Elle consistait en une machine à
vapeur et plusieurs dynamos Worthing-
house, placées à une certaine distance de
la salle d'exécution. Le commutateur fatal,
ainsi que le voltamètre, étaient placés
dans une petite pièce attenante à la pre-
mière; la manœuvre se faisait à distance,
sur un signe du directeur de la prison; le
condamné se laissa lier sans résistance sur
un fauteuil en bois. Deux électrodes re-
présentées par des éponges mouillées fu-
rent appliquées, l'une sur le sommet de la
tête, l'autre au niveau du sacrum. Immé-
diatement le circuit fut fermé et, pendant
dix-sept secondes, on laissa les choses en
l'état; le supplicié ne donnant aucun signe
de vie, le circuit fut ouvert. Au bout de
quelques secondes, on vit un léger soulève-
ment de la poitrine de la victime, suivi
d'une respiration lente et rythmique.

On décida alors, séance tenante, de faire
une deuxième application. Deux minutes
environ s'étaient écoulées. Cette fois, on
laissa le courant agir pendant deux minu-
tes quinze secondes; une légère fumée s'é-
leva du corps du condamné, et une odeur
de roussi devint perceptible pour l'assis-
tance.

De l'avis de tout le monde, l'exécution
fut considérée comme accomplie, et, trois
heures après, les médecins experts procé-
daient à l'autopsie du corps du supplicié.
Les experts officiels déclarèrent dans leur
rapport que la mort avait été instantanée
et sans souffrance, et que, par conséquent,
la loi était pleinement satisfaite.

Les mouvements respiratoires observés
après le premier contact étaient, suivant
M. McDonald, de nature purement réflexe,
analogues aux secousses que l'on observe
chez les décapités, immédiatement après la
chûte du couperet, et chez les pendus après
la dislocation vertébrale.

Aux termes de la loi américaine, on ne
devrait faire qu'une seule application, mais
il est impossible de suivre la loi à la let-
tre, et cela pour deux raisons: 1o une cour-
te application ne suffit pas même pour un
état de mort apparente; 2o une longue ap-
plication carbonise la peau et la chair au
niveau des électrodes; c'est pourquoi, chez
quelques condamnés, le contact a été ré-
pété, parce qu'ils vivaient encore après la
première application; et chez d'autres, on
a interrompu le courant, pour pouvoir
mouler de nouveau les électrodes.

Voici d'ailleurs comment on procède
pour les exécutions capitales par l'électri-
cité, aux États-Unis :

La salle d'électrocution est une salle
toute simple, aux murs blanchis à la
chaux. Presque au milieu, sur une sorte
de plateau rectangulaire en caoutchouc, se
trouve le fauteuil électrique où prend place
le condamné. Près des murs, des chaises
pour les témoins légaux de l'exécution.

Ces témoins sont au nombre de vingt-six
seulement: douze des jurés qui ont pronon-

cé le verdict de culpabilité, un représentant
du procureur général, un de la défense, un
confesseur ou ministre du culte pour as-
sister les condamnés, enfin, des médecins
et des électriciens.

Dans un angle de la pièce est établie la
cabine de l'électricien, close de telle sorte
que celui-ci est invisible. Elle abrite le
le commutateur commandant le courant
mortel.

Quand l'exécution est multiple, les con-
damnés, successivement assis dans la chai-
se, sont maintenus par de solides cour-
roies, qui leur passent non seulement sur
le corps et les jambes, mais aussi sur le
front et le menton.

Les électrodes sont appliquées: l'une en
forme de casque, contenant une éponge im-
bibée d'eau salée sur la tête, l'autre sur
une des jambes nues. Un courant de 17 à
1,800 volts est ouvert, maintenu pendant
45 secondes, diminué graduellement, in-
terrompu, puis lancé de nouveau pendant
quelques secondes.

Un des docteurs met alors la main sur la
région du cœur de chacun des exécutés et
constate que toute pulsation a cessé. Une
dernière fois le courant est lancé, "courant
de grâce", puis tout étant fini, les témoins
se retirent.

Un point de vue purement physiologique,
la mort par l'électricité, soit par la fou-
dre, — fulguration, — soit par l'électricité
industrielle, — électrocution, — est à peu
près identique. Les lésions produites sont
à peu près les mêmes dans le cerveau, le
cœur, les poumons, la substance médullai-
re. Il serait inutile de donner ici des ex-
plications par trop scientifiques sur les lé-
sions anatomiques observées, attendu que
cette causerie s'adresse surtout au public
en général et non aux médecins.

Mais on doit dire que dans le cas de ful-
guration ou d'accident par l'électricité in-
dustrielle, lorsque l'individu frappé ne
meurt pas immédiatement après avoir été
foudroyé, ou très peu d'instants après, il
échappe en général définitivement à la
mort; cependant, dans certains cas, le dé-
cès est survenu après des semaines et des
mois. Dans les cas légers, l'individu at-
teint éprouve seulement, après la secousse,
un engourdissement passager; dans les au-
tres cas, l'action de l'électricité détermine
une perte de connaissance plus ou moins
prolongée, puis le malade conserve de
grands maux de tête, une grande excitabi-
lité du système nerveux, de l'insomnie; il
a des rêves où figure la vive impression
lumineuse de l'éclair, ou les détails du mo-
ment où il a été frappé. Immédiatement
après le choc surviennent souvent du trem-
blement musculaire, des crampes doulou-
reuses, des convulsions tétaniques, de la
paralysie avec insensibilité aux excitations
électriques; cette paralysie d'abord gé-
néralisée se localise souvent d'un côté au
corps, ou se localise à un seul groupe mus-
culaire. Sous cette forme, la paralysie
peut persister longtemps, ainsi que les né-
vralgies qui surviennent quelquefois après
la fulguration.

Quoi qu'il en soit, les accidents produits
par l'électricité à haute tension sort tou-
jours dangereux, et s'ils ne causent pas la
mort immédiate, ils laissent des suites fa-
cheuses.

Dr R. VILLECOURT.

Lauréat de l'Académie de médecine.

Il sera répondu à cette place à toutes les
demandes concernant la santé, l'hygiène et
les sciences médicales en général, accom-
pagnées d'une somme de 10 cents, exigée
par l'administration de l'Album.

Pour les sujets qui ne pourraient être
traités dans un journal comme le nôtre,
nos lecteurs et lectrices pourront deman-
der une réponse personnelle, moyennant
une rétribution de 25 centins pour frais de
rédaction.

La correspondance sera toujours confi-
dentielle et devra être adressée au docteur
R. Villecourt, à l'Album Universel, 51 rue
Sainte-Catherine Ouest, à Montréal.

P. R. S. — 1o Une couche de teinture
d'iode tous les soirs; 2o les bains peuvent
être continués sans danger; 3o un peu de
poudre d'amidon calmera ces démangeai-
sons.

Paul P. — Si vous êtes nerveux et im-
pressionnable, vous devez vous abstenir de
thé, de café et d'alcool. De l'exercice en
plein air et de l'hygiène en général. Fati-
guer votre corps, pour diminuer la tension
constante de votre esprit.

Hermance. — Vous paraissez atteinte
d'une affection grave; je vous conseille de
voir un bon médecin. Ici on ne peut don-
ner des conseils que pour des désordres
passagers, mais non instituer un traite-
ment.

Violetta. — 1o Non; 2 il n'y a pas d'in-
convénient; 3o par petite cuillerée à café
d'heure en heure; 4o frictions sèches avec
un linge; 5o douche en pluie de préférence.



Le Boeuf Salé de Clark

Du beau boeuf bien salé
et dont on a enlevé les os
et le gras superflu.

Cet aliment dans une mai-
son assure à la ménagère un
repas excellent et toujours
prêt. Vous serez certaine-
ment satisfait du Boeuf Salé
de Clark. Se vend en canis-
tres de 1 et 2 livres chez les
épiciers, etc.

WM. CLARK, Mfr.,
Montréal

SIROP D'ANIS- GAUVIN

Guérit :

L'Insomnie,
Douleurs de la dentition,
Rhume,
Toux,
Coqueluche,
Coliques,
Diarrhée,
Dysenterie.
En vente partout
à 25 cents
GARE AUX IMITATIONS



VEZ-NOUS VOIR

Vous serez surpris de ce que vous pouvez ache-
ter avec peu d'argent, et quelles bonnes valeurs
nous pouvons vous offrir. Choix varié. Assur-
ément complet.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL

Si vous souffrez

d'Ulcères

Varices

Eczema

"Jambe de Lait"

ou de toute autre ma-
ladie de la peau

ÉCRIVEZ-NOUS.

Nos conseils ne vous coûteront absolument
rien. Nous pouvons vous aider et le ferons
volontiers.

The Dr Wilson Medical Co. 204 rue
St-Jacques

"LIQUIDE"

Afin de plaire à ceux qui aiment mon ancienne formule liquide du remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme, on peut maintenant se le procurer à l'état liquide ou sous forme de tablette. J'avais changé la forme liquide pour satisfaire ceux qui prétendent, avec raison, que les tablettes sont plus faciles à prendre et à porter sur sa personne.

Toutefois, des milliers de protestations se sont élevées contre ce changement depuis août 1904, quand le changement fut opéré. On demande sans cesse le remède liquide du Dr Shoop contre le Rhumatisme. Finalement, pour plaire à tous, je me suis rendu à cette demande. Votre pharmacien vous fournira maintenant à votre gré le liquide ou les tablettes. S'il n'a pas le liquide, il pourra vous le procurer facilement. Montrez-lui cette annonce. La satisfaction qui résultera de ce changement sera déjà pour moi une récompense.

Racine, Wis., 4-29-1906. C. I. Shoop, M. D.

SIR THOMAS G. SHAUGHNESSY

Président du C. P. R.

(Suite)

M. Drinkwater est né le 17 novembre 1843, à Ashton, sous Lyne, Lancashire, Angleterre. Il entra au service des chemins de fer en 1859; depuis cette époque il a été consécutivement en 1864 commis du chemin de fer Manchester, Sheffield et Lincolnshire, Angleterre, et pendant trois ans au service du chemin de fer Great Northern, à Londres, Angleterre; de 1864 à 1874, il fut employé au service civil du Canada comme secrétaire particulier du premier ministre, le R. H. Sir John A. Macdonald; de 1874 à février 1881, chef assistant du directeur gérant du chemin de fer Grand-Trunk; de février 1881 à cette date, secrétaire du chemin de fer Pacifique Canadien.

M. Drinkwater est aussi, actuellement, assistant du président du chemin de fer Pacifique Canadien.

NECROLOGIE

Décès survenus à Montréal du 28 avril au 5 mai 1906.

Castonguay, Frs.-Xavier, 68 ans.
St Martin, Irène, 36 ans.
Larin, Vve Basile, née Boudrias, 37 ans.
Lapierre, Joseph, 32 ans.
Beaubien, Philippe, 22 ans.
Marois, Dme Jos., née Hébert, 21 ans.
Létourneau, Dme Victor, née Côté, 38 ans.
Prud'homme, Lorenzo, 32 ans.
Brûlé, Maxime, 99 ans.
Quesnel, Dme Jean, née Thomas, 76 ans.
Hayden, Maria, 22 ans.
Brodeur, Albert, 21 ans.
Maloney, Vve James, née Quinn, 80 ans.
Bisson, Magloire, 60 ans.
Wilkinson, Catherine, 29 ans.
Lacombe, Dme Albert, née Dépatie, 29 ans.
Leblanc, Vve Pierre, née Guertin, 52 ans.
Lemay, Marie, 34 ans.
Gorman, John, Sylvestre, 27 ans.
Gibbons, Peter, 76 ans.
Vézina, Dme Ovide, née Robillard, 27 ans.
Fiset, Dme Georges, née St Hilaire, 55 ans.
Simard, Pierre-Isidore, 25 ans.
Bourdon, Charles, 17 ans.
St Onge, Charles, 36 ans.
Desroches, Vve Benjamin, née Martel, 83 ans.
Martin, Jos.-Albert, 32 ans.
Dufresne, Vve Thomas, née Ménard, 68 ans.
Caron, Joseph, 63 ans.
Marchessault, Dme Arthur, née Adam, 23 ans.
McQuinley, Margaret, 19 ans.
Collin, François-Xavier, 42 ans.
Dubuc, Dme Jos., née Dagenais, 27 ans.
Drolet, Elzéar, 67 ans.
Lisabelle, Alphonse, 28 ans.
Charron, Adolphe, 62 ans.
Brais, Alexis, 19 ans.
Bernier, Dme Ernest, née Heaganton, 44 ans.
Rivard, Dme Napoléon, née Toupin, 54 ans.
Panneton, Jos.-Edouard, 21 ans.
Steele, Dme James, née Brunet, 37 ans.
Crevier, Julia, 18 ans.
Huard, Dme Israël, née Lessard, 31 ans.
Rousseau, Gilbert, 66 ans.



Province de Québec.

DEPARTEMENT DES TERRES ET FORETS

Section des Bois et Forêts.

Québec, 24 mars 1906.

Avis est par le présent donné que, conformément aux sections 1334, 1335 et 1336 des statuts refondus de la province de Québec, les limites à bois ci-après désignées, suivant l'étendue donnée, plus ou moins, et dans l'état où elles sont actuellement, seront offertes en vente à l'enchère, au bureau du Ministre des Terres et Forêts, en cette ville, le JEUDI, 21 JUIN prochain, à DIX heures de l'avant-midi.

OTTAWA SUPERIEUR

Bloc A. — Rang 2; 10, 50 m.; 11, 50 m.; Rang 3. — 11, 50 m.; 13, 25 m.; 17, 27 m.; 18, 35 m.; 19, 27 1/2 m.; 20, 22 m.

Rang 4. — 10 à 14, chacune 50 m.; 1/2 N. de 15, 25 m.; partie nord de 1/2 N. de 16, 15 1/2 m.; 1/2 S. de 17, 25 m.; 18, 50 m.; 19, 50 m.; 1/2 N. de 20, 24 1/2 m.; 1/2 S. de 20, 27 1/2 m.

Rang 5. — 13 à 23, chacune 50 m.
Rang 6. — 1/2 N. de 10, 25 m.; 1/2 N. de 11, 25 m.; 13 à 16 et 20 à 23, chacune 50 m.

Rang 7. — 1/2 N. et 1/2 S. de 6 à 13, chacune 25 m.

Rang 8. — 1/2 N. et 1/2 S. de 6 à 13, chacune 25 m.

Rivière du Lièvre, branche N. O., Nos 7 et 8, chacune 50 m.

Rivière du Lièvre, branche du milieu, No 7, 40 m.; No 8, 30 m.; No 9, 65 m.

Haute Gatineau, 1, 2 et 3, chacune 45 m.; 4 et 5, chacune 50 m.; 6, 42 m.; 7, 8 et 9, chacune 25 m.; 10, 50 m.; 11, 35 m.; 12 à 20, chacune 50 m.; 21, 70 m.; 22 à 30, chacune 50 m.; 31, 60 m.; 32 à 37, chacune 50 m.

SAINT-MAURICE

Manouan 8 sud, 30 m.; 9 sud, 21 m.; Haut Saint-Maurice, 15, 60 m.; 16, 38 m.; 28, 62 m.; 29, 35 m.; 30, 30 m.; 31 et 35 à 43, chacune 50 m.; 44, 49 m.; 45 à 66, chacune 50 m.

SAINT-CHARLES

Rivière du Moulin, 4, 12 m.; rivières aux Ecorces et au Canot, 39 m.; rivière aux Ecorces, 5, 29 m.; 6, 41 1/2 m.; rivière au Canot, 1, 26 m.; Grande Pikauba, 2, 38 1/2 m.; 3, 38 1/2 m.

LAC SAINT-JEAN OUEST

Canton Dablon, rangs 2, 3 et 4, 2 1/2 m.; canton Dechêne, 18 m.

LAC SAINT-JEAN EST

Canton Kénogami, No 2, 2 m.

SAGUENAY

Rivière Malbaie, No 17, 37 m.; canton Callières, 14 m.; arrière canton Callières, 18 m.; Saguenay Ouest la, 10 m., partie de Saguenay, 3 et 4 ouest, 49 m.; Bergeron, 1 est, 25 m., rivière Sainte-Marguerite, No 87, 24 1/4.

Rivière Manicouagan: 8, 9, 13 à 28, chacune 50 m.

Rivières aux Outardes: 2, 49 m.; 3, 45 m.; 4, 63 m.; 50 m.; 6, 70 m.; 7 à 13, chacune 50 m.

Sault au Cochon: 1 est, 30 m.; 2 est, 36 m.; 3 est, 41 m.; 4 est, 33 m.; 4a est, 39 m.; 5 est, 40 m.; 5a est, 39 m.; 6 est, 60 m.; 7 est, 55 m.; 8 est, 46 m.; 9 est, 65 m.; 10 est, 68 m.; 2 ouest, 55 m.; 3 ouest, 50 m.; 4 ouest, 33 m.; 5 ouest, 38 m.; 6 ouest, 60 m.; 7 ouest, 64 m.

Rivière Magpie: A, 52 m.; B, 42.

Rivière Natashquan: 1 à 4, chacune 50 m.

Rivière Piashte Bay: 1 à 8, chacune 25 m.

Rivière Saint-Augustin: 1 à 8, chacune 25 m.

Ruisseau, Vachon et Iles de Mai, 60 m.

GRANDVILLE

Canton Bégon, No 14, 2 1/2 m.

SAINT-LAURENT DE MATAPEDIA

Canton Assemetquagan, 63 m.; canton Ristigouche, rangs de la rivière 1 et 2, 1 1/2 m.

RIMOUSKI EST

Rivière Cap-Chat: 1, 47 1/2 m.; 2, 45 m.; 3, 45 m.; rivière Matane A, 48 m.

BONAVENTURE OUEST

Canton Carleton, rangs 5 et 6, 3 1/2 m.

GASPE OUEST

Rivière Sainte-Anne: D, 48 m.; E, 43 1/4 m.

GASPE EST

Grande rivière, 39 m.

GASPE CENTRE

Rivière Saint-Jean: N, 37 1/2 m.; O, 42 m.; P, 33 m.; Q, 28 1/2 m.

Conditions de la vente.

Aucune limite ne sera adjugée à un prix moindre que le minimum fixé par le département.

Les limites seront adjugées au plus haut enchérisseur, sur le paiement du prix d'achat, en espèces ou par chèque accepté par une banque incorporée.

A défaut de paiement, elles seront immédiatement remises à l'enchère.

La rente foncière annuelle de trois piastres par mille est aussi payable immédiatement.

Les limites, une fois adjugées, seront sujettes aux dispositions des règlements concernant les bois de la Couronne, maintenant en vigueur ou qui pourront le devenir plus tard.

Des plans indiquant les limites ci-dessus désignées, sont déposés au Département des Terres et Forêts, en cette ville, et au bureau des agents des terres et des lois pour les diverses agences où sont situées ces limites, et seront visibles jusqu'au jour de la vente.

N. B. — Nul compte pour publication de cet avis ne sera reconnu si telle publication n'a pas été expressément autorisée par le département.

ADELARD TURGEON,

Ministre des Terres et Forêts.



RESUME DES REGLEMENTS CONCERNANT LES HOMESTEADS DU NORD-OUEST CANADIEN.

TOUTE section de nombre pair des Terrains de la Puissance, au Manitoba ou dans les Provinces Maritimes, excepté les lots 8 et 26 non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section, de 160 acres, plus ou moins.

Les entrées doivent être faites personnellement, au bureau local des terres, pour le district dans lequel la terre est située.

DEVOIRS DU COLON.—Un colon auquel on a accordé une entrée pour un homestead, devra remplir les conditions s'y rapportant de l'une des manières suivantes:

(1) Au moins un séjour de six mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours du terme de trois ans.

(2) Si le père ou la mère, si le père est décédé, de toute personne éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme dans le voisinage du terrain entré par la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies sur le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(3) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain.

DEMANDE DE LETTRES PATENTES de vra être faite à l'expiration de trois années, devant l'agent local, le sous-agent ou l'inspecteur des homesteads.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivait au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

Résumé des Règlements sur les Terrains Miniers du Nord-Ouest Canadien.

CHARBON.—Les terrains à charbon peuvent être achetés à \$10 l'acre pour le charbon mou et à \$20 pour l'antracite. Un individu ou une compagnie ne peut en acheter plus de 320 acres. Une royauté de 10 cents la tonne de 2,000 livres sera collectée sur la production brute.

QUARTZ.—Un certificat de mineur libre est accordé sur paiement à l'avance de \$7.50 par année, pour un individu, et de \$50 à \$100 par année pour une compagnie, selon le capital.

Un mineur libre ayant découvert du minerai dans un endroit, peut se choisir un "claim" de 1,500 x 1,500 pi. ds.

Le prix d'enregistrement d'un claim est de \$5.00.

On devra dépenser \$100 par année au moins sur le claim ou les payer au registraire du district. Lorsque \$500 auront été dépensés et payés, le locuteur pourra faire l'arpentage de son claim et l'acheter à \$1.00 de l'acre, après avoir rempli toutes les autres conditions.

La patente d'un endroit minier devra pourvoir au paiement d'une royauté de 2 1/2 pour cent sur les ventes.

Les claims de travail de mine dans les placers sont généralement de 100 pieds carrés. Prix d'entrée, \$500, devant être renouvelé tous les ans.

Un mineur libre ne peut obtenir que deux baux de 5 milles chacun pour un terme de 20 ans, qui peut être renouvelé à la discrétion du ministre de l'Intérieur.

Le locuteur devra faire fonctionner un dragueur par 5 milles, la première saison qui suivra la date de son bail.

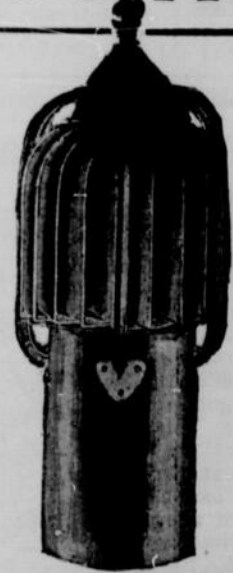
Taux \$10 par année pour chaque mille de rivière louée. Royauté de 2 1/2 pour cent collectée sur la production des qu'elle excède \$10,000.

W. W. CORY,

Député ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des établis, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

T. LESSARD

Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage

191 rue Craig Est, Montréal

En face du Champ-de-Mars

DUPUIS FRERES

Un Bargain Extraordinaire dans les

Etoffes à Robes

Nous annonçons aujourd'hui la vente la plus importante de la saison dans les tissus de fantaisie pour Robes ou Costumes.

Malgré la quantité énorme que nous avons en mains, nous conseillons aux personnes intéressées de venir dès la première journée, afin de s'assurer du premier choix. Nous réservons des surprises à ceux-là même qui sont habitués à nos bonnes valeurs. Les quelques pièces que nous exhibons dans l'une de nos vitrines, aussi bien que l'énumération qui suit, vous donne une idée bien imparfaite de l'importance de cette vente extraordinaire. Il faut voir l'étalage complet de ces tissus de haute qualité, tissus de choix, à la mode, que nous allons vendre à moins que la moitié de la valeur.

A REMARQUER DANS CE LOT EXCEPTIONNEL

MOHAIR UNI, pure laine, largeur, 38 pes, dans les teintes en vogue de brun, gris-fer, gris-argent, vert bleu, ainsi que rouge. Valant pour le moins 50c.

MOHAIR DE FANTAISIE, pour robes de sortie ou robes d'intérieur, largeur, 38 pes, rayures blanches fines, formant carreau sur fond brun, bleu, vert ainsi que noir. Cette étoffe serait une valeur exceptionnelle à 50c.

SICILIENNE LAINE ET SOIE, pesantier moyenne pour costumes de rue ou toilette d'intérieur, largeur 42 pes, mélange de blanc (fil de soie) avec brun, vert, bleu, gris et autres couleurs; tissus annoncés et vendus ailleurs à 60c.

PRIX spécial

24

Cents.

DUPUIS FRERES

Le Grand Magasin Départemental de l'Est

1571 à 1589 rue Sainte-Catherine

Renouvelez

vos Poêles
vos Tuyaux,
Radiateurs,
etc.

AVEC LA

Peinture
Aluminium
Island City



Nous vous recommandons aussi les peintures à plancher ISLAND CITY, elles donnent aux vieux parquets l'apparence du neuf. Sont parfaitement imperméables et SECHENT EN HUIT HEURES.

Demandez les à votre fournisseur et exigez qu'il vous donne les véritables peintures portant la marque de fabrique suivante.



P. D. OCDS & CO.

Propriétaires

188, RUE MCGILL